

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

1901



VEVEY  
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

---

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTE-UNIÈME ANNÉE

---

1<sup>er</sup> janvier 1901

Chers jeunes amis,

Ce n'est pas seulement une année qui vient de finir et une autre qui commence, mais c'est aussi un nouveau siècle qui s'ouvre. Ce jour est le premier du XX<sup>me</sup> siècle. Et savez-vous à quoi cela me fait penser ? D'abord à ce qui s'est passé, il y a dix-neuf cents ans, dans le petit pays de la Judée, province obscure du vaste empire romain. C'est alors que naquit à Bethléhem, dans la plus humble condition, un petit enfant. Il ne se fit pas beaucoup de bruit à sa naissance qui eut lieu près d'une crèche où on le déposa : il n'y avait pas d'autre place dans l'hôtellerie. Il était inconnu du monde qui poursuivait ses affaires et ses plaisirs. Sa mère était pauvre, et le mari de sa mère était un simple charpentier. Il n'y avait donc rien dans ce petit enfant qui attirât l'attention des hommes, « ni forme, ni éclat, point d'apparence en lui. » (Ésaïe LIII, 2.)

Mais si le monde l'ignorait, Dieu avait ses yeux et son cœur attachés sur ce petit enfant, car c'était son Fils bien-aimé, en qui étaient ses délices. Et il envoya sur la terre des anges du ciel pour annoncer sa naissance. A qui ? Non dans les palais des grands du monde, mais à de pauvres bergers. C'était le plus grand, le plus glorieux événement arrivé sur la

terre : le Fils de Dieu descendant au milieu des hommes pécheurs. Rien n'égale la splendeur de ce jour. C'était Dieu lui-même venant dire au monde son amour qui voulait sauver ceux qui étaient perdus. Aussi dans un saint concert, la multitude de l'armée céleste s'écria : « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts ; et, sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes ! » Comme cela efface toutes les fêtes données pour la gloire des hommes ! Ainsi commença le premier siècle. N'aimez-vous pas à arrêter vos pensées sur ce beau jour de la naissance de Jésus, le Sauveur ?

Quand ce grand fait fut connu à Jérusalem, quelques personnes, en petit nombre, furent remplies d'une sainte joie. C'étaient Siméon, Anne et d'autres qui croyaient la parole de Dieu et attendaient Celui dont cette Parole annonçait la venue. Mais le roi Hérode et le peuple de Jérusalem, loin de s'en réjouir, furent remplis de trouble et de crainte. S'ils avaient connu et cru Dieu qui avait promis d'envoyer un Sauveur, auraient-ils été troublés ? Il y avait bien les sacrificateurs et les scribes qui savaient ce que l'Écriture avait dit ; mais ils étaient indifférents et ne se réjouirent pas non plus. Et vous, mes jeunes amis, vous réjouissez-vous de cœur en pensant que Dieu vous a aimés et a envoyé son Fils dans ce monde pour vous sauver et vous donner la vie éternelle ?

Mais ma pensée se porte maintenant au jour où nous sommes. Le Seigneur Jésus, comme vous le savez, avant de souffrir et mourir pour nous sur la croix, a dit à ses bien-aimés disciples, affligés et troublés de la perspective qu'il allait les quitter, qu'il reviendrait les chercher et les conduirait dans la maison de son Père, afin d'être pour toujours avec Lui, dans ce lieu de gloire et de bonheur. Et cela

concerne aussi les croyants d'aujourd'hui, car tout le Nouveau Testament annonce ce retour de Christ, et Jésus lui-même, dans l'Apocalypse, dit à l'Épouse, c'est-à-dire à l'Église : « Voici, je viens bientôt. » Si vous étiez loin de la maison et qu'on vous eût écrit : « Ton père viendra bientôt te chercher, » ne seriez-vous pas bien aise et ne soupireriez-vous pas après ce moment ?

Eh bien, chers jeunes amis, comme autrefois, il y avait à Jérusalem des personnes qui attendaient la naissance du Sauveur, maintenant, au milieu du monde agité, du monde incrédule et indifférent, les vrais croyants attendent le retour du Sauveur qui viendra, non plus en humiliation, mais glorieux et puissant pour ressusciter les saints endormis et transformer les saints vivants, puis les conduire tous dans l'heureux séjour de la gloire. Le monde, ceux qui n'auront pas cru, resteront sur la terre et seront bientôt remplis de trouble et d'une terreur sans égale quand le jugement de Dieu tombera sur eux.

Quand sera-ce que le Seigneur Jésus viendra chercher les siens ? Nul ne le sait. Il viendra, voilà le fait certain, et il a dit : « Je viens bientôt. » Sera-ce dans le XX<sup>me</sup> siècle ? Nous l'ignorons, mais, dit l'apôtre Paul : « Connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut (le jour de la venue de Christ) est plus près de nous que lorsque nous avons cru ; la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché. » (Romains XIII, 11, 12.) L'important, mes chers jeunes amis, c'est d'être prêts, car le Seigneur peut venir aujourd'hui, comme demain, mais il a dit : Bientôt. Et vous vous rappelez la parabole des dix vierges : Celles qui étaient prêtes, à l'arrivée de l'Époux, entrèrent avec Lui dans la salle de noces, et *la porte fut fermée* ;

et celles qui n'étaient pas prêtes, entendirent ces terribles paroles : « Je ne vous connais pas ; » et tandis que les vierges sages jouissaient près de l'Époux de la gloire et de la joie du festin de noces, les autres étaient laissées dans l'angoisse et les terreurs des ténèbres.

C'est pourquoi, chers jeunes amis, au seuil de cette nouvelle année, je vous dis de la part du Seigneur : « Soyez prêts, » et que vous soyez prêts, est mon ardent vœu de nouvelle année pour vous, car il s'agit de l'éternité. Qu'est-ce que vingt, quarante, soixante ou plus de siècles en comparaison de l'éternité ? Un néant, bien moins qu'une goutte d'eau dans l'immensité des mers. Et cette éternité, oh ! pensez-y, sera heureuse ou malheureuse pour vous. Réfléchissez au bonheur d'être à jamais avec Jésus dans la maison du Père, ou au malheur indescriptible d'être pour toujours avec Satan et ses anges dans l'étang de feu et de soufre. Et je le répète, ne tardez pas à venir à Celui qui vous a aimés, qui vous aime et peut seul vous rendre prêts.

Votre vieil ami A. L.



## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JÉROBOAM II

(2 Rois XIV, 23-29)

LA MÈRE. — Nous allons continuer cette année, ma chère Sophie, l'histoire du royaume d'Israël, et ensuite nous verrons celle du royaume de Juda.

SOPHIE. — Je suis étonnée, maman, en voyant comme le temps passe vite. Voilà toute une année écoulée, et il semble que le dernier jour de l'an était hier.

**LA MÈRE.** — En effet, mon enfant. Le patriarche Job disait : « Mes jours s'en vont plus vite qu'un coureur ; ils fuient ; ils passent rapides comme les barques de jonc, comme un aigle qui fond sur sa proie » (1). Mais nous ne devons pas le regretter, puisque, comme le dit le cantique :

« Si le temps fuit et nous entraîne,  
C'est vers le Chef de notre foi ;  
Bientôt aura cessé la peine,  
Et le repos est près de Toi. »

**SOPHIE.** — C'est vrai, maman ; chaque année nous rapproche de ce beau moment où Jésus viendra nous prendre et nous conduira dans la maison de son Père. Comme ce sera glorieux ! Quel magnifique jour de fête !

**LA MÈRE.** — Oui, mon enfant. Ce sera le matin sans nuages du jour éternel. Maintenant continuons notre histoire. Nous avons vu que le roi Joas était mort. Son fils Jéroboam monta après lui sur le trône d'Israël.

**SOPHIE.** — Ainsi Joas avait donné à son fils le nom du premier roi d'Israël, celui qui avait fait les veaux d'or et avait de la sorte entraîné le peuple dans l'idolâtrie. Il aurait mieux fait de lui donner un autre nom.

**LA MÈRE.** — Oui, mais Joas était lui-même adorateur des veaux d'or, et il pensait sans doute que ce serait beau de donner à son fils le nom du fondateur du royaume. Quoi qu'il en soit, le second Jéroboam ne fut pas meilleur que le premier, car il

(1) Job IX, 25, 26. On dit qu'il y avait de ces coureurs qui faisaient 240 kilomètres en 24 heures. — Les barques de jonc étaient des embarcations très légères construites avec une sorte de roseaux et se mouvant avec une grande rapidité Lisez Ésaïe XVIII, 2.

est dit de lui : « Il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ; il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébath, par lesquels il avait fait pécher Israël. » C'est-à-dire qu'au lieu de détruire les veaux d'or, il continua de leur rendre un culte, et le peuple fit comme lui. Quand ceux qui ont une place d'autorité donnent un mauvais exemple, ceux qui leur sont subordonnés suivent cet exemple (1). Tous sont coupables, mais les premiers le sont davantage.

**SOPHIE.** — Est-ce que Jéroboam fit des guerres comme son père ?

**LA MÈRE.** — Oui, Sophie. Il fut un puissant guerrier. Il continua de combattre les Syriens et obtint de grands succès. Il rétablit la frontière d'Israël depuis l'entrée de Hamath (2) au nord, jusqu'à la mer de la plaine, c'est-à-dire la mer Morte, au sud. L'entrée de Hamath est un défilé qui conduit de la terre de Canaan dans la Syrie et qui est situé entre les deux chaînes de montagnes du Liban et de l'Antiliban. Jéroboam s'empara même de Damas, qui autrefois avait été conquise par David (3), mais qui plus tard avait été reprise par les Syriens (4). Ainsi le royaume d'Israël recouvra une grande splendeur.

**SOPHIE.** — Je suis étonnée de cela, chère maman. Il semble que Dieu le bénissait, et cependant il faisait ce qui était mauvais aux yeux de l'Éternel. Comment était-ce possible ?

**LA MÈRE.** — L'Écriture nous en donne la raison. C'est que Dieu est plein de patience et de grâce, et qu'il eut compassion d'Israël. Il nous est dit : « L'É-

(1) Lisez Proverbes XXIX, 12.

(2) Hamath, ville très ancienne, dont les habitants, les Hamathiens, sont nommés en Genèse X, 8. Cette ville donne son nom au défilé, l'entrée de Hamath.

(3) 2 Samuel VIII, 5, 6. — (4) 1 Rois XI, 24.



ternel vit que l'affliction d'Israël était très amère, et qu'il n'y avait personne qui les secourût, et l'Éternel n'avait pas dit qu'il effacerait le nom d'Israël de dessous les cieus ; et il les sauva par la main de Jéroboam, fils de Joas. »

SOPHIE. — Comme cela est beau, chère maman ! Le peuple était bien méchant, et à cause de cela il avait été puni et frappé par ses ennemis, et l'Éternel ne veut pas le détruire et lui envoie un libérateur. C'est comme lorsque le peuple était en Égypte, opprimé par les Égyptiens et dans une grande affliction. Je me souviens de ce que l'Éternel dit : « J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte, et j'ai entendu le cri qu'il a jeté à cause de ses exacteurs ; car je connais ses douleurs. Et je suis descendu pour le délivrer » (1). J'aime tant ces paroles. Elles me rappellent que Jésus nous a aussi vus et qu'il est descendu du ciel pour nous délivrer de nos péchés et de la puissance de Satan (2). C'était bien pire que l'esclavage en Égypte. Et quel bonheur de savoir que Dieu nous voit, qu'il connaît nos douleurs, et nous délivre !

LA MÈRE. — Oui, tu as raison, mon enfant. Partout dans l'Écriture nous voyons briller la grâce, la miséricorde, les compassions et aussi la patience de notre Dieu. Et remarque que l'Éternel sauve Israël par la main de Jéroboam, qui était aussi un idolâtre, adorateur des veaux d'or. Dieu se sert, pour accomplir ses desseins, de tel instrument qu'il veut, soit pour châtier son peuple, soit pour lui faire du bien. Nebucadnetsar et Cyrus furent tous deux, bien que païens, des serviteurs de l'Éternel (3), l'un comme

(1) Exode III, 7, 8.

(2) Voyez la parabole du bon Samaritain. (Luc X, 30-35.)

(3) Jérémie XXVII, 6 ; XLIII, 10 ; Ésaïe XLIII, 28.

une verge pour frapper Juda, l'autre comme un bienfaiteur pour le rétablir.

SOPHIE. — Il me semble, maman, qu'en voyant la bonté de Dieu envers eux, Jéroboam et son peuple auraient dû Lui rendre grâces et se tourner vers Lui, en abandonnant leurs veaux d'or.

LA MÈRE. — Ils ne le firent pas. Au contraire, le luxe, la recherche des jouissances, la corruption sous toutes sortes de formes, se montrèrent toujours plus, et le culte des veaux d'or ne fut pas abandonné.

SOPHIE. — Quelle ingratitude, chère maman ! Ils attirèrent ainsi sur eux la colère de l'Éternel.

LA MÈRE. — Oui, et la suite nous montrera que le châtement finit par les atteindre. Dieu ne laissa cependant pas Israël et son roi sans les avertir et les exhorter à revenir à l'Éternel. Il y avait alors deux prophètes, Osée et Amos, qui furent les messagers de l'Éternel auprès du peuple. Ils font le plus triste tableau de sa méchanceté (1), mais en lui adressant en même temps les plus pressants appels. Osée lui dit : « Venez, retournons à l'Éternel, car lui a déchiré, et il nous guérira. Il a frappé, et il bandera nos plaies. » — « Toutes ensemble, mes compassions se sont émues. » — « Retourne à ton Dieu, garde la piété et le jugement. » — « Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité » (2). Amos aussi exhorte Israël : « Ainsi a dit l'Éternel à la maison d'Israël : Cherchez-moi, et vous vivrez. » — « Recherchez le bien et non le mal, afin que vous viviez, et ainsi l'Éternel, le Dieu des armées, sera avec vous. Haïssez le mal, et aimez le bien ; peut-être l'Éternel, le Dieu des armées, usera-t-il de grâce envers le reste de Joseph » (3).

(1) Lisez Osée IV, 1, 2, 12, 17-19 ; VI, 8-10 ; VII, 1-7, etc. ; Amos II, 6-13 ; III, 9, 10 ; V, 10-13 ; VI, 1-6. — (2) Osée VI, 1-3 ; XI, 8 ; XII, 7 ; XIV, 1. — (3) Amos V, 4, 6, 14, 15.

SOPHIE. — Comment pouvaient-ils ne pas écouter un Dieu si bon qui les suppliait, pour ainsi dire ; qui ne voulait pas qu'ils périssent, mais qu'ils vivent ?

LA MÈRE. — Ma chère enfant, c'est là le cœur irrémédiablement mauvais de l'homme (1). Quand le Seigneur Jésus était sur la terre, avec quel amour ne disait-il pas : « Venez à moi. » Et il était ensuite obligé de dire avec douleur : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (2). Les Juifs de son temps étaient comme ceux du temps d'Osée et d'Amos, et les hommes sont les mêmes maintenant. Dieu les avertit ; il leur montre qu'ils sont des pécheurs, et qu'ils méritent le jugement ; puis il leur révèle son amour pour les attirer à Lui et les sauver, comme Osée le disait d'Israël : « Je les tirais avec des liens d'amour » (3). Mais combien peu prêtent l'oreille à la voix de Dieu !

SOPHIE. — Cependant, chère maman, il y a bien des personnes qui écoutent Jésus et le suivent.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Dieu en soit béni. Mais ce n'est pas qu'il y ait eu en elles quelque chose de bon. C'est la grâce toute puissante de Dieu qui a vaincu leur méchant cœur. « Vous êtes sauvés par la grâce, » dit l'apôtre Paul, « par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (4). Mais quant à ceux qui refusent cette grâce, on peut leur appliquer les paroles d'Amos à Israël : « Vous n'êtes pas revenus à moi ; c'est pourquoi je te ferai ainsi : Prépare-toi, Israël, à rencontrer ton Dieu » (5), non plus pour obtenir grâce, mais pour subir le jugement.

SOPHIE. — C'est bien sérieux. Oh ! comme on est heureux d'être à Jésus, car alors on n'a pas à craindre le jugement.

(1) Jérémie XVII, 9. — (2) Jean V, 40. — (3) Osée XI, 4.

(4) Éphésiens II, 8. — (5) Amos IV, 11, 12.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Le Seigneur Jésus a dit : « Celui qui entend ma parole et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne vient pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (1). Une autre fois, si Dieu nous en accorde la grâce, nous finirons l'histoire de Jéroboam et nous parlerons encore du prophète Amos.



## l'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

### LES PRÉCURSEURS DE LA RÉFORMATION

Comme nous l'avons vu, la main impitoyable de l'église de Rome — cette sainte Mère, comme elle se nommait — s'appesantissait partout et sur tous ceux qui ne pliaient pas le genou devant elle, et qui rejetaient sa suprématie usurpée, son culte idolâtre, ses cérémonies mensongères, et ses doctrines anti-chrétiennes. « Hors d'elle, point de salut, » affirmait-elle ; et ce salut n'était pas le salut par grâce, mais un salut acheté par des œuvres, dispensé par les prêtres, intermédiaires soi-disant entre Dieu et les hommes, dominant les consciences et assumant, pour maintenir leur prestige et leur autorité, la prétention blasphématoire de transformer, par des paroles consacrées, le pain et le vin de la Cène dans la personne de Christ, chair, sang, âme et divinité ! A la tête de ce système d'iniquité, qui enlaçait les âmes et les maintenait dans les ténèbres, trônait le pape, prétendu successeur de l'humble apôtre Pierre, le pape, homme souvent mondain, dissolu et incré-

(1) Jean V, 24.

dule, étendant sa domination non seulement sur le clergé, archevêques, évêques et prêtres, et sur les laïques, mais prétendant régenter les princes, les rois et les empereurs. La prison, le fer et le feu, avaient bientôt raison de ceux qui ne pliaient pas sous ce pouvoir redoutable, les *hérétiques*, comme Rome les nommait, et nomme tous ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, rejettent ses erreurs.

Toutefois, en dépit de toutes les rigueurs, de toutes les persécutions, il y eut toujours, comme nous l'avons vu, un témoignage pour la vérité, une lumière plus ou moins brillante au milieu des ténèbres ; plus ou moins pure au sein de la corruption, des témoins fidèles, bravant tout pour Christ, et souffrant et mourant pour maintenir ce qu'ils avaient appris de cette parole de Dieu que le clergé cachait au peuple. C'était le petit résidu de Thyatire, protestant contre les abominations de Jésabel. (Apocalypse II, 24.)

Mais Dieu ne voulait pas que les ténèbres continuassent à peser sur le monde. Il allait susciter des hommes, ses serviteurs, qu'il soutiendrait par sa puissance contre Rome et les grands de la terre, qui remettraient en lumière pour tous sa Parole, la Bible, sur laquelle ils s'appuieraient, et qui annonceraient l'Évangile du salut par la foi en Jésus. Ainsi seraient battus en brèche Rome et ses erreurs, ainsi seraient délivrées les pauvres âmes courbées sous son joug. C'est le temps de cette œuvre puissante de l'Esprit de Dieu que l'on nomme la Réformation. Mais comme l'aube précède et annonce le jour, il y eut avant les grands réformateurs que Dieu suscita, tels que Luther, Calvin, et autres, des précurseurs qui préparèrent la voie. Parmi eux se trouvent surtout Wiclif en Angleterre et Jean Huss en Bohême. Nous dirons quelques mots de ce que Dieu opéra par leur moyen.

---

## WICLEF

Nous avons vu comment l'église de Rome réussit à se soumettre peu à peu l'Angleterre. Elle y domina longtemps, non sans qu'il y eût des protestations contre son arrogance, et des efforts faits contre l'autorité qu'elle s'attribuait même sur les rois. Plus d'un conflit eut lieu entre le pouvoir royal et la papauté ; le premier résistant à la prétention du pape d'être le suzerain du roi qui n'aurait été que son vassal ; mais l'église n'avait rien perdu de son ascendant sur le peuple.

Avant que Wicléf parût sur la scène, il y avait eu en Angleterre des évêques même qui s'élevèrent contre la tyrannie de Rome. Parmi eux un des plus remarquables fut un évêque de la ville de Lincoln, Robert Grosse-Teste, qui vivait dans la première moitié du XIII<sup>me</sup> siècle. Il était un homme pieux et énergique ; mais en même temps très humble. Il était savant et lisait les Écritures dans les langues originales. Il reconnaissait leur souveraine autorité et la mettait au-dessus de celle du pape. C'était dans le temps où le pape Innocent III venait de se proclamer « vicaire de Dieu sur la terre, » que Grosse-Teste écrivait : « Suivre un pape rebelle à la volonté de Christ, c'est se séparer de Christ et de son corps, et s'il vient un temps où tous suivent un pontife égaré, ce sera la grande apostasie. Les vrais chrétiens refuseront alors d'obéir, et Rome sera la cause d'un grand schisme. » Ne semble-t-il pas annoncer la Réformation près de trois siècles à l'avance ?

Grosse-Teste désirait sérieusement la réforme des abus qu'il voyait dans l'église, mais la tâche était trop grande ; pour réformer il aurait fallu se séparer, et le temps n'était pas venu. Deux grands ordres de moines mendiants venaient de se former, les Domi-

nicains et les Franciscains. D'abord Grosse-Teste les avait favorisés, mais il vit bientôt quels abus il y avait parmi eux, et le besoin qu'ils avaient aussi de réformes. Il s'en occupa et les serra de près. Alors ils en appelèrent au pape. Celui-ci qui était alors à Lyon, obligea l'évêque à se présenter devant lui. Mais le pape, gagné par l'argent que les moines lui avaient donné, décida en leur faveur contre Grosse-Teste. En vain l'évêque rappela-t-il au pape ses lettres et ses promesses; Innocent IV lui répondit : « Nous sommes disposés à les favoriser : ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ? » (1) Combien cette citation profane de l'Écriture dut choquer le pieux évêque ! « O argent, » dit-il en soupirant, « combien ton pouvoir est grand, surtout à la cour de Rome ! » N'est-il pas étrange que cette scène n'ait pas ouvert complètement les yeux de l'évêque sur l'apostasie de Rome ?

Peu de temps après, le pape envoya en Angleterre, pour remplir des places vacantes, des prêtres italiens qui ne savaient pas un mot d'anglais. En même temps il commanda à Grosse-Teste de donner à un jeune garçon, son neveu, un riche canonicat à la cathédrale de Lincoln. L'évêque refusa énergiquement, en disant : « Après le péché du diable, il n'y en a pas de plus opposé à l'Écriture que celui qui perd les âmes en leur donnant un ministère infidèle. Ce sont les mauvais pasteurs qui sont la cause de l'incrédulité, des hérésies et des désordres. Quand le premier des anges m'ordonnerait un tel péché, je devrais m'y refuser. Mon obéissance me défend d'obéir, c'est pourquoi je me rebelle. » Son obéissance à la parole de Dieu lui défendait d'obéir au pape. Ce fut le grand principe de la Réformation ;

(1) Le pape s'applique le passage de Matthieu XX, 15.

c'est celui qui doit nous guider — obéir à la parole de Dieu.

Le pape fut indigné. « Quel est ce vieux radoteur, » dit-il, « qui ose juger mes actions ? Par Saint-Pierre et Saint-Paul, si ma générosité ne me retenait pas, je ferais de lui un exemple et un spectacle à toute l'humanité. Le roi d'Angleterre n'est-il pas mon vassal et mon esclave ? Et si je lui disais un mot, ne le jetterait-il pas en prison, chargé de honte et d'infamie ? » Les cardinaux cherchèrent à l'apaiser. Ils lui firent remarquer que l'évêque était un *saint* homme et que sa lettre était *vraie*, et que le persécuter serait appeler le mépris sur lui-même. Innocent ne les écouta pas, excommunia l'évêque et en nomma un autre à sa place. Mais comme les cardinaux le lui avaient dit, on ne tint nul compte de ses actes, et Grosse-Teste conserva son siège épiscopal jusqu'à sa mort en 1253.

Innocent voulut se venger sur les restes du pieux évêque et pensait à le faire exhumer, lorsqu'une nuit, raconte le chroniqueur Matthieu Paris, Grosse-Teste lui apparut, s'approcha de son lit, le frappa de sa crosse, et lui dit d'une voix terrible et avec un regard menaçant : « Misérable ! le Seigneur ne permet pas que tu aies quelque pouvoir sur moi. Malheur à toi ! » Le pape poussa un cri et resta à demi-mort. Dès lors il n'eut plus une nuit tranquille, et mourut un an après Grosse-Teste, en faisant retentir son palais de ses gémissements.

Quel orgueil chez cet homme ! Traiter le roi d'Angleterre comme étant son vassal et son esclave ! Mais c'était depuis Grégoire VII la prétention des chefs de l'église de Rome de dominer sur le pouvoir temporel. Quant à Grosse-Teste, sur son lit de mort, il déclarait encore qu'une « hérésie était une opinion conçue par des motifs charnels et contraire à



*l'Écriture*, ouvertement enseignée et obstinément défendue, tandis que Rome traite d'hérésie tout ce qui est contraire à ses enseignements, quand bien même ceux-ci sont en opposition avec la parole de Dieu. Grosse-Teste fut une lumière dans ce temps de ténèbres. Son attachement à la parole de Dieu et son opposition à l'erreur furent remarquables, il était capable de montrer à d'autres le chemin du salut, et bien que nous ignorions jusqu'où s'étendit son influence, sa trace ne fut certainement pas perdue pour les siècles suivants. (A suivre)

---

### J'attends la réponse

Une mère de famille était gravement malade, et, selon toute apparence, dans un état désespéré. Le médecin s'était retiré dans une chambre voisine avec la garde et avait dit : « J'ai fait maintenant tout ce que je pouvais. » L'aînée des enfants — encore très jeune — était auprès de lui et entendit ces paroles terribles. Fondant en larmes, elle dit : « Docteur, vous dites que vous avez fait tout ce que vous pouviez — non, pas tout. Vous pouvez vous joindre à moi pour prier Dieu de rétablir ma mère. » Le docteur refusa ; alors l'enfant tomba à genoux et dit en toute simplicité : « O Seigneur, qu'il te plaise de rétablir maman. Le docteur a fait tout ce qu'il pouvait, mais Toi, Seigneur, tu es le grand et bon Médecin, tu peux la guérir. Nous ne pouvons pas nous passer de maman ; ô Seigneur, rétablis-la, pour l'amour de Jésus. Amen. »

Comme l'enfant, après avoir répété sa prière, restait à genoux, le docteur dit à la garde : « Emmenez cette enfant, elle est folle ! »

« Je ne suis pas folle, » s'écria l'enfant en levant la tête pour répondre. « J'attends la réponse. »

Sa prière enfantine avait été offerte avec foi, et elle resta encore à genoux attendant la réponse. Elle arriva promptement, car le visage de la mère devint calme et paisible, et elle tomba dans un sommeil profond et tranquille.

Après qu'elle se fut réveillée, ayant goûté un repos rafraichissant, sa fille lui demanda : « Maman, te sens-tu mieux ? » « Oui, ma chérie, je suis certainement mieux. »

« Je savais que tu irais mieux, maman ; je l'ai demandé à Dieu, et j'ai attendu la réponse à ma prière. Il me l'a donnée, et maintenant je sais qu'il le rétablira. »

La mère se rétablit et vit encore, témoin de la puissance du Seigneur sur la maladie et sur la mort, témoin aussi de son amour et de sa fidélité à répondre à la prière de la foi.

Dieu ne répond pas toujours aussi promptement que dans le cas que nous venons de voir, mais il donnera toujours une réponse en son temps et selon sa volonté.

Apprenons à « prier toujours et à ne pas nous lasser. » Attendons aussi toujours la réponse qui viendra sûrement pour l'amour de Jésus.

---

### « Souviens-toi de Jésus-Christ »

(2 *Timothée* II, 8)

Au seuil d'une nouvelle année,  
 Jeune disciple du Seigneur,  
 Ah ! que ta première pensée  
 Soit pour ton Maître, ton Sauveur.  
 Le temps d'un vol rapide passe  
 — Telle est l'inexorable loi —  
 Mais sans changer reste la grâce...  
 De Jésus-Christ, ô souviens-toi.

En cet an nouveau qui commence,  
Ne veux-tu pas, dès aujourd'hui,  
Pour croître dans sa connaissance,  
T'occuper toujours plus de Lui ?  
Cheminant dans un monde athée  
Où tout est hostile à ta foi,  
Comme le jeune Timothée,  
De Jésus-Christ, ô souviens-toi.

Tu trouveras dans sa Parole  
L'arme pour vaincre l'ennemi,  
Lorsque son dard enflammé vole  
Croyant te trouver endormi.  
Si parfois la science humaine  
Vient en ton cœur jeter l'émoi  
Par sa logique et fausse et vaine,  
De Jésus-Christ, ô souviens-toi.

Il sait les dangers de la course,  
Les écueils cachés, les appas  
D'un monde vain, mais ta ressource  
Est la puissance de son bras.  
Quand tu sens faiblir ton courage  
Et que tu sens avec effroi  
Que ton faible cœur se partage,  
De Jésus-Christ, ô souviens-toi.

Jésus-Christ ! C'est Celui qui t'aime,  
Celui dont l'éternel amour  
Dans tous les temps reste le même,  
Celui qui t'acquies sans retour.  
Jésus-Christ ! Celui qui demeure,  
Le Sauveur, l'Objet de ta foi,  
L'Ami qui te garde à chaque heure,  
De ce Bien-aimé, souviens-toi.

---

Et toi qui demeures encore  
Loin du Sauveur, vois, il t'attend ;  
D'un jour nouveau, ah ! que l'aurore  
Pour toi se lève en cet instant !  
Les sons mélodieux de grâce  
À ton cœur disent : « Viens à moi ! »  
Ne tarde plus, car le temps passe :  
De cet appel, ô souviens-toi !

Avant qu'un autre jour se lève,  
 Peut-être sera-t il trop tard,  
 Si Jésus vient, et qu'il enlève  
 Tous ses saints qu'il a mis à part.  
 Dans l'heureuse maison du Père  
 Il va les prendre : oh ! dis pourquoi  
 Voudrais-tu rester en arrière ?  
 Pendant qu'il est temps, souviens-toi !

C. M. G.

## Réponses aux questions du mois de décembre

1<sup>o</sup> Il est parlé pour la première fois d'un fleuve, en Genèse II, 10 : « Et un fleuve sortait d'Éden. »

2<sup>o</sup> Les quatre fleuves remarquables sont : l'*Euphrate*. (Genèse II, 14 ; XV, 18 ; Apocalypse IX, 14 ; XVI, 12.) Le *Hiddekel* ou Tigre. (Genèse II, 14 ; Daniel X, 4.) Le *Nil* ou fleuve d'Égypte. (Genèse XV, 18 ; XI, 1 ; Amos VIII, 8.) Le *Jourdain*. (Genèse XIII, 11 ; Marc I, 5, etc.) Plusieurs autres fleuves sont mentionnés dans la Bible.

3<sup>o</sup> Dans le Psaume XXXVI, 18, nous lisons : « Tu les abreuveras au fleuve de tes délices. »

4<sup>o</sup> Psaume XLVI, 4 : « Il y a un fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu. »

5<sup>o</sup> En Jean VII, 38, 39. L'Esprit est comparé à des fleuves d'eau vive : « Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui. »

6<sup>o</sup> Il est question pour la dernière fois d'un fleuve, en Apocalypse XXII, 1 : « Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. »

## Questions pour le mois de janvier

1<sup>o</sup> Citez les noms de trois géants mentionnés dans la Bible ; dites ce qui les caractérisait et quels furent leurs vainqueurs ?

2<sup>o</sup> Dites les noms de trois hommes qui tuèrent des lions, et dans quelles circonstances ?

3<sup>o</sup> Cherchez les Psaumes qui commencent par le mot « bienheureux. »



## Le chant de la jeune aveugle

Aux splendides beautés  
Dont s'enveloppe la nature,  
A toutes ses clartés,  
Auréole paisible et pure,

Aux visages aimés  
(Pour moi la plus douce lumière),  
Si mes yeux sont fermés,  
Fermés pour toujours sur la terre,

Ah ! ne me plaignez pas,  
Car mes pensers que rien n'enchaîne,  
M'enlèvent d'ici-bas  
Dans une région sereine,

Pleine de paix, d'amour,  
Où Jésus jusqu'à moi se penche,  
Où mon cœur en retour,  
Confiant, dans le sien s'épanche ;

D'éternelles clartés  
 Illuminent alors mon âme :  
 Ces divines beautés  
 Sont les seules que je réclame. S.



## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JÉROBOAM II

LE PROPHÈTE AMOS

(2 Rois XIV, 23-29 et le livre d'Amos)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que nous parlerions du prophète Amos. Est-ce que la Bible nous raconte son histoire ?

LA MÈRE. — Elle nous en fait connaître quelques traits. Ainsi lui-même nous dit qu'il était d'entre les bergers de Thekoa. C'était une ville de Juda déjà ancienne, située au sud-est de Bethléem, et dont il est parlé dans l'histoire de David (1). Elle était bâtie sur une hauteur et entourée de pâturages qui s'étendaient jusqu'au torrent du Cédron. Roboam l'avait fortifiée (2). C'est dans ces pâturages qu'Amos paisait ses troupeaux. « Je n'étais pas prophète, » dit-il, « et je n'étais pas fils de prophète ; mais je gardais le bétail, et je cueillais le fruit des sycomores ; et l'Éternel me prit quand je suivais le menu bétail, et l'Éternel me dit : Va, prophétise à mon peuple Israël. » Ainsi tu vois qu'Amos était d'une humble condition. Tandis que Daniel était de race royale, que Jérémie et Ézéchiël étaient d'entre les sacrificateurs (3), Amos était un simple berger. Dieu choi-

(1) 2 Samuel XIV, 2. — (2) 2 Chroniques XI, 6.

(3) Daniel I, 3 ; Jérémie I, 1 ; Ézéchiël I, 3.

sit ses serviteurs où il Lui plaît, dans les conditions élevées comme dans les basses.

SOPHIE. — C'était aussi comme cela au temps du Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? Pierre et d'autres étaient des pêcheurs, Paul était un homme instruit qui avait étudié aux pieds de Gamaliel, et Luc était médecin.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il en est ainsi de nos jours. L'essentiel pour un serviteur de Dieu, c'est qu'il ait été appelé de Dieu, et non par les hommes (1), et cela dans quelque condition ou à quel moment que ce soit. Élisée labourait, Amos gardait les troupeaux, quand Dieu les appela. Et Dieu se sert des plus faibles instruments pour révéler ses pensées.

SOPHIE. — Thekoa était dans le royaume de Juda, est-ce là qu'Amos prophétisa ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'Éternel lui avait dit : « Prophétise à mon peuple Israël, » et c'est dans le pays d'Israël qu'Amos alla prophétiser. Le serviteur de Dieu ne va pas où son cœur le porterait d'aller, mais il va où Dieu le conduit (2). Et c'est à Béthel qu'Amos fut envoyé pour prophétiser, au siège même de l'idolâtrie, là où était un des veaux d'or érigés par Jéroboam I, où les sacrificateurs de cette idole et même le roi lui rendaient culte. Te souviens-tu d'un homme de Dieu qui vint aussi prophétiser à Béthel ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est quand le premier roi Jéroboam offrait de l'encens sur l'autel du veau d'or ; un homme de Dieu annonça qu'un roi de Juda détruirait un jour l'autel, et ferait périr les sacrificateurs de l'idole. Et je me souviens aussi que ce prophète fut désobéissant et qu'un lion le tua (3).

(1) Romains I, 1 ; Galates I, 1, 15.

(2) Actes XVI, 6-10. — (3) 1 Rois XIII.

**LA MÈRE.** — La désobéissance à Dieu est toujours châtiée, mon enfant, que ce soit un individu ou un peuple qui s'en rende coupable. Et c'est ce qu'annonce Amos au peuple de Juda (1) et surtout au peuple d'Israël. Il mentionne d'abord aux Israélites tous leurs péchés (2), puis, leur rappelant que c'est l'Éternel qui les avait fait sortir d'Égypte, il ajoute cette parole de l'Éternel : « Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre, c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités (3). »

**SOPHIE.** — Qu'est-ce que le prophète voulait dire par là ?

**LA MÈRE.** — Que Dieu, dans sa souveraine grâce, avait choisi Israël du milieu de toutes les nations pour être son peuple, mais qu'Israël s'étant livré à toutes sortes de péchés et d'iniquités, et surtout à l'idolâtrie, l'Éternel le jugerait et le châtierait. Le prophète dit : « Deux hommes peuvent-ils marcher ensemble, s'ils ne sont pas d'accord (4) ? » Ainsi l'Éternel ne pouvait plus marcher avec Israël qui désobéissait. Puis il ajoute : « Le lion rugira-t-il dans la forêt s'il n'a pas de proie (5) ? » Au commencement du livre, il est dit : « L'Éternel rugit de Sion, et de Jérusalem il fait entendre sa voix (6). » Le rugissement est la figure de la colère de Dieu et l'annonce du jugement qui allait dévorer les coupables (7). Ensuite Amos renouvelle la prédiction faite contre Béthel et ses autels : « Au jour où je visiterai les transgressions d'Israël sur lui, je punirai les autels de Béthel, et les cornes de l'autel seront coupées et tomberont par terre (8). »

**SOPHIE.** — Voudrais-tu me dire, chère maman, ce

(1) Amos II, 4, 5. — (2) Versets 6-16. — (3) Chapitre III, 1, 2.

(4) Chapitre III, 3. — (5) Verset 4. — (6) Chapitre I, 2. —

(7) Voyez Apocalypse X, 3. — (8) Chapitre III, 14.



que cela veut dire que les cornes de l'autel seront coupées ?

LA MÈRE. — Les cornes de l'autel des holocaustes servaient à retenir les victimes, comme nous le voyons au Psaume CXVIII, 27 : « Liez avec des cordes le sacrifice aux cornes de l'autel. » Les criminels poursuivis chez les Israélites et chez les païens, se réfugiaient auprès des autels et en saisissaient les cornes, comme pour se mettre sous la protection de l'Éternel chez les Israélites, des divinités chez les païens (1). « Les cornes de l'autel seront coupées, » veut donc dire qu'on n'y offrira plus de sacrifices et qu'il ne sera plus un lieu de refuge, c'est-à-dire qu'il ne servirait plus à rien. Je t'ai dit comment le prophète, en rappelant les châtiments que l'Éternel avait fait tomber sur Israël à cause de ses péchés, l'exhortait à revenir à Dieu, et Israël ne le voulait pas. Alors Dieu rappelle que son péché datait de loin, qu'au désert même il s'était livré à l'idolâtrie. Dieu avait supporté ces rebelles, mais le châtiment final devait les atteindre. Il leur dit : « N'avez-vous offert des sacrifices et des offrandes dans le désert, pendant quarante ans, maison d'Israël ? Mais vous avez porté le tabernacle de votre Moloc, et le Kiun de vos images, l'étoile de votre Dieu, que vous vous êtes fait, et je vous transporterai au delà de Damas, dit l'Éternel ; son nom est le Dieu des armées (2). »

SOPHIE. — Mais, maman, dans les livres de Moïse qui racontent l'histoire des Israélites dans le désert, cela n'est pas raconté.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; mais tout ce qui s'est passé dans le désert n'est pas rapporté en détail par Moïse. Ici Dieu lui-même, par le prophète,

(1) I Rois I, 50 ; II, 28. — (2) Amos V, 25-27.

fait connaître un fait qui montre qu'Israël fut toujours un peuple rebelle, oubliant son Dieu et idolâtre, comme Moïse le lui dit dans ses dernières paroles : « Ils se sont corrompus à son égard... c'est une génération tortue et perverse... Il a abandonné le Dieu qui l'a fait... ils ont sacrifié aux démons qui ne sont pas Dieu, à des dieux qu'ils ne connaissaient pas ; » et ensuite l'esprit prophétique, dans Moïse, annonce leur châtement à venir (1). Cela se rapporte bien, tu le vois, à ce qui nous est dit dans Amos.

SOPHIE. — Oui, maman, mais je voudrais le demander encore une autre chose. Je me rappelle que le martyr Étienne quand il était devant le sanhédrin, cite ces paroles d'Amos, mais avec quelques différences.

LA MÈRE. — Lis dans les Actes le passage, au chapitre VII.

SOPHIE (*lit*). — « N'avez-vous offert des bêtes égorgées et des sacrifices pendant quarante ans dans le désert, maison d'Israël ? Et vous avez porté le tabernacle de Moloch, et l'étoile de votre dieu Remphan, les figures que vous avez faites pour leur rendre hommage ; et je vous transporterai au delà de Babylone. » Dans le prophète, il y a le Kiun, et dans les Actes Remphan ; et puis Amos dit au delà de Damas, et Étienne au delà de Babylone. Peux-tu m'expliquer ces différences ?

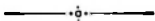
LA MÈRE. — L'Ancien Testament avait été traduit en grec plus de deux cents ans avant l'ère chrétienne. Beaucoup de Juifs dispersés parlaient cette langue qui était très répandue, et Dieu se servit aussi de cela pour que les saints écrits pussent être lus par les païens. Nous en avons un exemple dans l'officier de la reine Candace (2), qui lisait le prophète Ésaïe dans cette traduction grecque. Étienne

(1) Deutéronome XXXII, 5, 15, 17. — (2) Actes VIII, 32, 33.

cite le passage d'Amos dans cette même traduction. L'idole nommée Kiun, désignait la planète Saturne dont les païens avaient fait une divinité. Le mot Remphan employé dans la traduction grecque est tiré de la langue copte, et désigne la même planète. C'est pourquoi Amos dit l'étoile de votre Dieu. Les pauvres Israélites qui avaient au milieu d'eux le tabernacle avec l'arche et la présence de l'Éternel, laissaient le culte de leur Dieu qui les avait délivrés, et adoraient les astres comme les nations païennes. Cette tendance à l'idolâtrie subsista chez eux jusqu'au retour de la captivité et leur attira les sévères jugements de Dieu.

SOPHIE. — C'était en effet un bien grand péché, maman ; mais pourquoi Étienne dit-il : « Je vous transporterai au delà de Babylone, » au lieu qu'Amos dit : « au delà de Damas » ?

LA MÈRE. — Étienne parlait étant rempli du Saint-Esprit, et l'Esprit le conduit à dire au delà de Babylone parce qu'en fait, les dix tribus avaient été transportées plus loin que cette grande ville, qui elle-même était au delà de Damas. Nous verrons plus loin, dans le livre des Rois, que le roi d'Assyrie transporta Israël en Assyrie et jusqu'en Médie (1). Si le Seigneur le permet, nous parlerons une autre fois, de ce que l'Éternel montra à Amos.



## L'homme

### *Il tombe dans le péché*

Je vous ai parlé, les deux années dernières, mes jeunes amis, de ce que la Bible nous enseigne tou-

(1) 2 Rois XVII, 6.

chant Dieu, l'homme, sa créature, et touchant les autres créatures intelligentes, invisibles à nos yeux, les anges, soit bons soit mauvais. Aujourd'hui, nous continuerons l'histoire de l'homme, la créature de Dieu privilégiée entre toutes, vu les desseins de Dieu à son égard.

Vous vous rappelez que Dieu avait placé l'homme dans un séjour délicieux, l'Éden, le paradis terrestre, et qu'il lui avait donné, pour jouir avec lui de tout son bonheur, une compagne semblable à lui. Adam et Ève étaient donc là ensemble, innocents, ne connaissant pas le bien et le mal, bons, car ce qui sort des mains de Dieu ne peut être que très bon : « Dieu a fait l'homme droit, » est-il écrit. (Ecclesiaste VII, 29.) Adam et Ève étaient dans l'innocence en relation avec Dieu, et leur bonheur dépendait de la conservation de cette relation. Pour cela ils devaient demeurer dans l'obéissance à Dieu. L'Éternel Dieu avait fait une défense à Adam : « Tu mangeras librement de tout arbre du jardin, » lui avait-il dit, « mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement. » Adam, sans doute, avait communiqué à Ève cette défense. L'arbre était comme tout autre, son fruit n'avait en lui-même aucune vertu particulière ; la connaissance du bien et du mal était donnée à l'homme s'il désobéissait en mangeant de ce fruit, alors il saurait la différence entre le bien et le mal. La défense avait pour but d'éprouver l'homme pour savoir s'il serait obéissant ou non.

Vous vous rappelez aussi que Dieu avait donné à l'homme la charge de cultiver le jardin et de *le garder*. Il y avait donc un ennemi ou des ennemis à cause desquels il fallait veiller. L'ennemi se montra bientôt. C'est Satan dont nous avons vu l'histoire et

la fin terrible. Nous allons voir le premier acte de sa méchancelé dans la création qui sortait si belle de la main de Dieu, et sur laquelle Dieu avait établi Adam comme chef. Satan, l'ennemi de Dieu et de l'homme, voulait annuler le dessein de Dieu envers l'homme, entraîner celui-ci dans sa révolte contre le Créateur, et détruire ainsi son bonheur. C'est, vous le savez, mes jeunes amis, le caractère des méchants aujourd'hui. Ils cherchent, en suivant l'exemple de leur maître, qui est appelé le Méchant par excellence, à faire tomber d'autres dans le mal. (Proverbes I, 10-16 ; 1 Jean V, 18, 19 ; Matthieu XIII, 19.)

Satan se glissa avec ruse dans le jardin d'Éden. Il emprunta la forme d'un des animaux qu'Adam et Ève connaissaient bien, le serpent, qui ne leur inspirait pas la répugnance et la crainte que nous ressentons maintenant à son aspect. Le mal ni la crainte n'existaient pas alors ; l'homme vivait tranquille au milieu de tous les animaux qui lui étaient assujettis. Satan, sous cette forme, put donc s'approcher d'Ève sans qu'elle eût aucune défiance. Satan ne se montre jamais ouvertement tel qu'il est ; c'est sous des dehors trompeurs et séduisants qu'il vient à nous. (2 Corinthiens XI, 14.) Ève était seule ; Satan savait qu'il s'adressait à la plus faible des deux créatures humaines, et qu'Ève n'avait pas l'appui de son mari, car « deux valent mieux qu'un » (Ecclésiaste IV, 9) ; ensemble ils auraient eu plus de force pour repousser l'ennemi. Le serpent, c'est-à-dire Satan, dit à Ève : mais ici, mes jeunes amis, vous m'arrêterez peut-être pour me dire : Le serpent parlait donc ? Il faut vous rappeler que l'obéissance de l'homme devait être mise à l'épreuve ; c'est pourquoi Dieu permit à Satan de pénétrer dans le jardin, d'entrer dans le serpent, et de le faire parler. Nous lisons dans l'Écriture un autre exemple d'un animal qui parla :

« L'Éternel ouvrit la bouche de l'ânesse » de Balaam, pour le reprendre (Nombres XXII, 28 ; 2 Pierre II, 15, 16), et de même Satan put faire parler le serpent. Ève n'en fut pas surprise, parce que sans doute elle ignorait si les bêtes ne parlaient pas. Mais dès qu'elle eut entendu les paroles du serpent, elle aurait dû être sur ses gardes, et refuser de l'écouter. En effet, que lui dit-il ? « Quoi, Dieu a dit : Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin ? » C'est comme s'il avait dit : « Dieu est-il si cruel que de vous défendre de manger de tous les arbres du jardin ? » Que voulait-il faire par cette question ? Jeter dans le cœur d'Ève un doute sur la bonté de Dieu, semer l'incrédulité dans son âme. Et c'est, mes jeunes amis, ce que Satan fait encore de nos jours. Il commence à faire douter de la vérité de la parole de Dieu, en mettant dans le cœur la pensée que Dieu n'a pas parlé comme la Bible le dit, et peu à peu il conduit l'homme à dire : « Il n'y a pas de Dieu. » (Psaume XIV, 1.) N'écoutez pas la voix de Satan, mes jeunes amis ; il ne cherche qu'à tuer et détruire l'âme ; écoutez la voix de Jésus, le bon Berger qui donne à ses brebis la vie éternelle. (Jean X, 10, 27, 28.) Que fit Ève ? Elle écouta la voix du serpent et entra en conversation avec Satan. « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin, » dit-elle ; « mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point, et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. » Remarquez, mes jeunes amis, l'effet de la ruse de l'ennemi : il a réussi à se faire écouter ; il a appelé l'attention d'Ève sur l'arbre défendu ; elle se demande pourquoi est-il défendu, et un regret qu'il le soit se glisse dans son cœur. On voit cela à sa réponse. Au lieu de dire exactement les paroles de Dieu à Adam, elle y retranche et y ajoute, et ne cite pas nettement la

peine attachéo à la transgression. Elle ne dit pas : « Nous mangeons *librement* de tout arbre du jardin, » ce « *librement* » et « de tout arbre » qui montraient l'abondance des dons de Dieu, et l'usage qu'elle et Adam en pouvaient faire pour leurs besoins et leur jouissance ; ce qui devait remplir le cœur de reconnaissance. Puis la pensée d'Ève se porte sur ce qui lui est interdit, et c'est comme à regret qu'elle dit : « Dieu a dit : Vous n'en mangerez point, » en *ajoutant* : « Vous n'y toucherez point, » ce que Dieu n'avait pas dit. Enfin au lieu de rapporter exactement les paroles divines : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras *certainement*, » elle dit : « De peur que vous ne mouriez. » La crainte de mourir semble seule la retenir, et elle cherche à atténuer la portée de la sentence en laissant de côté le mot *certainement*.

Et de tout cela, mes jeunes amis, nous pouvons tirer pour nous des leçons sérieuses. D'abord quand Dieu nous a donné librement tant de biens dont nous jouissons, ne désirons pas ce qu'il n'a pas jugé à propos de nous dispenser, mais soyons satisfaits et reconnaissants de ce que nous avons. (Lisez 1 Timothée VI, 6-10.) Ensuite il vous faut recevoir la parole de Dieu tout entière et telle que Dieu nous l'a donnée. Les uns y ajoutent, comme le fait, par exemple, l'église romaine, pour soutenir comme vérité ce qui ne l'est pas ; d'autres retranchent de la Parole ce que leur orgueilleuse raison prétend ne pas être de Dieu ; mais surtout un grand nombre s'efforcent d'amoindrir la certitude des déclarations divines pour se justifier eux-mêmes devant Dieu ou pour tranquilliser leur conscience. En faisant cela, ils écoutent la voix de Satan, dont tout l'effort tend à détruire l'autorité de Dieu sur nos cœurs.

(A suivre.)

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

### WICLEF (suite)

Dans la première moitié du XIV<sup>me</sup> siècle vécut en Angleterre un autre pieux prélat, nommé Bradwardine. C'était un homme savant dans les sciences, particulièrement dans les mathématiques, mais il était aussi versé dans les Écritures. Il avait d'abord enseigné comme docteur à l'université d'Oxford, puis avait accompagné comme chapelain le roi d'Angleterre Edouard III, dans les guerres de celui-ci contre la France. Très humble et simple dans ses manières et dans sa vie, il avait d'abord été orgueilleux de sa science, et par elle éloigné de la croix de Christ. Il se confiait dans sa raison pour connaître la vérité, et pensait que l'homme, par sa propre force, pouvait faire quelque chose pour son salut. C'est ce que Pélage (1) autrefois avait enseigné, et sa doctrine, d'abord combattue, s'était glissée et prévalait dans l'église romaine. Un jour qu'à genoux dans l'église, il écoutait la lecture des saintes Écritures, il fut frappé par ce passage : *« Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. »* (Romains IX, 16) Le salut ne vient ni de la volonté, ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu, de sa pure et souveraine grâce. Il ne voulut pas d'abord se soumettre à cette vérité qui humilie l'orgueil de l'homme en lui montrant qu'il ne peut rien et qu'il n'est rien. Mais il ne put pas résister à la puissance de la parole de Dieu, et

(1) Nous avons parlé de Pélage à propos d'Augustin. Il vivait à la fin du IV<sup>me</sup> et au commencement du V<sup>me</sup> siècle.



il fut converti à la grande et précieuse doctrine de la grâce qui seule sauve le pécheur. Il se mit aussitôt à enseigner ce qu'il avait reçu. Il s'occupait peu des traditions des hommes, mais il était pénétré de l'Écriture et s'affligeait de voir l'Église romaine mettre à la place de la pure grâce de Dieu pour le salut les efforts et les œuvres de l'homme.

« Comme autrefois quatre cent cinquante prophètes de Baal s'élevaient contre un seul prophète de Dieu, » disait-il, « qu'ils sont nombreux ceux qui, aujourd'hui, combattent avec Pélagé contre la grâce gratuite ! Ils prétendent non recevoir gratuitement la grâce, mais l'acheter. La volonté de l'homme doit précéder, disent-ils, et la tienne doit suivre. La leur est la maîtresse, et la tienne la servante. Le monde presque entier marche dans l'erreur de Pélagé. Lève-toi donc, Seigneur, et juge enfin la cause ! » On voit que Bradwardine avait compris les paroles de l'apôtre Paul : « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu » (Éphésiens II, 8) ; et encore : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. » (Romains III, 24.) Le Seigneur devait se lever, d'abord en suscitant Wicléf et ses disciples, et plus tard Luther et les autres réformateurs, dont la doctrine fondamentale devait être, d'après les Écritures, le salut gratuit par la grâce et non acheté par des œuvres. Quant au pieux Bradwardine, qui avait combattu pour cette précieuse vérité, il venait d'être nommé archevêque de Cantorbéry, lorsqu'il mourut en 1349.

Occupons-nous maintenant de Wicléf. Il était né en 1324, dans un village du comté d'York, nommé Wycliffe. C'est de là qu'il tira son nom. Il était Jean de Wycliffe. Il étudia à Oxford au collège de Merton, et avait pu y entendre les enseignements de Brad-

wardine et en profiter. Pendant qu'il était encore étudiant en 1345, une peste terrible ravagea l'Asie, l'Europe, et sévit aussi fortement en Angleterre. Ce jugement de Dieu saisit profondément Wicief. Effrayé à la pensée de l'éternité, troublé dans son âme à la vue de ses péchés et dans l'attente du jugement, il demandait à Dieu ce qu'il fallait faire, et Dieu lui répondit par sa sainte Parole. Il trouva la paix, et ce qu'il avait appris, il résolut de le faire connaître à d'autres, mais il commença avec prudence.

En 1361, ayant été choisi comme chef ou directeur du collège de Balliol, il se mit à exposer plus énergiquement la parole de Dieu et les doctrines de la foi. Dans la semaine, il les expliquait et les démontrait aux étudiants, et le dimanche il les prêchait au peuple dans un langage simple. Sa piété et sa droiture, aussi bien que sa science, donnaient un grand poids à sa parole. Il accusait le clergé d'avoir mis de côté les saintes Écritures, et demandait que l'autorité de la parole de Dieu fût rétablie dans l'Église.

A cette époque aussi, Wicief s'élevait avec force contre les différents ordres de moines mendiants (1)

(1) Les deux principaux ordres de moines mendiants étaient les franciscains et les dominicains. Le premier fut fondé par St-François d'Assise, appelé ainsi du nom de sa ville natale. Après une jeunesse dissipée, il fut saisi un jour en entendant lire ces paroles de Jésus au jeune homme riche : « Va, vends ce que tu as et donne aux pauvres. » François se voua à la pauvreté; vêtu de haillons, mendiant pour vivre, il se mit à prêcher la pauvreté et la pénitence. Il avait de la piété, mais sans connaissance, et en même temps un esprit bizarre, rempli d'idées étranges. Il saluait les oiseaux et toutes les bêtes de la création comme des frères et des sœurs et leur adressait des discours. Son ascendant sur les foules était très grand, et ce qui l'augmentait encore, c'étaient les stigmates des cinq plaies de

et surtout contre les franciscains, tout dévoués au pape, et qui, par toutes sortes de fraudes pieuses, s'efforçaient d'accaparer les richesses du pays en dépouillant riches et pauvres. « Chaque année, » disaient-ils, « Saint-François descend du ciel au purgatoire, et délivre les âmes de tous ceux qui ont été ensevelis sous l'habit de son ordre. » Évidemment pour obtenir une si grande faveur, il fallait payer. Nous avons là un exemple des mensonges qui se débitaient pour abuser de la crédulité du peuple. Ces moines, franciscains et autres, enlevaient les enfants à leurs parents et les enfermaient dans leurs cloîtres. Ils faisaient semblant d'être pauvres, et, la besace sur l'épaule, s'en allaient mendiant d'un air piteux auprès des grands et des petits. Mais, en même temps, ils vivaient dans des demeures somptueuses où ils amassaient des richesses, se vêtant d'habits précieux, et passant leur temps dans des festins. Remplis d'orgueil, les moindres d'entre eux se tenaient pour des seigneurs et, s'il y en avait de plus instruits, ils s'estimaient autant que des rois. Tandis qu'ils se divertissaient et s'enivraient à leurs tables richement servies, ils envoyaient des idiots prêcher à leur place des fables et des légendes pour amuser et dépouiller le peuple. Si quelque seigneur parlait de donner ses aumônes aux pauvres

Jésus mort que l'on prétendait avoir été imprimés sur son corps par un séraphin. Tels sont les mensonges et les illusions dont Satan se sert pour séduire les âmes. Un grand nombre de disciples se rassemblèrent autour de François, et ils furent constitués en ordre par le pape Honorius III, en 1223. Ils devinrent la milice la plus dévouée aux papes. Mais ils ne gardèrent pas longtemps l'austérité recommandée par leur fondateur.

Nous avons déjà parlé de Dominique et des dominicains, agents principaux de l'inquisition.

et non aux moines, ceux-ci poussaient des cris contre une telle impiété et menaçaient le pays de toutes sortes de calamités. C'est Wicief qui trace ainsi le tableau de la vie de ces moines mendiants et de la tyrannie qu'ils exerçaient sur la nation. Quoi d'étonnant à ce qu'il les stigmatisât et déclarât hautement leurs vices et les abus qu'ils se permettaient ! Ils entraînaient à leur perte les âmes que lui, éclairé par la parole de Dieu, désirait sauver.

(A suivre)

---

« Je désire le voir, oh ! tellement ! »

Devant un maigre feu, dans une pauvre chambre d'un faubourg de la ville de C., se tenait un jeune garçon d'environ neuf ans. A le voir on l'aurait cru de deux années plus jeune, tant il était mince et chétif comparé à d'autres enfants de son âge.

D'après sa figure amaigrie et ses vêtements, on pouvait juger que le petit Jim n'était pas étranger à la pauvreté et au besoin. Mais la pensée des privations de sa vie journalière n'occupait pas l'esprit du jeune garçon tandis qu'il se tenait devant le feu, lui présentant presque mécaniquement ses doigts bleus par le froid.

Une lueur étrange brillait dans les yeux bleus de l'enfant, pendant qu'il contemplait silencieusement les flammes vacillantes. La pluie qui tombait à verse, sa longue course depuis l'école, ses vêtements transpercés, tout était oublié. Une joie nouvelle avait, cet après-midi, pris possession de l'âme de Jim. Ses lèvres entr'ouvertes, et le brillant sourire qui illuminait sa petite figure pâle, disaient le profond bonheur intérieur que le jeune garçon ressentait.

Rien d'étonnant à ce que le cœur du petit Jim

fût si plein, plein jusqu'à déborder. Des paroles étranges et merveilleuses avaient pour la première fois frappé ses oreilles. La douce histoire de l'amour et de la grâce du Sauveur était entrée dans son âme par l'enseignement de l'Esprit Saint, remplissant l'enfant de reconnaissance et d'affection pour Jésus qui avait tant souffert pour lui.

Un monsieur chrétien, qui visitait l'école, avait demandé la permission de dire quelques mots aux enfants. On la lui avait accordée, et il avait choisi pour sujet la parabole du berger et de la brebis perdue. Le petit Jim avait écouté de toutes ses oreilles, et, tandis que l'étranger s'étendait sur l'amour de Jésus pour de pauvres enfants pécheurs qui périssaient dans le monde, de grosses larmes remplissaient les yeux du petit Jim et coulaient sur ses joues pâles. La pensée que le Seigneur Jésus pût aimer un pauvre garçon ignorant comme lui, n'était jamais entrée dans son esprit. Maintenant il se voyait lui-même comme il ne s'était pas encore vu. Il se rappelait ses désobéissances, ses mouvements d'humeur et de colère, ses méchantes paroles et ses pensées coupables. Oui, le petit Jim voyait qu'il était un pécheur. Comme la brebis perdue sur la montagne déserte, le jeune garçon sentait que lui aussi errait loin du bon Berger. Mais en continuant, le bienveillant étranger montra à ses petits auditeurs que, bien que la brebis se fût tellement éloignée du bercail, si grand était l'amour du bon Berger qu'il ne se reposa pas jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. « Chers enfants, » dit-il en terminant, « tel est l'amour de Jésus, le bon Berger, pour vous. Le cher Sauveur est venu d'en haut, de la gloire suprême, afin de chercher et sauver vos précieuses âmes. La tache du péché est sur vous, mais son sang a été versé afin de vous rendre purs et saints, ainsi que nous lisons

dans la parole de Dieu : « Le sang de son fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché. » Tous ceux qui se confient en Lui deviennent des agneaux du bon Berger. Aujourd'hui même Jésus attend pour vous recevoir et vous rendre heureux pour toujours. »

Et dans son cœur, assis au milieu de la foule des écoliers, le petit Jim vint à Jésus cet après-midi même. Il avait trouvé que le Sauveur était prêt à le recevoir juste comme il était. Oh ! combien il était heureux en quittant la salle d'école et en se hâtant vers sa pauvre demeure ! A peine s'apercevait-il de la pluie qui tombait à torrents, tant sa joie était grande. Et c'était cette même joie qui remplissait son cœur, tandis qu'il se tenait devant le pauvre foyer, oubliant tout à fait ses vêtements mouillés.

Presque une heure s'était passée ainsi, quand la voix de sa mère revenant de sa pénible journée de blanchisseuse, réveilla le jeune garçon.

« Oh ! maman, » dit-il en jetant ses bras autour du cou de sa mère ; « il m'a enfin trouvé. Je l'aime tant. Je désire le voir, oh ! tellement ! »

Il fallut quelque temps pour que la mère comprit ce que voulait dire son petit garçon. Elle n'était pas une croyante et ne pouvait entrer dans la joie dont son enfant parlait.

« Oh ! Jim, mon cher garçon, » dit-elle pour écarter ce sujet, « tu es tout mouillé. Il faut vite te mettre au lit pendant que je ferai sécher les habits. Tu vas te rendre malade. »

Et le petit Jim fut obligé de se mettre au lit, car il n'avait pas d'autres vêtements. Tranquille et paisible, mais bien, bien heureux, il était couché dans sa pauvre couchette dans un coin de la chambre.

Au bout de quelque temps les pauvres vêtements râpés furent séchés, mais le petit Jim n'avait aucun désir de se lever. Le bon Berger était auprès

de lui, et son petit cœur d'enfant était pleinement satisfait. Le matin vint, mais le jeune garçon était tout à fait incapable de se mouvoir. Le froid et la pluie auxquels il avait été exposé avaient eu un funeste effet sur sa frêle constitution. Un jour ou deux après, la fièvre se déclara. « Je désire le voir ! oh ! tellement ! » étaient les paroles qui, au milieu de ses souffrances, sortaient constamment de ses lèvres, et juste une semaine après le jour où il avait joui de son premier grand bonheur, Dieu lui accorda le désir de son cœur. Son esprit bienheureux passa en la présence de Celui qui l'avait tant aimé et que lui aimait aussi.

Chers jeunes lecteurs, vous n'êtes peut-être pas si pauvres et si ignorants que le petit Jim, mais êtes-vous aussi heureux que lui ? Êtes-vous venus comme lui au bon Berger et avez-vous connu qu'il vous aime ? Il est doux d'être aimé par ses parents, par ses sœurs et ses frères, mais bien plus doux est l'amour de Jésus pour de pauvres pécheurs. Ne négligez pas un si grand amour, l'amour du bon Berger, qui a mis sa vie pour ses brebis.

---

### Réponses aux questions du mois de janvier

1<sup>o</sup> *Goliath*, Philistin de la ville de Gath. Sa taille était de six coudées et un empan, environ 3 mètres 30. Il avait sur la tête un casque d'airain, et était revêtu d'une cotte de mailles du poids de 5000 sicles d'airain, environ 72,5 kilogrammes ; il avait des jambières d'airain, et un javelot d'airain ; le bois de sa lance était comme l'ensouple des tisserands et le fer en pesait 600 sicles ou 8,7 kilogrammes. Malgré sa taille, sa force et son armure, le jeune David le

vainquit armé seulement d'une fronde. (1 Samuel XVII, 4-7.)

*Jishbi-Benob*, des enfants du géant, Philistin aussi, qui pensa frapper David. Le poids de sa lance était de 300 sicles d'airain, ou 4,35 kilogrammes, et il était revêtu d'une armure neuve. Abishaï, fils de Tseruïa, le tua. (2 Samuel XXI, 16-17.)

*Lakhmi*, frère de Goliath, de Gath. Le bois de sa lance était comme l'ensouple des tisserands. Il fut tué par Elkhanan, fils de Jaïr. (1 Chroniques XX, 5.)

Plusieurs autres géants sont mentionnés au temps de David, et à l'époque de Moïse, il y avait Og, roi de Basan, le dernier de la race des Réphaïm ou géants. Son lit de fer, resté dans Rabba-Ammon, donne une idée de sa taille. Il avait neuf coudées (environ 4,5 mètres) de longueur et 4 coudées (environ 2 mètres) de largeur. (Deutéronome III, 11.)

2° *Samson* allant à Thimna, un jeune lion vint à sa rencontre, et l'Esprit de l'Éternel le saisit, et il déchira le lion comme on déchire un chevreau. (Juges XIV, 5, 6.)

*David* paissait les brebis de son père, quand un lion vint et enleva un mouton. Mais David délivra le mouton de sa gueule, le frappa et le tua. (1 Samuel XVII, 34, 35.)

*Benaïa* frappa le lion dans une fosse par un jour de neige. (2 Samuel XXIII, 20.)

3° Les Psaumes qui commencent par le mot « Bienheureux » sont les Psaumes I, XXXII, XLI, CXII, CXIX, CXXVIII.

### Question pour le mois de février

Citez trois hommes qui ont adressé leur prière à Dieu et qui ont été exaucés. Dites quel était le sujet de leur prière. Vous pouvez en citer davantage, si vous en trouvez.





*« L'herbe a séché et sa fleur est tombée, mais la  
parole du Seigneur demeure éternellement. »*

(1 Pierre I, 24, 25)

Elle a passé comme une fleur  
Qui tombe sous la faux tranchante ;  
Toute jeune encore et charmante,  
Elle avait connu la douleur.

Mais elle croyait en Jésus ;  
Son jeune cœur, plein d'assurance,  
Avait placé sa confiance  
En Lui, le Sauveur des élus.

Paisible, elle a fermé les yeux  
 Aux choses vaines de ce monde,  
 Et jouit d'une paix profonde  
 Au près du Seigneur, dans les cieus.

Elle a passé comme une fleur  
 Qui tombe sous la faux tranchante ;  
 Elle revivra triomphante,  
 Au ciel, où n'est plus de douleur.



## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JÉROBOAM II

#### LE PROPHÈTE AMOS

(2 Rois XIV, 23-29 et le livre d'Amos)

SOPHIE. — J'aimerais, maman, que tu me dises ce que l'Éternel fit voir à Amos.

LA MÈRE. — Je te le dirai ; mais auparavant, il faut te rappeler que, sous le règne de Jéroboam, l'Éternel avait eu compassion d'Israël, et que, par le moyen de ce roi guerrier, il avait rétabli les frontières du royaume. Mais le peuple n'avait pas reconnu la bonté de l'Éternel. Les grands du royaume étaient pleins d'orgueil et d'injustice ; ils s'abandonnaient au luxe et à la bonne chère, et ne sentaient pas qu'ils auraient dû plutôt s'humilier. Ils se vantaient au contraire de leur force, comme si c'était par eux-mêmes qu'ils avaient vaincu leurs ennemis. Et enfin, ils n'avaient pas abandonné le culte de leurs veaux d'or, qui n'étaient que vanité. Alors l'Éternel leur annonce une ruine complète : « Je livrerai la ville et tout ce qu'elle contient, » dit-il ; et plus loin : « Je suscite contre vous une nation, et ils vous

opprimeront depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la rivière de la plaine (1), » c'est-à-dire dans tout le pays. Cette nation c'était les Assyriens. C'est alors que l'Éternel montra plusieurs visions au prophète pour faire voir au peuple la patience de Dieu, l'état d'Israël et le jugement qui l'atteindrait.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, cette patience de Dieu. Cela me rappelle ce verset : « Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2). »

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Dieu use maintenant aussi de patience envers le monde qui se confie en sa puissance, qui a ses veaux d'or qu'il encense, et qui s'avance vers le jugement. Dieu ne manque pas de donner au monde des avertissements. Pour revenir à Amos, il vit l'Éternel qui formait des sauterelles comme le regain commençait à pousser, et les sauterelles mangèrent toute l'herbe de la terre. Amos comprit que l'Éternel annonçait que toute la prospérité d'Israël allait être détruite, et il dit : « Seigneur Éternel, pardonne, je te prie ! Comment Jacob se relèvera-t-il ? car il est petit. » Et l'Éternel exauça la prière d'Amos et dit : « Cela ne sera pas. »

SOPHIE. — Amos aimait son peuple, et l'on voit aussi que Dieu écoute et exauce les prières de ses serviteurs. Et j'aime cette prière : « Pardonne, je te prie. » C'est comme le Seigneur Jésus qui intercédait pour les méchants qui le crucifiaient (3).

LA MÈRE. — Aussi était-ce l'Esprit de Christ qui agissait dans Amos. L'Éternel lui montra ensuite un prodige plus grand. C'était un feu qui dévora le grand abîme, c'est-à-dire la mer, ce qui indique l'intensité du feu, et qui dévora l'héritage, ce qui désigne Israël. Un jugement terrible devait détruire ce

(1) Amos VI, 1-14. — (2) 2 Pierre III, 9. — (3) Ésaïe LIII, 12.

peuple idolâtre et coupable ; « car, » est-il écrit, « l'Éternel, ton Dieu, est un feu consumant, un Dieu jaloux (1). » Mais Amos intercéda encore, et le Seigneur l'Éternel lui dit : « Cela aussi ne sera point. » Nous voyons là ce que Jacques dit : « La fervente supplication du juste peut beaucoup (2). » Combien cela doit nous encourager à prier pour les pécheurs. L'histoire d'Israël après le règne de Jéroboam nous montre comment deux fois le peuple fut menacé de destruction par un puissant ennemi, et finalement épargné. La première fois ce fut par Pul, roi d'Assyrie, et la seconde, par Tiglath-Piléser, autre roi du même pays (3). C'était l'accomplissement de ce qu'Amos avait vu et la réponse à ses prières. Mais le prophète vit autre chose encore. « Le Seigneur se tenait sur un mur bâti d'aplomb, et il avait un plomb à sa main. Et l'Éternel me dit : Que vois-tu, Amos ? Et je dis : Un plomb. Et le Seigneur dit : Voici, je place un plomb au milieu de mon peuple Israël ; je ne passerai plus par-dessus lui. Et les hauts lieux d'Isaac seront désolés, et les sanctuaires d'Israël seront dévastés, et je me lèverai avec l'épée contre la maison de Jéroboam. »

SOPHIE. — Voudrais-tu m'expliquer, chère maman, ce que le Seigneur fit voir et ce qu'il dit à Amos. Qu'est-ce que c'est qu'un plomb ?

LA MÈRE. — C'est un cordeau avec un morceau de plomb au bout qui le fait tomber toujours droit. Les maçons s'en servent pour voir si un mur est bien vertical, s'il ne penche pas. Le mur représente Israël, et le cordeau avec le plomb est la figure de la

(1) Deutéronome IV, 24 ; Hébreux XII, 29. Dans le passage du Deutéronome, cela est dit en rapport avec la défense d'adorer des idoles. — (2) Jacques V, 16.

(3) 2 Rois XV, 19, 29.

loi d'après laquelle le Seigneur jugeait la conduite d'Israël. Le mur bâti d'aplomb représente ce que Dieu aurait voulu qu'Israël fût, et ce que ce peuple aurait dû être. Mais l'application de la loi montrait qu'il s'était éloigné de Dieu ; il était idolâtre, injuste et orgueilleux ; comme un mur qui penche, il allait tomber sous le jugement de Dieu (1). Et pour faire voir qu'il n'y aurait plus de remède, le Seigneur dit : « Je ne passerai plus par-dessus lui, » faisant allusion à ce qui est dit dans l'Exode : « Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous (2). » En Égypte, Dieu épargnait les Israélites ; mais maintenant rien ne les mettrait à l'abri. Les lieux où étaient les idoles devaient être dévastés, et la maison de Jéroboam, son fils et sa famille, devaient périr par l'épée, ce qui eut lieu, comme nous le verrons. La patience de Dieu allait avoir une fin.

SOPHIE. — Est-ce que Jéroboam et le peuple ne furent pas effrayés ? Ils auraient dû se repentir, et l'Éternel leur aurait pardonné.

LA MÈRE. — Sans doute, mais ils ne croyaient pas les paroles qu'Amos leur disait (3). Jéroboam demeurait à Samarie, et venait quelquefois à Béthel pour rendre culte au veau d'or, son faux dieu. C'était probablement le jour de la fête du huitième mois que le premier Jéroboam avait instituée (4). Il n'entendit sans doute pas de ses oreilles les paroles du prophète. Mais il y avait à Béthel un sacrificateur de l'idole, un nommé Amatsia qui envoya un message au roi, disant : « Amos a conspiré contre toi au milieu de la maison d'Israël ; le pays ne peut pas supporter toutes ses paroles. Car ainsi dit Amos : Jéroboam mourra par l'épée, et Israël sera certainement transporté de dessus sa terre. »

(1) Voyez Ésaïe XXX, 12, 13. — (2) Exode XII, 13.

(3) Voyez 2 Rois XVII, 18, 14. — (4) 1 Rois XII, 32, 33.

SOPHIE. — Amatsia ne disait pas tout à fait la vérité, n'est-ce pas ? Amos n'avait pas dit que Jéroboam périrait par l'épée, mais que sa famille mourrait ainsi.

LA MÈRE. — En effet, mais Amatsia espérait par là irriter le roi contre Amos et le faire châtier ou renvoyer. Le sacrificateur du faux dieu ne pouvait supporter les paroles du vrai Dieu qui le condamnaient. C'est ainsi qu'il en a toujours été. Le Seigneur fut accusé par de faux témoins ; le martyr Étienne également, et aussi l'apôtre Paul (1), et ils furent persécutés, parce que les hommes ne voulaient pas se soumettre à la parole de Dieu (2). Sans attendre la réponse du roi, Amatsia dit à Amos : « Voyant, va-t'en ; fuis au pays de Juda, et mange là du pain, et prophétise là, et ne prophétise plus à Béthel, car c'est le sanctuaire du roi et la maison du royaume. »

SOPHIE. — Que voulait-il dire par le sanctuaire du roi et la maison du royaume ?

LA MÈRE. — C'était là que le roi et le peuple venaient adorer ; c'était, comme nous dirions, la chapelle royale. Amatsia était fier d'être, pour ainsi dire, le chapelain du roi, à la tête de la religion établie par un roi et soutenue par la puissance royale. Qu'était Amos ? Un pauvre prophète de Juda. Il n'avait qu'à s'en aller dans son propre pays, et ne pas rester à Béthel pour troubler les âmes par ses prophéties.

SOPHIE. — Et que fit Amos ?

LA MÈRE. — Il répondit simplement qu'il ne prophétisait pas de sa propre volonté, mais que c'était l'Éternel qui l'avait envoyé, et il ajouta : « Et maintenant, écoute la parole de l'Éternel : Tu me dis :

(1) Matthieu XXVI, 59, 60 ; Luc XXIII, 1, 2 ; Actes VI, 13 ; XVI, 20. — (2) Jean VIII, 43 ; V, 40 ; Actes VII, 47.

Ne prophétise pas contre Israël, et ne profère pas des paroles contre la maison d'Isaac. C'est pourquoi, ainsi dit l'Éternel : Ta femme se prostituera dans la ville, et les fils et les filles tomberont par l'épée, et la terre sera partagée au cordeau, et tu mourras dans une terre impure, et Israël sera certainement transporté de dessus sa terre. »

SOPHIE. — Quel terrible sort !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et un sort semblable attend tous ceux qui refusent de recevoir la parole de Dieu et de s'y soumettre. Après cela, le prophète annonce de nouveau que la fin d'Israël est arrivée à cause de ses péchés, et il dit la détresse où serait ce pauvre peuple, dans l'obscurité morale, dans la douleur extrême, et sans direction de Dieu pour se conduire. « J'enverrai, dit le Seigneur, l'Éternel, une famine dans le pays ; non une famine de pain, ni une soif d'eau, mais d'entendre les paroles de l'Éternel. Et ils erreront d'une mer à l'autre, et du nord au levant ; ils courront çà et là pour chercher la parole de l'Éternel, et ils ne la trouveront point. »

SOPHIE. — Alors, maman, ce sera comme Saül qui interrogeait l'Éternel, et l'Éternel ne lui répondait pas (1).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ceux qui n'ont pas voulu écouter la parole de Dieu quand elle leur était présentée, sont en danger de périr loin de Dieu. Le livre des Proverbes donne à ce sujet des avertissements solennels. « La sagesse, » y lisons-nous, « crie au dehors... Revenez à ma répréhension ; voici, je ferai couler pour vous mon esprit, je vous ferai savoir mes paroles. » Mais pour ceux qui la rejettent, elle ajoute : « Parce que j'ai crié, et que

(1) 1 Samuel XXVIII, 6.

vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu ma main et que personne n'a pris garde, et que vous avez rejeté tout mon conseil et que vous n'avez pas voulu de ma répréhension, moi aussi je rirai lors de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur, quand votre frayeur viendra comme une subite destruction et que votre calamité arrivera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous : alors ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas, ils me chercheront de bonne heure, mais ils ne me trouveront point (1). »

SOPHIE. — Combien cela est sérieux, chère maman. Cela me rappelle les vierges folles qui viennent frapper à la porte, mais trop tard, la porte était fermée, et le Seigneur leur dit : « Je ne vous connais pas (2). »

LA MÈRE. — Cela nous montre, ma chère fille, combien il est important, et surtout pour ceux qui sont jeunes, de ne pas négliger la parole de Dieu, de ne pas être insoucians ou indifférents quand ils l'entendent. « Celui qui m'écoute, » dit la sagesse, « habitera en sécurité et sera tranquille, sans crainte du mal. »

SOPHIE. — Est-ce que tu m'as dit tout ce qu'annonçait Amos aux Israélites ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Après toutes ces prédictions de ruine à cause de leurs péchés, Dieu leur fait entendre les merveilleux et doux sons de sa grâce. « Je ne détruirai pas entièrement la maison de Jacob, dit l'Éternel... En ce jour-là, je relèverai le tabernacle de David, qui est tombé, et je fermerai ses brèches, et je relèverai ses ruines... Et je rétablirai les captifs de mon peuple Israël, et je les planterai sur leur terre, et ils ne seront plus arra-

(1) Proverbes I, 20-33. — (2) Matthieu XXV, 10-12.



chés de dessus leur terre que je leur ai donnée, dit l'Éternel, ton Dieu. » Mais cela n'aura lieu que quand le Seigneur Jésus, le fils de David, reviendra, et qu'Israël repentant le reconnaitra comme « le Fils de Dieu, le Roi d'Israël (1). »

---

## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

---

### WICLEF (suite)

En l'an 1365, Wiclef fut appelé à s'occuper d'un autre sujet. Le pape Urbain V réclama du roi Édouard III, le paiement annuel de 1000 marcs (2) que le roi Jean s'était autrefois engagé à payer à Innocent III comme tribut féodal, en se reconnaissant son vassal. Le pape sommait Édouard de le reconnaître comme souverain légitime de l'Angleterre, et, en cas de refus, le citait à comparaître devant lui à Rome. Ces prétentions orgueilleuses soulevèrent une grande indignation en Angleterre.

Wiclef s'y opposa avec énergie et fit valoir tous les arguments qui militaient contre les exigences du pape. Il les fit connaître à plusieurs des membres du parlement qui s'était assemblé pour examiner cette affaire. Le parlement refusa de se rendre aux demandes du pape, et déclara qu'aucun prince n'avait le droit d'aliéner la souveraineté du royaume sans le consentement du peuple. Le pape vit qu'il était inutile d'insister, et s'efforça de conserver au

(1) Jean I, 50 ; XX, 28. Nathanaël, ainsi que Thomas, représente le résidu d'Israël aux derniers jours.

(2) Environ 16,500 francs.

moins son autorité spirituelle sur l'Angleterre. Une conférence se réunit à Bruges dans ce but. Wicief y fut envoyé avec d'autres commissaires. Nous ne nous arrêterons pas sur ce qui fut traité dans cette conférence ; nous dirons seulement que ce séjour à l'étranger fut d'un grand profit à Wicief. Ses yeux s'ouvrirent davantage à toute l'iniquité du système de la papauté, et il fut confirmé dans le jugement qu'il avait déjà porté sur elle.

A son retour en Angleterre, Wicief fut nommé recteur de l'église de Lutterworth, et il se mit à prêcher avec hardiesse ses doctrines pour la réformation de l'Église. « L'Évangile, » disait-il, « est l'unique source de la religion. Le pontife romain n'est qu'un coupeur de bourses. Loin d'avoir le droit de réprimander le monde entier, il peut être légitimement repris par ses inférieurs, et même par les laïques. » En appelant le pape un coupeur de bourses, il voulait dire qu'il cherchait à s'enrichir par toutes sortes de moyens, au détriment des princes et du peuple.

Le langage et les prédications de Wicief alarmèrent le clergé et les partisans du pape. L'évêque de Londres, Courtenay, l'accusa d'hérésie, et Wicief dut comparaître, en 1377, devant une assemblée du clergé, dans l'église de St-Paul. Un immense concours de peuple remplissait la cathédrale, foule composée en grande partie de fanatiques dévoués au pape. Wicief s'avança entre le duc de Lancaster, régent du royaume et ami du réformateur, et Lord Percy, maréchal d'Angleterre. Ils eurent beaucoup de peine à se frayer un passage à travers cette foule animée de sentiments hostiles, et qui, si Wicief eût été seul, lui aurait fait un mauvais parti. Enfin ils arrivèrent devant le clergé présidé par Courtenay. Celui-ci ne fut pas peu surpris de voir l'accusé se présenter sous

la protection des deux plus puissants seigneurs du royaume. Il y eut entre l'évêque et les deux lords un échange de paroles aigres, et le duc de Lancaster, dans un moment d'irritation, dit à quelqu'un de sa suite : « Plutôt que de me soumettre à ce prêtre, je le tirerai par les cheveux à bas de sa chaire. » Mais ce propos fut entendu par d'autres, et un grand tumulte s'ensuivit. Les partisans de l'évêque se jetèrent sur les deux lords que leurs serviteurs et leurs amis défendirent; à grand'peine purent-ils s'échapper. Wicief était demeuré calme : on le renvoya en lui défendant de prêcher ses doctrines.

Mais il ne pouvait se taire. Il continua à prêcher et à dénoncer le mal de la papauté. En ce moment il y avait deux papes qui prétendaient chacun être le véritable chef de l'Église. Wicief disait que les deux formaient un seul Antichrist. Il fut de nouveau cité devant l'évêque; mais cette fois il vint seul, sans l'appui des grands seigneurs. On s'attendait à le voir dévoré, dit un historien, car il entra dans la fosse aux lions. Mais comme autrefois Daniel et Paul, il fut délivré de la gueule du lion (1). A peine l'évêque avait-il commencé de procéder contre Wicief, que sir Clifford entra et défendit de continuer, de la part de la reine-mère qui aimait Wicief. Le clergé fut confondu; il n'avait aucun pouvoir pour résister. Wicief se retira en déposant une protestation : « J'ai le désir et l'intention, » disait-il, « par la grâce de Dieu, d'être un vrai chrétien, et, aussi longtemps que je respirerai, de professer et de défendre la loi de Christ. »

Dès lors Wicief ne s'occupa plus autant de la politique que devait suivre l'Angleterre à l'égard du pape. Il se livra plus entièrement à l'œuvre de l'é-

(1) Daniel VI, 20-22; 2 Timothée IV, 17.

vangélisation dont la valeur s'accrut à ses yeux. Il désirait que l'Évangile fût annoncé jusque dans les moindres hameaux. Les moines parcouraient bien le pays en prêchant les absurdes légendes des saints, pourquoi ne répandrait-on pas partout l'Évangile ? Il s'adressa à ses disciples et leur dit : « Allez et prêchez ; c'est l'œuvre la plus sublime. Mais n'imitiez pas les prêtres que l'on voit après le sermon assis dans les cabarets, à la table de jeu, ou perdant leur temps à la chasse. Quant à vous, après avoir prêché, visitez les malades, les vieillards, les pauvres, les aveugles et les infirmes, et secourez-les selon votre pouvoir. »

Les évangélistes de Wicief, les pauvres prêtres, comme on les nommait, s'en allèrent donc, le bâton à la main, pieds nus, vêtus d'une robe d'étoffe grossière, vivant d'aumônes, et prêchant l'Évangile dans les champs, au bord des routes, dans les cimetières, près des villages, partout où ils trouvaient des auditeurs. Wicief leur avait enseigné que le salut ne vient ni des anges, ni des saints, mais qu'il est en Christ seul. « Un ange, » disait-il, « n'aurait pu faire propitiation pour l'homme, car la nature qui a péché n'est pas celle des anges. Le Médiateur devait être un homme ; mais tout homme étant redevable à Dieu de tout ce qu'il est capable de faire, il fallait que le Médiateur eût un mérite infini et fût en même temps Dieu. »

Le clergé régulier s' alarma et obtint une loi qui ordonnait à tout officier du roi de jeter en prison les prédicateurs. Aussi, dès que paraissait un pauvre prêtre pour prêcher, les moines qui se tenaient cachés pour l'épier, allaient chercher main-forte afin de l'arrêter. Mais souvent, aussitôt que les sergents s'approchaient, le peuple se serrait autour du prédicateur et formait une forte barrière pour empêcher

qu'il fût molesté. Ainsi, par le moyen de ces prédicateurs dévoués, l'Évangile se répandait de plus en plus et atteignait jusqu'aux endroits les plus reculés du pays. Le jour à venir révélera seul les fruits de ces semailles de la parole de Dieu.

Outre son œuvre d'évangélisation, Wiclef s'acquittait à Oxford de ses fonctions de professeur. Mais il n'était pas d'une forte constitution ; ses travaux et les luttes qu'il avait soutenues l'avaient affaibli, et, en 1379, il tomba dangereusement malade. On ne s'attendait pas à ce qu'il se relevât, et le parti du pape jubilait. Mais pour que son triomphe fût complet, il fallait obtenir de Wiclef la rétractation de ce qu'il avait enseigné. Quatre représentants des quatre ordres religieux accompagnés de quatre aldermen (1), se rendirent auprès du mourant. « Vous avez la mort sur les lèvres, » lui dirent-ils, « repentez-vous de vos fautes, et rétractez en notre présence tout ce que vous avez dit contre nous, à notre préjudice. » Wiclef resta calme et serein, et se tut pendant un moment. Les religieux étaient pleins d'espoir et attendaient sa rétractation.

Il demanda à son serviteur de le soulever sur son lit. Alors, rassemblant ses forces et fixant sur ses ennemis un regard perçant, il dit : « *Je ne mourrai pas, mais je vivrai*, et je déclarerai encore les turpitudes des moines. » Désappointés et confus, ses adversaires se retirèrent. Wiclef se rétablit, et vécut pour accomplir une œuvre plus grande que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors.

(1) Charge qui répond à celle des conseillers municipaux.

---

## Les enfants abandonnés à Londres

En 1867 un étudiant en médecine à Londres, nommé Thomas Barnardo, eut l'occasion de visiter un pauvre petit garçon malade dans un misérable taudis de l'East End, le quartier le plus pauvre de cette grande ville. Barnardo jugea l'enfant si gravement atteint qu'il n'y aurait moyen de le sauver qu'en le transportant immédiatement à l'hôpital. Mais à peine en eut-il dit un mot à la propriétaire que celle-ci s'écria : « L'enfant ne partira pas avant d'avoir payé son loyer ! » — « Mais vous voyez bien qu'il va mourir, s'il reste ici. » — « Qu'il paye ! » — « Eh bien, je l'emporterai malgré vous ! » — « Dans tous les cas vous n'emporterez pas ses habits, » dit l'impitoyable femme en s'emparant d'un petit tas de misérables vêtements. — « Qu'à cela ne tienne, » dit Barnardo ; et enveloppant l'enfant dans son manteau, il l'emporta, et l'enfant guérit.

Ce fut le début de l'œuvre admirable que le Seigneur donna à Barnardo d'accomplir. Il ouvrit une école du soir dans l'East End pour les enfants, garçons et filles, de la plus pauvre classe ouvrière, et apprit ainsi à connaître les misères effrayantes de Londres.

Un soir, il avait terminé son école, tous les élèves étaient partis, lorsqu'il avisa un petit garçon déguenillé qui avait écouté tranquillement toute la soirée, et qui, après le départ des autres, était resté auprès du feu.

« Allons, mon garçon, » dit Barnardo, « il est temps de retourner à la maison. »

Pas de réponse.

« Allons, mon enfant, vous feriez mieux de partir tout de suite ; votre mère sera inquiète. »

« Je vous en prie, monsieur, permettez-moi de rester, » dit l'enfant.

« Mais c'est impossible. Je vais éteindre le gaz et fermer la porte à clef. Il est temps pour un petit garçon comme vous de rentrer à la maison et d'aller se coucher. Pourquoi voulez-vous rester? »

« Je vous en prie, monsieur, laissez-moi rester ici. Je ne ferai pas de mal. »

« Mais je ne puis pas vous laisser ici. Votre mère s'étonnera de ne pas vous voir rentrer. »

« Je n'ai pas de mère. »

« Eh bien, votre père? »

« Je n'ai pas de père. »

« Ne me contez donc pas de pareilles histoires. N'avez-vous donc pas d'amis? Où demeurez-vous? »

« Je ne demeure nulle part. »

« Voyons, mon garçon, n'essayez pas de me tromper. Approchez-vous et dites-moi : Où avez-vous dormi la nuit dernière? »

Alors, à pas lents et hésitant, l'enfant rabougri, maigre, étioilé, sans souliers, ni bas, ni chemise, n'ayant sur le corps que quelques haillons indescriptibles, s'approcha et murmura : « J'ai dormi la nuit passée dans un char de foin au bas de White Chapel. Là, j'ai rencontré un garçon qui m'a conseillé de venir me chauffer ici ce soir. Je ne ferai pas de mal, monsieur, si vous me permettez de rester. »

Et pendant qu'il répétait ainsi sa plaintive requête, au dehors un vent violent soufflait avec rage. Le cœur de Barnardo s'émut. Est-il possible, pensait-il, que dans cette grande ville chrétienne, avec tant de richesses, tant d'églises et d'écoles, il y ait des jeunes enfants abandonnés comme celui-ci, livrés à eux-mêmes, en butte au froid, à la faim et à la misère !

« Dites-moi, mon garçon, y a-t-il à Londres d'au-

tres pauvres enfants comme vous, sans famille et sans amis ? »

« Oh ! oui, monsieur, des masses, des tas, plus que je ne pourrais compter. »

C'est impossible, se dit Barnardo, cet enfant doit mentir. En tout cas, il voulut vérifier la chose, et dit au garçon : « Si je vous donne à manger et du café chaud, et un endroit pour dormir, me conduirez-vous là où se cachent et dorment les pauvres garçons dont vous parlez ? »

A cette seule mention d'un repas en perspective, une expression vorace, comme d'un loup affamé, passa sur le visage du garçon. L'aisant plusieurs fois signe que oui, il suivit Barnardo.

Le repas délia la langue du petit vagabond. Il raconta qu'il s'appelait Jim, que sa mère était morte, il y avait plus de cinq ans, et qu'alors il s'était enfui de la maison. Il avait fini, après avoir vagué çà et là, par entrer au service d'un batelier qui le traitait très mal, le battait pour un rien, ne lui donnait pas toujours à manger, et parfois s'en allait pour plusieurs jours, le laissant seul dans le bateau.

« Pourquoi ne vous échappiez-vous pas ? » demanda Barnardo.

« Je l'aurais fait volontiers, monsieur, » dit Jim, « mais Dick le batelier avait juré que si je me sauvais, il me rattraperait et me tuerait. Et il avait à bord un chien par lequel il me faisait flairer, et il me disait que si j'essayais de partir, le chien me retrouverait ; et c'était un chien si gros et si féroce ! Quelquefois, quand Dick était ivre, par plaisanterie, disait-il, il lançait le chien sur moi, et voyez ce qu'il m'a fait une fois. » Et le pauvre garçon montra la cicatrice d'un coup de dent au bas de sa jambe. « Je suis resté longtemps avec Dick, » continua-t-il, « jusqu'à ce qu'un jour un homme vint à bord et me ra-



conta que Dick étant ivre, s'était enrôlé et était parti comme soldat. Alors je lui dis : Monsieur, voulez-vous tenir le chien un moment ? Et je les fais descendre tous les deux dans la cabine ; je ferme soigneusement la porte sur eux ; je crie : Hourrah ! je saute sur le quai et je m'enfuis à toutes jambes. Et tout le jour j'avais peur que le chien de Dick ne fût à mes trousses. »

Depuis cette fuite, les pérégrinations et les misères de Jim avaient recommencé jusqu'à sa rencontre avec M. Barnardo. Celui-ci essaya de lui parler de Jésus. Jim connaissait ce nom. « Oh ! oui, » dit-il, « je le connais ; » et regardant d'un air inquiet et soupçonneux autour de la chambre, il murmura : « C'est le pape de Rome. » C'était tout ce que le pauvre garçon savait de Jésus, et cela dans un pays qui se dit chrétien !

Après lui avoir raconté en quelques mots l'histoire du Sauveur et avoir prié avec lui, Barnardo lui rappela la tournée qu'ils devaient faire. Il était environ minuit et demi. Jim conduisit Barnardo, à travers un dédale de ruelles infectes, dans une sorte de cour étroite qu'ils traversèrent, puis dans un hangar très long, tout vide.

« Nous y sommes, » dit Jim.

Barnardo fit brûler quelques allumettes, s'attendant à voir autour de lui des enfants endormis, mais il n'y avait personne. « Oh ! » dit Jim, « ils n'oseraient pas se coucher ici ; les policemen les pinceraient. »

Et traversant le hangar, Jim se dirigea vers un mur élevé. « Nous y sommes maintenant, » dit-il. « Vous en verrez un tas, si nous ne les réveillons pas. »

Barnardo regarda encore autour de lui : personne ! « Où sont-ils ? » demanda-t-il. « Là-haut, » répondit

Jim à voix basse, en montrant le toit de fer du hangar. Et par les pierres en saillie du mur qui servaient aux garçons à monter et à descendre, Jim l'escalada et aida Barnardo à grimper. Un spectacle inattendu vint frapper les yeux de celui-ci. Sur le toit, les têtes vers la partie la plus élevée, et les pieds dans la large gouttière, gisaient, les uns repliés sur eux-mêmes, les autres serrés deux ou trois ensemble, une douzaine d'enfants de neuf à quatorze ans. La lune vint à briller, et éclaira de sa pâle lumière les figures plus pâles encore de ces pauvres garçons, toutes blanches de froid et de faim.

Ailleurs, dans une ruelle, sous une bâche, Barnardo ne découvrit pas moins de soixante-dix enfants, entassés l'un sur l'autre, et, pour se servir de ses expressions, empilés comme des sardines, les petits dessus et les grands dessous.

En voyant cette misère et ces souffrances, le cœur de Barnardo fut ému et bouleversé. Cette nuit décida de sa vie entière. Sous le regard de Dieu, avec larmes et prières, il résolut de consacrer son temps et ses forces à l'œuvre de sauvetage de ces délaisés, et il demanda à Dieu de lui fournir les moyens de fonder un établissement pour les recevoir.

Il ne connaissait personne qui pût l'aider. Il n'avait presque pas d'amis et était inconnu à Londres. Mais Dieu répondit à ses prières et ouvrit peu à peu le chemin devant lui. Il arrangea d'abord, dans une ruelle étroite, une petite maison pour vingt-cinq garçons. Il fit lui-même, avec son fidèle Jim devenu un précieux auxiliaire, les réparations indispensables, blanchissant les murs et les plafonds, frottant et nettoyant le pavé et les planchers. Quand la maison fut prête, Jim encore lui aida à la remplir. Ils partirent ensemble pour une nouvelle tournée, cette fois non plus seulement pour contempler le mal,

mais avec la joyeuse perspective de commencer à y porter remède.

L'œuvre qui eut de si faibles commencements a merveilleusement prospéré. En 1896, les collectes et dons pour la soutenir se sont élevés à la somme de trois millions et demi de francs. Les établissements du Dr Barnardo renferment actuellement plus de 5,000 enfants, garçons et filles. On apprend aux jeunes garçons toutes sortes de métiers ; on forme les filles pour être domestiques. On en envoie des uns et des autres au Canada ou en d'autres pays. En 1896, 490 garçons et 188 filles sont partis pour le Canada. Depuis le commencement de l'œuvre jusqu'à 1896, il y a eu 8732 de ces jeunes émigrants, et sur ce nombre 98 sur cent ont réussi et continuent à donner une entière satisfaction. Il y a des visiteurs permanents qui les suivent et les encouragent, et qui donnent de leurs nouvelles au Dr Barnardo. Les divers établissements de celui-ci sont au nombre de 54, à Londres, en d'autres villes et à la campagne.

Dieu a béni son serviteur. Il l'a soutenu et a exaucé ses prières. Puissent les enfants arrachés ainsi à la misère ici-bas, avoir reçu et recevoir aussi le Seigneur Jésus comme Sauveur pour la vie éternelle. Et vous, mes jeunes amis, qui vous trouvez dans des circonstances autrement heureuses, priez pour les enfants misérables des grandes villes exposés à beaucoup de privations et de tentations, et pour ceux qui, par la bonté du Seigneur, y ont été arrachés. Que Dieu nous donne des cœurs compatissants !

(Extrait.)

---

#### FRAGMENT

« Maman, » demandait un jeune garçon, « combien

de péchés faut-il avoir commis pour ne pas pouvoir entrer au ciel ? »

« Un seul suffit, » répondit la mère.

« Alors il ne me sert de rien d'essayer d'y aller, » dit avec tristesse le pauvre Willie, « car j'en ai commis plus d'un. »

« Oui, » répliqua la mère, « mais le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, purifie de tout péché. Et si tu crois en Lui, tous les péchés seront effacés. » Willie crut et fut sauvé. Et vous, mon jeune lecteur, êtes-vous sauvé ?



### Réponses aux questions du mois de février

Nous trouvons plus de trois exemples de prières exaucées ; aussi les réponses de mes jeunes amis diffèrent et montrent ainsi qu'ils ont bien cherché. Un de nos correspondants a même trouvé 24 réponses ! Combien il est encourageant de voir comment Dieu répond aux requêtes de ceux qui l'invoquent ! « Demandez, » dit le Seigneur, « et il vous sera donné. » J'ai aussi été réjoui de voir plusieurs nouveaux noms parmi ceux qui ont répondu.

Voici quelques noms d'hommes dont les prières ont reçu une réponse.

Jabbets (1 Chroniques IV, 10) ; Éliézer (Genèse XXIV, 12-27) ; Daniel (Daniel IX) ; Élie (1 Rois XVIII, 36-38) ; Ézéchias (2 Rois XIX, 14-35) ; Moïse (Exode XXXII, 11-14 ; Nombres XIV, 11-20) ; Jonas (chapitre II) ; Salomon. (2 Chroniques I, 7-12.) Chacun de ces hommes pria Dieu pour des choses et dans des circonstances différentes, et Dieu les exauça.

### Question pour le mois de mars

Cherchez les différents songes rapportés dans la Bible.

## Histoire du royaume d'Israël

### LES DERNIERS ROIS D'ISRAËL

(2 Rois XV-XVII)

LA MÈRE. — Nous arrivons, Sophie, à la fin du royaume d'Israël. Sa triste histoire a commencé avec le péché d'idolâtrie de son premier roi qui établit à Dan et à Béthel les veaux d'or, et nous avons vu que pas un des rois qui suivirent ne se détourna des péchés de Jéroboam. Plusieurs même allèrent plus loin et dressèrent des autels à Baal et à d'autres idoles, et le peuple suivit l'exemple de ses rois, de sorte que la colère de l'Éternel s'amassait sur lui, comme on voit dans l'été s'amonceler de gros nuages d'orage d'où bientôt éclate la foudre. Ainsi le châtiment allait tomber sur eux.

SOPHIE. — Dieu avait été bien bon et patient envers les rois et le peuple, chère maman. Il leur avait envoyé des prophètes comme Élie et Élisée, pour les avertir et opérer des miracles qui montraient sa puissance et sa bonté. Ils étaient bien coupables en n'écoutant pas la voix de Dieu.

LA MÈRE. — Sans doute, et après Élie et Élisée, Dieu leur avait encore adressé des appels à se convertir par les prophètes Amos et Osée dont je t'ai déjà parlé. Il régnait aussi en Israël un grand mal moral, qui était une suite de l'idolâtrie ; car quand la crainte de Dieu qui est saint, n'existe pas dans le cœur, on s'abandonne au péché. Il en est de même de nos jours. Osée, en décrivant l'état du peuple, le fait bien voir. Voici ce qu'il dit : « L'Éternel a un débat avec les habitants du pays ; car il n'y a pas de vérité, et il n'y a pas de bonté, et il n'y a pas de

connaissance de Dieu dans le pays : exécution, et mensonge, et meurtre, et vol, et adultère ; la violence déborde, et le sang touche le sang » (1).

SOPHIE. — Quel terrible tableau !

LA MÈRE. — En effet ; c'est la manifestation de ce qu'est le méchant cœur de l'homme. Ensuite le prophète ajoute : « Ils offrent des sacrifices sur les sommets des montagnes, et font fumer de l'encens sur les collines, sous le chêne, le peuplier et le térébinthe... Je visiterai sur eux leurs voies, et je leur rendrai leurs actions » (2).

SOPHIE. — Qu'est-ce que le prophète veut dire par ces paroles : « Ils font fumer de l'encens sur les collines » ?

LA MÈRE. — Ils élevaient des autels à leurs faux dieux sur les sommets des montagnes et sur les collines où il y avait des bosquets d'arbres, et là ils offraient des sacrifices et brûlaient de l'encens en l'honneur de leurs idoles. En même temps ils y célébraient des fêtes licencieuses et impures.

SOPHIE. — Voudrais-tu aussi me dire ce que signifie : « Je visiterai sur eux leurs voies » ?

LA MÈRE. — C'est comme si l'Éternel avait dit : « J'examinerai leurs mauvaises actions et je les punirai » (3). Et le châtement ne tarda point. Le prophète dit : « Le peuple court à sa perte » (4) ; mais auparavant il fait encore entendre au peuple une pressante invitation à se convertir : « Venez, retournons à l'Éternel, car lui a déchiré, et il nous guérira ; il a frappé, et il bandera nos plaies » (5). Ainsi Dieu les tirait avec des liens d'amour, mais ils refusèrent de revenir à Lui, et alors Dieu prononça leur sentence : « L'épée fera le tour de leurs villes, détruira leurs

(1) Osée IV, 1, 2. — (2) Versets 13, 9.

(3) Voyez Genèse XVIII, 20, 21. — (4) Osée IV, 14.

(5) Chapitre VI, 1.

barres (les barres des portes), et les dévorera » (1).

SOPHIE. — Ils faisaient comme les Juifs du temps du Seigneur, qui ne voulaient pas venir à Lui, et à qui il disait : « J'ai voulu vous rassembler comme une poule rassemble ses poussins, et vous ne l'avez pas voulu. » Et il leur annonce aussi leur destruction (2).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; et de même aujourd'hui, Dieu avertit les pécheurs que, s'ils ne se convertissent, ils périront, et il les tire avec des liens d'amour en leur disant qu'il a donné pour eux son Fils. Maintenant continuons la lamentable histoire d'Israël. Après ses quarante années de règne, Jéroboam mourut. Il laissait un fils, nommé Zacharie, qui lui succéda, mais qui ne commença à régner que onze ans après la mort de son père.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Sans doute à cause des troubles qui eurent lieu dans le pays, et des combats que se livraient entre eux certains chefs qui voulaient occuper le trône, comme la suite de l'histoire le montre. C'est ce qu'indique le prophète par ces paroles : « La violence déborde, le sang touche le sang, » et il ajoute : « C'est pourquoi le pays sera dans le deuil, et tous ceux qui y habitent seront languissants ; » cela montre bien la désolation qui accompagne les guerres civiles, et qui n'était que le commencement de la complète ruine. Enfin Zacharie monta sur le trône, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il avait régné six mois, lorsqu'un homme, nommé Shallum, conspira contre lui, le frappa devant le peuple, c'est-à-dire publiquement, et le tua. Zacharie était le quatrième roi de la famille de Jéhu qui avait exécuté le jugement de l'Éternel contre la famille d'Achab. Il

(1) Chapitre X, 4-7.

(2) Matthieu XXIV, 37 ; Luc XIX, 41-44.

y avait eu Joakhaz, fils de Jéhu, puis Joas, ensuite Jéroboam, et enfin Zacharie. Ainsi s'accomplit la parole de l'Éternel à Jéhu : « Tes fils seront assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération, » et aussi la prophétie d'Amos : « Je me lèverai avec l'épée contre la maison de Jéroboam » (1).

SOPHIE. — Je pense, maman, que Shallum avait tué Zacharie pour être roi à sa place.

LA MÈRE. — En effet ; mais tout le peuple n'était pas pour lui. Son règne ne fut que d'un mois. Un homme, nommé Menahem, vint de Thirtsa, l'ancienne demeure royale, entra dans Samarie, sans doute avec des hommes armés, tua Shallum, et s'établit roi à sa place.

SOPHIE. — Quel triste temps, maman ! Ce ne sont que meurtres. On voit bien que la violence débordait. Est-ce que Menahem régna plus longtemps ?

LA MÈRE. — Oui, comme nous le verrons ; mais ce fut aussi un mauvais règne. Il fit ce qui déplait à l'Éternel en continuant à adorer les veaux d'or, et se montra cruel envers ses ennemis. Toutes les villes ne s'étaient pas soumises à lui. L'une d'elles, nommée Thiphsakh, lui avait fermé ses portes. Il la prit et tua jusqu'aux femmes et aux petits enfants.

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel ne punit pas ce méchant roi ?

LA MÈRE. — Tout le peuple, aussi bien que son roi, était coupable. Pour les châtier, l'Éternel envoya contre eux les rois d'Assyrie. Le premier fut Pul (2). Menahem, voyant qu'il ne pouvait résister à un ennemi aussi puissant, donna à Pul, pour éviter la guerre, mille talents d'argent, environ dix millions de notre monnaie, et demanda à ce roi païen de lui

(1) 2 Rois XII, 30 ; Amos VII, 9.

(2) 1 Chroniques V, 26.



aider à soumettre ceux d'Israël qui étaient encore contre lui.

SOPHIE. — C'était bien mal, de la part de Menahem, de s'associer à un roi étranger contre son propre peuple.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, mais quand on a abandonné Dieu, on cherche du secours auprès des hommes. Depuis ce moment, les rois d'Assyrie furent, dans la main de l'Éternel, comme une verge pour châtier son peuple rebelle (1).

SOPHIE. — Comment Menahem a-t-il pu se procurer une si grande somme d'argent ?

LA MÈRE. — Le pays était sans doute appauvri par les guerres civiles, mais Menahem leva sur tous ceux d'Israël qui avaient de la fortune un impôt de 50 sicles d'argent, environ 150 francs. Pul quitta le pays ; mais non content d'avoir reçu une aussi forte somme d'argent, il emmena captifs un grand nombre des Israélites qui habitaient de l'autre côté du Jourdain, des tribus de Ruben, de Gad, et de la demi-tribu de Manassé. Ce fut le commencement de la transportation des tribus d'Israël hors de la terre que l'Éternel leur avait donnée et qu'ils perdaient à cause de leurs péchés.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### WICLEF (suite)

L'œuvre que Wiclef avait à cœur d'accomplir, c'était de donner aux Anglais la Bible dans leur pro-

(1) Ésaïe X, 5, 6.

pre langue. Il y avait bien eu, avant lui, quelques traductions, en langue vulgaire, de diverses portions des Écritures, mais ces volumes restaient cachés dans les bibliothèques des couvents. Il s'ensuivait que, sauf le clergé et peut-être quelques personnes qui pouvaient lire le latin, *personne ne possédait une Bible* et ne savait de son contenu que ce que les prêtres en disaient. Et cependant depuis des siècles l'Angleterre professait le christianisme. Il est vrai, comme nous l'avons vu, que défense était faite au peuple d'avoir et de lire les saints écrits en langue vulgaire. Mais le temps était venu où, malgré cette défense, la Bible allait être répandue parmi tous, savants et ignorants.

Wicief ignorait le grec et l'hébreu ; il fut donc obligé de faire sa traduction sur la version latine appelée la Vulgate, mais cela valait mieux que de n'avoir pas la Bible du tout. Il travailla laborieusement à cette œuvre durant dix années, aidé par quelques amis, et un an après la maladie dont nous avons parlé, en 1380, l'ouvrage fut terminé et publié sans notes, ni commentaires.

Quand nous disons publié, il faut comprendre que l'on en fit des copies pour les vendre. L'imprimerie n'avait pas été inventée, et l'on n'avait d'autre moyen d'avoir des exemplaires d'un ouvrage que le long et coûteux procédé de les écrire à la main. Les copistes se mirent diligemment à l'œuvre, et bientôt des portions du saint volume furent mises en vente. Elles furent rapidement écoulées, ainsi que des copies du volume entier. L'accueil que reçut l'œuvre de Wicief dépassa son attente. C'était avec joie que nombre de personnes achetaient la parole de Dieu. Elles n'avaient jamais connu cette source de toute vérité, et maintenant elles pouvaient lire dans leur langue maternelle les merveilles de la

révélation de Dieu donnée à l'homme. Une grande lumière, la lumière de Dieu, s'était levée dans les ténèbres de superstitions et d'erreurs qui couvraient le monde, et depuis lors, malgré les efforts de Satan et de ses agents pour l'éteindre, elle n'a pas cessé de briller dans ces contrées.

L'ennemi se montra bientôt. Dès que Wicief eut publié sa traduction de la Bible, il fut assailli de tous côtés par les amis du pape. « C'est une hérésie, » disaient les uns, « de faire parler la Sainte Écriture en anglais. » D'autres disaient : « Maître Wicief, en traduisant l'Évangile en anglais, l'a rendu plus accessible et plus compréhensible aux laïques et même aux femmes qu'il ne l'avait été jusqu'ici aux clercs intelligents et lettrés ; » à quoi d'autres ajoutaient, en affectant de craindre que l'Évangile ne fût ainsi rendu méprisable : « La perle évangélique est foulée aux pieds par les pourceaux. » Quelques-uns se plaçaient sur un autre terrain et prétendaient mettre l'Église au-dessus des Écritures : « Puisque l'Église, » disaient-ils, a approuvé quatre évangiles, elle aurait pu tout aussi bien les rejeter et en admettre d'autres. L'Église sanctionne ou condamne ce qu'elle veut. Croyez l'Église plus que l'Évangile. » C'était là le grand point. L'église de Rome voulait être l'autorité suprême. Mais ce n'est pas elle qui a donné les Écritures. C'est Dieu lui-même, et ce sont elles que nous devons croire.

Wicief ne se laissait point émouvoir par les clameurs des prêtres et des moines. « Quand même le pape et tous les clercs disparaîtraient de la face de la terre, » disait-il, « notre foi ne défaillerait pas, car elle est fondée sur Jésus seul, notre Maître et notre Dieu. » D'ailleurs il n'était pas sans encouragements. Une copie des évangiles avait pénétré jusque dans le palais, et Anne de Luxembourg, fem-

me du roi Richard II, s'était mise à les lire diligemment. Elle les communiqua à Arundel, archevêque d'York, qui, frappé de voir une étrangère, une reine, lire des « livres aussi vertueux, » il voulait dire excellents, se mit à les étudier, et blâma les prélats qui en négligeaient la lecture. A la chambre des lords, une motion fut faite par les partisans des prêtres de saisir tous les exemplaires des Écritures et de les détruire. Mais le duc de Lancaster s'écria : « Sommes-nous donc la lie du genre humain que nous ne puissions pas posséder la loi de notre religion dans notre propre langue ? »

Cependant l'œuvre progressait. Wicief lui-même fut amené à étudier plus profondément la Bible qu'il avait donnée au peuple. La doctrine de la messe, ce point fondamental de l'église de Rome, attira son attention. C'était une des sources de gain pour le clergé et la base de son autorité sur le peuple. Faire descendre à sa parole Dieu du ciel dans l'hostie consacrée, à quelle hauteur cela élevait le prêtre ! Wicief, éclairé par la parole de Dieu, ne pouvait admettre qu'un homme eût le pouvoir de transformer un morceau de pain dans la chair, le sang et la divinité de Christ. « L'hostie consacrée que nous voyons sur l'autel, » disait-il, « n'est pas Christ, ni une partie de Christ, mais elle est son signe efficace. » — « Comment peux-tu, ô prêtre, qui n'es qu'un homme, créer ton Créateur ? » ajoutait Wicief. « Quoi ! la plante qui croît dans les champs, cet épi que tu cueilles aujourd'hui, demain sera Dieu ! Ne pouvant faire les œuvres de Jésus, tu veux faire Celui qui a accompli les œuvres ! »

L'attaque de Wicief contre la doctrine de la transsubstantiation effraya ses amis. Le duc de Lancaster qui jusqu'alors l'avait soutenu, cessa de le défendre, après l'avoir exhorté, supplié, et même lui

avoir ordonné de se taire sur ce sujet. Mais Wicief ne pouvait cacher la lumière qu'il avait reçue de Dieu. Ses ennemis trouvèrent là une bonne occasion pour chercher à le perdre.

Courtenay avait été promu à l'archevêché de Canterbury. Il se hâta de convoquer un synode dans le but de condamner Wicief. On se réunit en mai 1382, et l'on allait procéder à la condamnation de celui qu'on tenait pour hérétique, lorsqu'un violent tremblement de terre se fit sentir à Londres et dans une partie de l'Angleterre. Les prélats effrayés crurent voir dans ce phénomène une marque de la désapprobation de Dieu, et hésitaient à prononcer la sentence. Mais l'habile archevêque sut se faire de l'événement une arme en sa faveur. « Ne savez-vous pas, » dit-il, « que les vapeurs nuisibles qui prennent feu dans le sein de la terre et produisent ces phénomènes qui vous effraient, perdent leur force lorsqu'elles s'échappent ? De la même manière, en rejetant l'hérétique de notre communion, nous mettrons fin aux convulsions de l'Église. » Rassurés, les évêques prononcèrent la condamnation de Wicief, après avoir entendu la lecture de dix propositions qu'on disait être de lui et qui furent déclarées hérétiques.

L'archevêque pressa le roi d'approuver la décision du synode. « Si nous permettons à cet hérétique de faire continuellement appel aux passions du peuple » (1), dit-il au roi, « notre destruction est inévitable. Il faut réduire au silence ces *lollards* (2), ces chanteurs de psaumes. » Le roi donna des ordres pour que l'on jetât dans les prisons de l'état ceux

(1) Il y avait eu à cette époque un soulèvement des paysans, et on l'attribuait à tort aux prédications de Wicief.

(2) Probablement de *lollen*, chanter. On donnait ce nom à ceux qui s'opposaient à Rome, et plus spécialement aux disciples de Wicief.

qui soutiendraient les propositions condamnées. Un à un, ses amis les plus dévoués abandonnaient Wiclef, mais il ne perdit pas courage. Il se consola en disant : « La doctrine de l'Évangile ne périra jamais. » Wiclef aurait dû en rester là, et continuer paisiblement son œuvre, mais il crut devoir en appeler à la Chambre des communes et présenta une pétition où il disait entre autres : « Puisque Jésus-Christ a répandu son sang pour affranchir l'Église, je demande son affranchissement. Je demande que chacun puisse sortir de ces sombres murailles, où règne une loi tyrannique, et embrasser une vie simple et paisible sous la voûte du ciel. Je demande que les pauvres habitants de nos villes et de nos campagnes ne soient pas contraints de fournir à un prêtre mondain, souvent vicieux et hérétique, de quoi satisfaire son ostentation, sa gourmandise et son impudicité ; de quoi acheter un beau cheval, des selles magnifiques, des brides avec des clochettes retentissantes, de riches vêtements, des fourrures précieuses, tandis que le pauvre peuple voit ses veuves, ses femmes et ses enfants mourir de faim. » Nous voyons par ces lignes quels abus l'église de Rome tolérait, quel joug elle faisait peser sur le peuple. La Chambre des Communes vit que son autorité avait été méconnue, puisque les ordres du roi n'avaient pas reçu son assentiment, et elle en ordonna le rappel.

Courtenay fut déconcerté, mais, déterminé à ne pas laisser échapper Wiclef, il se rendit à Oxford, rassembla les chefs de l'église, et somma Wiclef de paraître devant lui, en ayant soin de laisser les portes ouvertes aux laïques et aux étudiants, afin que l'humiliation du vieux champion de la vérité fût complète et publique. Wiclef était affaibli par l'âge et ses nombreux travaux ; mais il avait une âme forte dans un corps chétif, et n'avait jamais craint de pa-

raltre devant un homme. Il se rendit à la sommation. Mais l'affaire se termina d'une manière à laquelle Courtenay était loin de s'attendre. Arrêtant sur l'archevêque ce regard perçant et assuré qui avait autrefois fait fuir les moines, il accusa le clergé catholique romain d'être semblable aux prêtres de Baal et lui reprocha de répandre l'erreur et de fermer les yeux au mal, afin de vendre ses messes et de remplir sa bourse. Puis en terminant, il s'écria : « La vérité vaincra, » et il se retira sans qu'aucun de ses ennemis osât dire un mot ou l'arrêter. Il se retira à Lutterworth. (A suivre)

---

### L'homme tombe dans le péché

Nous avons vu, mes jeunes amis, comment Satan réussit à attirer la pensée d'Ève sur l'arbre dont le fruit était défendu, et à éveiller dans son cœur un regret de n'en pouvoir manger. C'est ainsi que Satan agit toujours. Il place devant nous ce qui peut nous séduire et nous faire pécher contre Dieu. Oh ! prenez garde, jeunes amis ! Le monde où nous sommes est rempli de ces fruits défendus qui semblent si agréables à goûter, et Satan se sert de vos amis, de vos camarades, pour vous engager à y prendre part. « Viens avec nous, » disent-ils, en parlant de distractions frivoles ou coupables, « nous nous amuserons bien ; nous prendrons du bon temps. » Écoutez la parole de la sagesse : « Mon fils, si les pécheurs cherchent à te séduire, n'y acquiesce pas » (1). Et quand vous êtes ainsi tentés, dites au Seigneur avec le psalmiste : « Détourne mes yeux pour qu'ils ne regardent pas la vanité » (2).

(1) Proverbes I, 10. — (2) Psaume CXIX, 37.

Satan vit qu'il avait remporté une première victoire, puisqu'Ève l'avait écouté et lui avait répondu. La muraille était renversée, le cœur de la femme était ouvert à l'ennemi. Il ne manque pas d'en profiter. Il devient plus audacieux et ose ouvertement contredire Dieu. Voilà ce qui arrive quand on écoute sa voix. Il en vient à nous persuader que Dieu nous trompe et que lui, Satan, mérite plus de confiance que Dieu. Dieu avait dit : « Vous mourrez certainement, » si vous désobéissez ; et le diable dit à Ève : « Vous ne mourrez point certainement. » Il veut la rassurer par un mensonge. Et c'est ainsi qu'il fait aussi maintenant, en cherchant à tranquilliser les âmes sur les suites de la désobéissance à Dieu. « Il n'y a point de peines éternelles, » disent les uns ; « Dieu est trop bon pour punir des fautes aussi légères, » prétendent d'autres. C'est Satan qui inspire aux hommes de telles pensées, en contradiction avec les déclarations de la parole de Dieu. N'écoutez pas, mes jeunes amis, les mensonges de Satan. « Dieu amènera toute œuvre en jugement, » et il « rendra à chacun selon ses œuvres » (1).

Après ce premier mensonge, Satan ajoute : « Car Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » Ici le diable mêle la vérité avec le mensonge, car en effet les yeux d'Adam et d'Ève furent ouverts et ils connurent le bien et le mal, mais à quel prix ! Puis il jette un doute sur la bonté de Dieu envers l'homme, et fait de Lui un tyran jaloux. Il parle comme si Dieu, qui avait comblé l'homme de tant de biens, lui refusait des biens plus excellents, et cela par jalousie, de peur que l'homme ne devînt semblable à Lui. N'est-ce pas que

(1) Ecclésiaste XII, 14 ; Romains II, 6.



nous voyons bien là ce que dit le Seigneur Jésus de Satan, qu'il est le père du mensonge (1) ? L'ennemi détruit aux yeux d'Ève le caractère de vérité et de bonté de Dieu, et c'est là ce que fait l'incrédulité de nos jours. « Si Dieu est bon, » entend-on dire souvent, « pourquoi est-ce que je souffre ? Pourquoi suis-je pauvre ? Pourquoi est-ce que je ne puis jouir des biens que d'autres possèdent ? » Mais Dieu répond : « Vois comme je l'aime ; j'ai donné mon Fils pour toi, afin qu'il l'introduise au ciel, où il n'y aura plus de souffrance. »

Quel fut l'effet des paroles de Satan sur Ève ? Satan remporta une pleine victoire. Ève le crut, lui qui n'avait rien fait pour elle, plutôt que Dieu qui l'avait comblée de biens, et elle se flatta de ne point mourir, même si elle désobéissait. La convoitise remplit son cœur. Elle regarda l'arbre : oh ! comme son fruit était appétissant ! Combien il était beau et désirable ! Les autres fruits n'étaient rien auprès de celui-là. Et puis il rend intelligent celui qui en mange, intelligent comme Dieu ! Tout éveillait en Ève un ardent désir de manger de ce fruit. Ce que la parole de Dieu nomme « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, » était entré en elle. Et quand la convoitise a conçu, c'est-à-dire n'est pas repoussée, elle enfante ou produit le péché (2). Ève étend la main vers l'objet convoité, elle saisit le fruit et le mange. Et le péché est consommé, la transgression est accomplie, et la révolte est complète. Ève a suivi sa propre volonté, en opposition à Dieu. Combien cela est triste.

Chers jeunes amis, ces trois choses, convoitise de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de la vie, caractérisent maintenant le monde. Ne les connais-

(1) Jean VIII, 44. — (2) 1 Jean II, 16 ; Jacques I, 15.

sez-vous pas ? C'est par elles que Satan séduit les âmes, les enchaîne et les tient loin de Dieu. N'y avez-vous pas maintes fois cédé ? Rappelez-vous que le Seigneur Jésus a été aussi tenté, mais n'a pas cédé. Il a vaincu Satan et le monde, et celui qui croit en Lui et s'attache à Lui, peut repousser les efforts que Satan fait pour l'entraîner à satisfaire les convoitises de la chair et des yeux, et pour suivre avec orgueil sa propre volonté.

Et Adam, que fit-il ? Ève qui avait goûté le fruit, en donne à son mari, peut-être en en vantant le goût agréable. Elle devient séductrice à son tour. Oh ! chers jeunes amis, gardez-vous de chercher à entraîner dans le mal quelqu'un de vos compagnons. Hélas ! c'est ce que l'on voit trop souvent dans le monde. Adam, en pleine connaissance de cause, le sachant et le voulant, prend le fruit de la main d'Ève. Il l'aime, et son affection pour elle l'entraîne à la désobéissance. Combien de fois cela arrive encore maintenant. L'amour que l'on a pour quelqu'un, fait que nous le suivons dans le péché. Une créature nous fait oublier Dieu, sa bonté et ses droits. C'est ce que nous voyons en Adam. Et quand Satan, par le moyen de quelque ami, vous sollicite au mal, repoussez-le. En faisant ainsi, non seulement vous vous sauverez vous-mêmes, mais votre ami sera peut-être ramené au bien.

Adam et Ève ont péché ; la ruine est alors consommée. C'est ainsi que le péché est entré dans le monde et y a établi son empire. Et ce ne fut pas seulement un acte passager de désobéissance. L'innocence était perdue ; la nature de l'homme fut corrompue, sa volonté devint mauvaise et opposée à Dieu, les convoitises dominèrent en lui, et Satan l'asservit par elles. Son cœur fut éloigné de Dieu et devint son ennemi. Et c'est là le triste état dans le-

quel se trouvent tous les descendants d'Adam, nous tous. Le péché est en nous, c'est le fond de notre nature, notre cœur est mauvais. Les péchés, quels qu'ils soient, ne sont que les fruits de cette nature. « Je sais, » dit Paul, « qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (1). Retenez bien, chers jeunes amis, ces grandes mais tristes vérités, et ne croyez pas ceux qui vous disent que l'homme est bon, et peut accomplir le bien par lui-même. Il faut une nouvelle nature, il faut être né de nouveau (2).



### Un objet de la grâce de Dieu

*Souvenir de Lydie P., délogée le 9 novembre 1900*

Désirant conserver le souvenir de notre chère fille, j'ai écrit ce qui suit, et j'ai pensé que ce récit pourrait être communiqué aux lecteurs de la Bonne Nouvelle, dans l'espoir que le Seigneur s'en servirait pour l'affranchissement de quelqu'un de ces petits qui croient en Lui.

Comme c'est le devoir des parents chrétiens, nous avons, dès « l'entrée de sa voie, » parlé à notre enfant de Jésus, de ses œuvres, de la mort qu'il a subie pour nous pécheurs, afin de nous amener à Dieu. Je me servais d'exemples simples pour lui faire comprendre les récits et les enseignements des évangiles.

Dieu lui parla de bonne heure. Elle n'avait que six ans et demi, lorsqu'un jour, sa mère, rentrant du jardin, la trouva tout en larmes. « Pourquoi pleures-tu ? » lui demanda-t-elle. « C'est à cause de mes péchés, » répondit l'enfant. Plus tard, à l'âge d'en-

(1) Romains VII, 19-21. — (2) Jean III, 3, 5, 7.

viron sept ans et demi, dans une réunion de prières que nous avions à la maison, elle dit à sa mère et à moi que maintenant le Seigneur lui avait pardonné ses péchés, et qu'elle était heureuse et reconnaissante envers Lui. Mais hélas ! ce rayon de soleil fut de courte durée : à mesure qu'elle grandissait et que les devoirs s'imposaient à elle, elle reconnaissait la présence constante du mal dans son méchant cœur, et voulant le vaincre par ses propres efforts, elle se plaça sous un principe de loi qui lui ôta l'assurance du salut. Elle resta dans cet état jusqu'à la maladie qui l'emporta.

Cependant, durant tout ce temps, elle nous fit toujours plaisir. Son obéissance, son courage au travail, son affection pour nous, étaient remarqués de tout le monde. Elle s'étonnait parfois en voyant la légèreté de certains chrétiens dans leurs conversations. On sentait qu'elle avait la crainte de Dieu, et qu'elle s'efforçait de marcher fidèlement. Mais elle ne jouissait pas de la paix avec Dieu, et de la liberté où Christ nous place en nous affranchissant. (Galates V, 1.)

Elle prenait un grand intérêt aux réunions chrétiennes ; son zèle pour lire la parole de Dieu était touchant. Nous étions souvent obligés de lui dire le soir : « Va maintenant te reposer ; tu as assez lu aujourd'hui ; » mais il lui arrivait, après avoir fermé la porte de sa chambre, de continuer encore à lire. Elle aimait les serviteurs de Dieu qui, à l'occasion, logeaient dans notre maison, et montrait un grand empressement à les servir ; mais, en même temps, elle était timide quand il s'agissait de répondre à leurs questions au sujet de son âme. Cependant, aussitôt après, elle leur souriait, montrant ainsi qu'elle avait pour eux un véritable amour.

Toutes ces choses que le Seigneur produisait en

elle, nous attestaient qu'elle avait la vie de Dieu, malgré qu'elle disait n'être pas convertie. Elle avait aussi un grand zèle pour l'école du dimanche, et aimait à répondre aux questions posées dans la Bonne Nouvelle. Jusqu'à la fin elle y prit plaisir. La dernière fois qu'elle s'en occupa, ne pouvant écrire, elle me pria de le faire pour elle.

Son désir d'avoir la paix dans son âme était réel ; plusieurs fois dans ses lettres, elle me demandait de prier pour elle à ce sujet. Voici la dernière qu'elle m'écrivit au début de sa maladie, le 29 juin 1900.

« Cher papa, je désire beaucoup t'écrire quelques mots, car j'ai été bien triste en apprenant que tu te faisais tant de peine à cause de moi. Oh ! cher papa, ne t'afflige pas ainsi à mon sujet. Le Seigneur peut tout, il est tout puissant pour me guérir, comme aussi je crois qu'il le fera ; mais s'il le voulait autrement, tout mon désir est d'avoir la vie éternelle, et je le désire quand bien même le Seigneur voudrait me guérir. — Je sais, cher papa, que c'est cela qui t'attriste le plus, que je n'aie pas le salut, mais je voudrais bien le posséder. Je sais aussi que tu pries beaucoup le Seigneur pour moi, et aussi maman, et je pense qu'il vous exaucera bientôt. Julien est venu nous voir avant-hier, et il est resté longtemps à la maison. Il a lu quelques versets ici et là dans la Bible, et j'ai été surtout intéressée par Job XXXIII, 14, 15 : « Car Dieu parle une fois et deux fois, et l'on n'y prend pas garde, dans un songe, dans une vision de nuit, quand un profond sommeil tombe sur les hommes. » J'ai pensé que le Seigneur m'avait appelée bien souvent, et aussi dans un songe, comme Julien me l'a fait remarquer, et jusqu'ici je n'y ai pas pris garde. Que le Seigneur veuille exaucer vos prières à cet égard et aussi les miennes. Je

le désire beaucoup, cher papa, car je sais trop bien que c'est pour ce sujet que le Seigneur m'a amenée là (1) ; et je pense souvent que le Seigneur m'avait déjà appelée bien des fois avec mon mal de gorge. Et maman me disait toujours que je ne voulais pas recevoir la paix au temps convenable, et qu'il me ferait passer par une plus grande épreuve pour m'amener à Lui. Et maintenant que je n'ai pas voulu l'écouter, je vous mets tous dans la tristesse, peut-être par mon indifférence.

» Je dois finir, cher papa ; ma main tremble, je ne puis écrire plus. Mon frère et ma sœur vont bien ; Isaac va à l'école. Tous nos parents te saluent ; Isaac et Rebecca t'embrassent, et moi aussi, cher papa, en te remerciant de ton intérêt pour moi et pour tes prières.

Ta fille qui t'aime, Lydie P. »

Cette lettre était une réponse à celle que je lui avais adressée de L., après avoir appris qu'elle était malade. Le docteur avait dit que c'était une bronchite, mais d'après les symptômes que l'on me décrivait, je jugeai que c'était la phthisie, ce qui se trouva vrai. Je l'engageai fortement dans ma lettre à recevoir simplement la Parole nous déclarant que Christ a accompli lui-même l'œuvre qui sauve celui qui croit en Lui. Je l'exhortai à mettre en Lui toute sa confiance pour la paix de son âme, et je la pressai de se hâter, parce que ses jours étaient comptés. Mais la pauvre enfant, malgré ce que nous lui disions, faisait dépendre son assurance du salut de la jouissance qu'elle pensait devoir éprouver. C'est ce qu'exprimaient ses paroles : « Je ne suis pas heureuse comme je devrais l'être, et comme sont les autres. » Cependant, plus tard, elle disait à son on-

(1) Elle veut dire sur un lit de maladie.

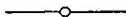
de : « Je n'ai pas la paix ; mais je ne crois pas que le Sauveur qui est si bon, me rappelle de ce monde sans me la donner. » Quelque temps après, on lui cita ces paroles : « Celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur » (1 Jean V, 11), et elles lui firent beaucoup de bien. Ses doutes commencèrent alors à se dissiper.

Je reviens au songe dont elle parle dans sa lettre ; je ne doute pas qu'il vint de Dieu. C'était le 1<sup>er</sup> mai, la nuit d'avant le jour où elle tomba malade de la fièvre scarlatine dont elle ne se remit pas. Dans son songe, elle voyait le Seigneur venant chercher les siens. Chacun devait être parfaitement propre des pieds à la tête et vêtu de ses plus beaux habits ; mais hélas ! elle n'était pas prête. Le lieu où se trouvaient les saints qui devaient partir avec le Seigneur était immense ; il s'y trouvait tout ce qui était nécessaire pour se nettoyer et se préparer, mais elle ne réussissait pas à le trouver, et elle pleurait derrière la porte. Mais voyant que les autres se mettaient en route, elle se ranima et se hâta de se préparer de telle sorte qu'elle fut prête et rejoignit les autres. Lorsqu'elle se réveilla, elle pleurait abondamment.

Le bon Berger, dans son amour infatigable, cherchait sa brebis qui avait tant de peine à croire simplement à son amour. Elle regardait plutôt à ce qu'elle devait être, qu'à ce qu'il était et à ce qu'il avait fait pour elle. Mais béni soit son saint Nom, il l'amena enfin à recevoir, comme seul fondement de sa paix, l'œuvre accomplie sur la croix. Un matin, après une soirée où nous nous étions occupés avec elle de ce que Dieu était pour nous en Christ, elle me dit : « Lorsque nous nous fûmes séparés, je m'agenouillai encore devant le Seigneur, et ma joie était indescriptible en pensant à tout son amour pour moi. » Dès

lors elle ne regarda plus à elle-même. Elle nous parlait de sa désobéissance envers nous, comme si elle n'eût jamais fait que sa propre volonté. Un jour que sa mère parlait à son frère des promesses que Dieu a faites aux enfants obéissants, elle lui dit : « Oui, mon petit, regarde où j'en suis, pour n'avoir pas obéi. » Et cependant quelle obéissance et quelle bienveillance il y avait en elle, avant même qu'elle eût trouvé la paix ! Sa patience aussi, durant ses longues et pénibles souffrances, nous la faisaient apprécier plus que jamais, et nous rendions grâce à Dieu d'avoir fait épanouir en elle, son jeune enfant, d'aussi précieuses qualités qui augmentaient notre amour pour elle, et dont le souvenir nous fait maintenant élever nos regards vers le ciel où elle est auprès de Jésus.

(A suivre)



### Réponses à la question du mois de mars

Les principaux songes rapportés dans la Bible sont : Celui de Jacob à Béthel. (Genèse XXVIII, 10-22.) Ceux de Joseph annonçant son élévation. (Genèse XXXVII, 5-11.) Ceux de l'échanson et du panetier du Pharaon. (Genèse XL, 5-23.) Ceux du Pharaon. (Genèse XL, 9-12.) Celui du soldat madianite. (Juges VII, 13.) Celui de Salomon lorsqu'il demanda la sagesse. (I Rois III, 5.) Ceux de Nébucadnetsar. (Daniel II et IV.) Ceux de Joseph, époux de Marie. (Matthieu I, 20 ; II, 13, 19, 22.) Celui des mages. (Matthieu II, 12.)

### Questions pour le mois d'avril

1° Combien de fêtes les Israélites devaient-ils célébrer ?

2° Combien de ces fêtes le Nouveau Testament mentionne-t-il ?

3° Les chrétiens sont-ils tenus d'observer des fêtes ?



## Histoire du royaume d'Israël

### LES DERNIERS ROIS D'ISRAËL

#### (2 Rois XV-XVII)

SOPHIE. — Est-ce que le méchant roi Menahem, dont tu m'as parlé, régna longtemps, et comment finit-il ?

LA MÈRE. — Son règne dura dix ans. Il ne fut pas tué, mais, nous est-il dit : « Il s'endormit avec ses pères. » C'est l'expression employée fréquemment dans l'Écriture pour dire que quelqu'un est mort, qu'il est allé rejoindre dans la mort ceux qui l'ont précédé.

SOPHIE. — Qui est-ce qui régna à la place de Menahem ?

LA MÈRE. — Ce fut son fils Pekakhia. Comme son père, il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et ne se détourna pas de l'idolâtrie établie par Jéroboam, c'est-à-dire du culte des veaux d'or. Il ne régna que deux ans. Un de ses capitaines, nommé Pékakh, fils de Remalia, conspira contre lui. Suivi de cinquante hommes de Galaad, il entra dans le palais du roi, le tua, et s'établit roi à sa place.

SOPHIE. — Quelle lamentable histoire, chère maman ; ce ne sont que des meurtres. Pauvre pays et pauvre peuple d'Israël !

LA MÈRE. — En effet. C'était le résultat du mal qu'il avait commis en abandonnant l'Éternel. Cependant il y avait encore parmi le peuple des prophètes pour l'avertir et des hommes qui craignaient Dieu, comme nous le verrons.

SOPHIE. — Sans doute que Pékakh ne fut pas meilleur que les autres rois. S'il avait eu la crainte de Dieu, il n'aurait pas tué son roi.

LA MÈRE. — Pékakh fit aussi ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. De plus il s'allia avec Retsin, roi de Syrie, pour faire la guerre contre Achaz, roi de Juda.

SOPHIE. — C'était bien mal, n'est-ce pas ? Car les habitants du royaume de Juda étaient leurs frères, et puis c'était une mauvaise chose de s'allier pour cela avec un roi païen.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, mais Pékakh n'avait aucune crainte de l'Éternel. Sans doute que lui et Retsin avaient en vue de conquérir le riche pays de Juda et d'y établir un autre roi à la place d'Achaz (1), et Dieu permit qu'ils accomplissent en partie leur mauvais dessein pour châtier Achaz (2). Car il faut te dire que celui-ci était un méchant roi qui, au lieu de suivre les traces de David, son ancêtre, marcha au contraire dans les voies des rois d'Israël, se fit des images de fonte des Baals, leur rendit un culte, et brûla ses fils par le feu comme sacrifice à ses dieux abominables.

SOPHIE. — Quelle chose horrible !

LA MÈRE. — Lorsqu'Achaz apprit l'alliance des deux rois contre lui, et qu'il sut que leurs armées s'avançaient vers Jérusalem, il fut extrêmement effrayé. Son cœur et le cœur de son peuple, dit l'Écriture, fut agité comme les arbres de la forêt par le vent (3). L'Éternel, dans sa bonté, envoya vers lui le prophète Ésaïe pour l'encourager, mais Achaz n'ajouta pas foi à ses paroles. Ésaïe, de la part de l'Éternel, avait dit à propos du dessein des deux rois ennemis : « Il ne s'accomplira pas, et n'aura pas lieu » (4). Et en effet les rois de Syrie et d'Israël assiégèrent Jérusalem, mais ne réussirent pas à la prendre. Malgré les péchés d'Achaz, l'Éternel gardait

(1) Ésaïe VII, 6. — (2) 2 Chroniques XXVIII, 1-5.

(3) Ésaïe VII, 2. — (4) Ésaïe VII, 6, 7.

la ville où était son temple, sa demeure qu'il n'avait pas abandonnée.

SOPHIE. — Est-ce que les rois de Syrie et d'Israël retourneront chez eux sans continuer la guerre ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; les Syriens frappèrent l'armée d'Achaz et prirent une grande quantité de captifs qu'ils emmenèrent à Damas, et Pékakli aussi lui infligea une grande défaite. « Il tua, en un seul jour, cent vingt mille hommes de Juda, tous hommes vaillants, parce qu'ils avaient abandonné l'Éternel, le Dieu de leurs pères » (1).

SOPHIE. — Quel affreux massacre ! Et ces cruels Israélites n'eurent pas compassion de leurs frères ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Dans la guerre, les hommes s'acharnent les uns contre les autres, oubliant qu'ils sont frères, comme créatures du même Dieu, et quelle chose affreuse, quand la guerre sévit entre ceux qui se nomment chrétiens (2) ! Dans cette grande bataille où tant d'hommes périrent, un fils du roi Achaz et les deux principaux chefs de Juda furent tués. Et ce ne fut pas tout. « Les fils d'Israël emmenèrent d'entre leurs frères deux cent mille captifs, femmes, fils et filles, et un grand butin, et ils amenèrent tout à Samarie. »

SOPHIE. — C'était un terrible désastre. Et combien de douleurs, de larmes et de deuil parmi ces pauvres captifs entraînés loin de leur pays et de leurs demeures, privés de tout, devenus esclaves de leurs vainqueurs ! Et il y avait là sans doute des veuves, des orphelins et de pauvres petits enfants. Cela fait peine à penser.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; ce devait être bien

(1) 2 Chroniques XXVIII, 5, 6. — (2) Les seules guerres légitimes sont celles qui sont ordonnées de Dieu comme jugement ; telles étaient les guerres d'Israël contre Canaan. Toutes les guerres sont d'ailleurs un fruit du péché.

douloureux à voir et c'était un solennel jugement de Dieu et un sérieux avertissement pour Juda. Mais l'Éternel allait montrer sa tendre miséricorde envers les captifs en inclinant les cœurs vers eux. Il y avait à Samarie un prophète de l'Éternel nommé Oded. Il sortit au-devant de l'armée qui revenait à Samarie, et leur dit : « Voici, dans son courroux contre ceux de Juda, l'Éternel, le Dieu de vos pères, les a livrés entre vos mains, et vous les avez tués avec une rage qui est parvenue jusqu'aux cieux. Et maintenant vous pensez vous assujettir comme serviteurs et servantes les fils de Juda et de Jérusalem ! N'avez-vous pas, vous aussi, péché contre l'Éternel, votre Dieu ? Et maintenant, écoutez-moi : renvoyez ces captifs d'entre vos frères ; car l'ardeur de la colère de l'Éternel est sur vous » (1).

SOPHIE. — Quel magnifique discours, chère maman ! Oded était très courageux de reprocher aux fils d'Israël leur cruauté et de leur rappeler qu'eux aussi étaient coupables devant l'Éternel. Et comme il insiste sur ce que c'étaient leurs frères qu'ils avaient traités si inhumainement ! Cela devait bien toucher leurs cœurs.

LA MÈRE. — C'est ce qui eut lieu. L'Éternel fit pénétrer les paroles de son prophète dans les cœurs et dans les consciences. Quatre d'entre les chefs des fils d'Éphraïm dirent à ceux qui venaient de la guerre : « Vous ne ferez point entrer ici les captifs ; vous ne devez point ajouter à nos péchés et à notre crime ; car notre crime est grand, et l'ardeur de la colère est sur Israël. » C'est une chose bien frappante de voir comme ces hommes avaient le sentiment des péchés du peuple, qui attireraient sur eux la colère de Dieu, et aussi quelle était leur fermeté

(1) 2 Chroniques XXVIII, 9-11.

à s'opposer à ce qu'un nouveau mal fût ajouté à celui qui existait déjà !

SOPHIE. — Ils étaient de ceux qui craignaient l'Éternel, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Au milieu d'un état de ruine, Dieu a toujours des témoins fidèles. Il a consigné, dans son livre, les noms de ces hommes. C'étaient Azaria, Bérékia, Ézéchias et Amasça. Leur œuvre était agréable à l'Éternel. Leur parole fut écoutée : les gens armés abandonnèrent les captifs et le butin devant les chefs et toute la congrégation.

SOPHIE. — C'était bien beau aussi de voir ces soldats renoncer à ce qu'ils avaient conquis. Comme les pauvres captifs durent être heureux et reconnaissants ! Et Pékakh, que dit-il ?

LA MÈRE. — Il n'est pas fait mention de lui. Sans doute qu'il n'osa pas s'opposer à ce que firent les chefs et son armée. Les quatre hommes qui avaient parlé en faveur des captifs, ne bornèrent pas là leur bonté. Plusieurs des captifs étaient nus, d'autres avaient les pieds écorchés par le chemin ; tous étaient épuisés de fatigue et de faim, brûlés par le soleil et couverts de poussière. Les chefs vêtirent et chaussèrent ceux qui en avaient besoin, en prenant dans le butin ce qu'il fallait pour cela ; puis ils donnèrent à tous à manger et à boire, et ils les oignirent pour les reposer de leur fatigue. Ils firent plus ; il y avait parmi les captifs des petits enfants, des femmes qui étaient faibles ; les chefs firent monter sur des ânes tous ceux qui étaient ainsi peu capables de marcher, et ils les conduisirent auprès de leurs frères à Jéricho, la ville des palmiers, qui est sur la frontière de Juda, et les laissèrent là en sécurité.

SOPHIE. — Ainsi ils avaient accompli jusqu'au bout leur bonne œuvre. J'aimerais bien te dire, chère maman, à quoi cela m'a fait penser.

LA MÈRE. — Eh bien, mon enfant, tu me le diras la prochaine fois, si le Seigneur le permet, et nous verrons aussi la fin de l'histoire de Pékakh.



## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### WICLEF (suite)

Wicléf n'était pas encore à l'abri des attaques de ses ennemis. Il vivait paisiblement au milieu de ses paroissiens et de ses livres, étudiant la vérité et l'annonçant autour de lui, lorsqu'il reçut du pape un bref (1) le sommant de paraître devant lui à Rome. Cette sommation lui serait sans doute arrivée plus tôt s'il n'y avait eu en ce temps-là deux papes rivaux, trop occupés à s'insulter et à se maudire l'un l'autre, pour avoir le temps de penser à un aussi chétif personnage que Wicléf. L'Écosse, la France et d'autres pays, reconnaissaient le pape Clément VII, tandis que l'Angleterre, l'Italie et d'autres États, tenaient pour le pape Urbain VI. Comme celui-ci avait en Angleterre un grand nombre de chauds partisans, ils insistaient auprès de lui sur le danger que les doctrines de Wicléf faisaient courir à la cause de l'église romaine, de là le bref du pape.

Wicléf crut que ses infirmités croissantes suffisaient pour le justifier de ne pas se rendre à l'appel du pape, mais il résolut de lui écrire et de lui faire connaître quel est le véritable Chef de l'Église. Dans sa lettre, en premier lieu, il exalte l'Évangile, puis il déclare que le pape lui-même est tenu d'y obéir :

(1) Nom donné aux communications papales.

« Je crois, » dit-il, « que l'Évangile de Christ est le corps complet de la révélation de Dieu. Je crois que Christ qui nous l'a donné est Lui-même vrai Dieu et vrai homme, et qu'ainsi cette révélation est au-dessus de tout. Je crois que l'évêque de Rome est obligé plus que tout autre à s'y soumettre, car la grandeur parmi les disciples de Christ ne consiste pas en dignités et en honneurs mondains, mais à suivre de près et fidèlement le Christ dans sa vie et dans ses actes. De là je conclus que nul homme fidèle ne doit suivre le pape ni aucun des hommes saints, si ce n'est quand ils suivent Jésus-Christ. Il faut qu'à l'exemple de Christ, le pape remette à l'État ses pouvoirs temporels, et engage son clergé à faire de même. »

Urbain VI était trop occupé de sa lutte avec Clément pour se mettre davantage en peine de Wicief, de sorte que celui-ci put continuer ses travaux sans être molesté. C'est alors qu'il écrivit son *« triologue. »* Ce sont des entretiens entre trois personnages symboliques, la vérité, le mensonge, et l'intelligence. Le premier propose des questions, le second fait des objections, et le troisième établit la saine doctrine. Une des grandes vérités que Wicief affirme est l'autorité suprême des Écritures. « L'Église est tombée, » dit l'un des interlocuteurs, « parce qu'elle a abandonné l'Évangile et lui a préféré les lois du pape. Quand il y aurait cent papes à la fois dans le monde, et que tous les moines de la terre fussent transformés en autant de cardinaux, il ne faudrait leur accorder aucune confiance en matière de foi, s'ils ne s'appuyaient pas sur les saintes Écritures. »

Voici encore quelques-unes des conclusions de Wicief : « L'autorité des saintes Écritures, qui sont la loi du Christ, surpasse infiniment celle de toute autre écriture. »

« L'Écriture est la règle de la vérité, et doit être la règle de la réforme. Il faut rejeter toute doctrine et tout précepte qui ne reposent pas sur cette base. »

« Croire que l'homme peut quelque chose dans l'œuvre de la régénération est la grande hérésie de Rome, et de cette erreur est venue la ruine de l'Église. »

« La conversion procède de la grâce de Dieu seule ; le système qui l'attribue en partie à l'homme et en partie à Dieu est pire que celui de Pélagé. »

« Christ est tout dans le christianisme ; quiconque abandonne cette source toujours prête à communiquer la vie, et se tourne vers des eaux troubles et croupissantes, est un insensé. »

« La foi est un don de Dieu ; elle exclut tout mérite, et doit bannir de l'âme toute crainte. »

« La seule chose nécessaire dans la vie chrétienne et dans la cène, n'est pas un vain formalisme et des rites superstitieux, mais la communion avec Christ selon la puissance de la vie spirituelle. »

« Le peuple chrétien doit se soumettre non à la parole d'un prêtre, mais à la parole de Dieu. »

« La vraie Église est l'Assemblée des justes, pour lesquels Christ a répandu son sang. »

« Tant que Christ est dans le ciel, l'Église a en Lui le meilleur pape. Il est possible qu'un pape soit condamné au dernier jour pour ses péchés. »

Telles sont les vérités que Wicléf, enseigné par le Saint-Esprit, tira des Écritures. Il n'eut pas d'autre maître. Il passa tranquillement ses derniers jours. Menacé comme il l'était de toutes parts, il pouvait bien s'attendre à mourir comme martyr. « Annoncez, » disait-il, « la parole de Christ à d'orgueilleux prélats, et le martyre ne vous manquera pas. Quoi ! vivre et me taire ? Jamais ! Que le coup tombe, je l'attends. » Mais Dieu lui donna de mourir en paix. Le 29 décembre 1384, il était dans la chapelle de Lutterworth



debout devant l'autel, au milieu de ses paroissiens. Au moment où il élevait le pain de la cène, il tomba frappé de paralysie. Transporté dans sa demeure, il vécut encore quarante-huit heures et rendit l'esprit le dernier jour de l'année.

Ainsi passa celui à qui Dieu avait permis d'accomplir une grande œuvre en Angleterre, celle de donner la Bible au peuple, d'envoyer prêcher l'Évangile et de dénoncer les erreurs de Rome. Depuis ce moment la lumière divine ne s'éteignit plus dans ce pays, et elle se répandit dans d'autres contrées. Ceux qui suivirent sa doctrine furent nommés Wicléfistes, ou plus communément Lollards. Rome les poursuivait de sa haine, et plusieurs subirent le martyre. Être un disciple de Wicléf, adhérer à ses enseignements, suffisait pour être déclaré hérétique et poursuivi comme tel par l'église de Rome. Celle-ci manifesta combien elle avait senti l'attaque dirigée contre elle par l'œuvre de Wicléf. N'ayant pu atteindre le réformateur durant sa vie, elle se vengea sur lui après sa mort. Le concile de Constance tenu en 1415, ordonna que ses restes fussent brûlés. La sentence fut exécutée en 1428, et les cendres furent jetées dans un ruisseau voisin. Mais la vérité que Wicléf avait mise en lumière ne pouvait être brûlée. Elle était semée dans les cœurs et portait du fruit pour la vie éternelle.

Peu avant sa fin, Wicléf prononça ces paroles remarquables : « Quelques frères (des moines) que Dieu daignera enseigner, ayant abandonné leur infidélité, reviendront librement à la primitive religion du Christ, et alors édifieront l'Église comme Paul. » Ne semble-t-il pas avoir annoncé d'avance le réformateur Luther ?

## Un objet de la grâce de Dieu

*Souvenir de Lydie P., délogée le 9 novembre 1900*

*(Suite et fin de la page 80)*

La maladie continuait ses ravages, tandis que l'Esprit de Dieu affermissait dans la foi notre chère enfant. La pensée de la séparation nous était bien douloureuse, mais le Seigneur nous préparait à ce sacrifice. La nuit du 28 juillet, je ne pouvais dormir; mon esprit était occupé de ce que je pourrais faire pour qu'elle recouvrât la santé. En même temps, je priais beaucoup, me demandant si vraiment le Seigneur allait nous la reprendre, elle qui nous était si utile et surtout à sa mère. Plusieurs passages me vinrent à l'esprit, entre autres Job V, 6, 18, et Deutéronome XXXII, 39. Je me dis alors : « Les ressources médicales ne seront salutaires qu'autant que notre Dieu et Père le trouvera bon. » Je le savais déjà, mais ces vérités me furent rappelées avec une telle force, que je demandai au Seigneur de me faire connaître sa volonté à l'égard de notre chère fille, et aussitôt ces paroles se présentèrent à moi : « L'Éternel a donné, l'Éternel a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni. » Je compris alors que sa volonté était de la reprendre, et je Lui demandai de me donner le matin une parole qui me l'assurât. Je regardai le texte de la veille dans le calendrier à effeuiller, c'était 1 Timothée VI, 7, et ôtant le feuillet, je trouvai pour texte du jour Job I, 21, précisément celui auquel j'avais pensé la nuit. Et, chose bien remarquable, notre fille disait ce même jour à sa mère qu'elle ne se relèverait pas. Ainsi le Seigneur nous préparait à ce sacrifice, et nous le priâmes instamment afin que nous pussions l'accepter.

Je lui demandais un jour : « Pries-tu toujours, Lydie ? » — « Oui, papa. » — « Lui demandes-tu de te guérir ? » — « Oh ! non. » — « Et quoi donc ? » — « Que sa volonté soit faite, » répondit-elle. Elle savait que l'issue de sa maladie était la mort si elle suivait son cours habituel, et elle n'ignorait pas que nous le savions aussi. Un jour elle dit à sa mère : « J'ai toujours dans mon esprit les paroles du cantique 83<sup>me</sup>, et je voudrais te demander de le chanter, mais je crains de te faire de la peine (1). » La pauvre mère ne put pas chanter, mais le dimanche suivant, avec plusieurs amis qui étaient venus la voir, nous chantâmes ce cantique et plusieurs autres. Elle demanda une autre fois à sa mère de chanter le cantique qui commence par : « Sur toi je me repose, ô Jésus, mon Sauveur, » mais la pauvre mère ne put aller plus loin que le premier verset, tant son cœur était serré. Dans une autre occasion, après avoir lu ensemble une portion de la Parole, comme j'allais partir pour la réunion du soir, elle me dit : « Papa, ne chanteras-tu pas un cantique avant de t'en aller ? » Sa mère et moi nous chantâmes les cantiques qui commencent par : « Seigneur, tu diriges mes pas Vers le ciel, ma patrie, » et « Quel autre ai-je aux cieux ? » Puis je me hâtai de partir, car j'avais besoin de pleurer.

Une autre fois nous avons lu ensemble, elle, ma femme et moi, le chapitre V de la 2<sup>me</sup> épître aux Corinthiens. Après nous être entretenus des vérités qu'il renferme, je lui demandai : « Crois-tu, Lydie, que tu relèveras de cette maladie ? » — « Non, papa, » répondit-elle. Nos cœurs se serrèrent en l'entendant,

(1) Le cantique se termine par ces paroles : « Objets de ton amour suprême, Elles reposent dans ton sein ; Ni le monde, ni l'enfer même, Ne les raviront de ta main. »

et nous ne pûmes cacher nos larmes ; elle, s'en apercevant, pleura aussi. Je l'embrassai et elle me rendit mes baisers en me souhaitant un bon voyage, car je parlais pour la réunion. A mon retour, je la trouvai au lit, et comme je m'approchais pour lui dire que j'espérais qu'elle aurait une bonne nuit, elle me dit : « Papa, ne sois pas en peine parce que j'ai pleuré tout à l'heure, car tout est bien. Si j'ai pleuré, c'est en pensant au chagrin que vous causera mon départ. Ce n'est pas que je craigne de m'en aller, mais j'ai surtout de la peine en pensant à maman qui sera si seule quand tu t'absenteras, et tu restes parfois longtemps loin. » Je lui dis : « Quand on s'aime, c'est toujours dur de se séparer. Si le Seigneur le veut ainsi, que sa volonté soit faite. Pour toi, tu seras auprès de Lui, et Lui sera avec nous ici. »

Le bon Berger gardait dans la paix sa jeune brebis, qui se sentait maintenant en sécurité sur ses épaules et près de son cœur. A mesure que les jours se succédaient, les souffrances et la faiblesse de la chère enfant allaient en croissant ; sa maigreur excessive faisait peine à voir. A la fin il fallut la porter de son lit au fauteuil où elle restait durant le jour, car elle n'avait plus la force de marcher. La première fois qu'elle dut être ainsi transportée, elle ne put s'empêcher de verser des larmes. Cette chère enfant qui s'était tellement dévouée pour nous, sentait sa faiblesse et craignait de nous être à charge. Mais le Seigneur la soutenait et la soutint jusqu'au bout, lui faisant sentir sa dépendance de Lui, afin qu'elle s'attendit à sa fidèle bonté et à sa toute-puissance.

Il vint un moment où de violentes douleurs dans le côté et des crises d'asthme l'assaillirent. Elle priait le Seigneur de la délivrer, mais comme elle ne cessait pas de souffrir, elle eut un moment d'impatience, et dit : « Quand est-ce que le Seigneur met-

tra fin à mes souffrances ? » « Mais, » nous dit-elle ensuite, « aussitôt que je me fus soumise à sa volonté, mes souffrances se calmèrent. » — « Maman, » disait-elle, « prie le Seigneur qu'il me pardonne d'avoir murmuré. » — « C'est toi qui dois le faire, » répondit sa mère. — « Je l'ai fait ; mais fais-le aussi pour moi, » ajouta-t-elle.

Sa fin approchait, et ses derniers jours furent des plus pénibles. Les douleurs devenaient plus intenses, et en même temps elle avait plus de difficulté à respirer. Nous ne pouvions, la voyant tant souffrir, retenir nos larmes, et le mercredi 7 novembre, s'apercevant de nos pleurs, elle nous dit : « Ne pleurez pas, bientôt tout sera fini pour moi : le temps de notre séparation sera court. Nous nous reverrons là-haut. » Tout en accroissant notre peine, ces paroles étaient cependant comme un baume pour nos cœurs. Le Seigneur était près de nous, nous le sentions, comme il était aussi près de notre chère fille. Outre la sympathie de nos amis, la petite sœur de notre Lydie, à peine âgée de cinq ans, était encore un moyen dont Dieu se servait pour nous consoler et nous encourager. Elle avait souvent entendu sa mère et sa sœur chanter deux anciens cantiques, et elle nous les rappelait :

Encor quelques jours sur la terre,  
 Encor quelque peu de misère,  
 Et vers son Dieu, mon âme se rendra  
 Je vois déjà le bout de la carrière  
 Où pour toujours mon combat finira.

Puis :

Non, ce n'est pas mourir que d'aller vers son Dieu,  
 Que de quitter le lieu  
 De cette pauvre terre  
 Pour aller au séjour de la pure lumière.

Ainsi cette chère petite devenait pour nous et pour sa sœur une messagère de consolation, réalisant ces paroles du Psaume VIII : « Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi la louange. »

Enfin, après six mois de souffrances, arriva le moment du dernier combat entre la vie et la mort. Il dura vingt-cinq heures, pendant lesquelles nous employâmes constamment l'éther pour combattre l'asthme et les cruelles douleurs qu'elle endurait. Le Seigneur la soutenait merveilleusement, gardant son cœur de murmurer, la maintenant dans la paix, malgré ce qu'elle ressentait, disant seulement dans un moment où elle me baisait la main : « Papa, combien je souffre ! » Nous ne pouvions comprendre pourquoi tant de souffrances, alors qu'elle avait un si vif désir de s'en aller près de son Sauveur. Certes la chère enfant a dû connaître la réalité de ce qu'elle disait au facteur de la poste quatre jours à peine avant sa mort. Cet homme déplorait son sort : « Facteur, » lui dit-elle en parlant avec peine, « le Seigneur a dit : Mes voies ne sont pas vos voies, ni mes pensées vos pensées. »

« Je suis heureux que tu lui aies dit cela, ma fille, » lui dis-je. Mais elle répondit : « Quand on voudrait confesser Christ, papa, on ne peut plus. »

Bien souvent, dans cette douloureuse agonie, elle nous demandait de prier. « Prie, papa, pour que le Seigneur me prenne à Lui. Il se fait attendre ; prie encore. » Bien des fois nous nous agenouillâmes, priant avec larmes ; mais elle, avec une grande difficulté, nous disait : « Ne pleurez pas, ne pleurez pas, » car sa faiblesse ne lui permettait que par intervalles de se faire comprendre. Ses yeux tournés vers le ciel exprimaient son désir et sa prière, et sa main qu'elle élevait semblait appeler le Seigneur. Une demi-heure environ avant son délogement, je lui de-

mandai : « Es-tu toujours heureuse ? » Un signe affirmatif de la tête me répondit. Puis dans de grandes souffrances, son esprit prit son vol vers le Sauveur glorifié, pour jouir auprès de Lui du repos, en attendant le beau jour où, dans des corps conformes à celui du Seigneur, elle, et nous, et tous les rachetés, nous serons pour toujours avec Jésus qui nous a aimés et s'est donné pour nous. Alors seront finies à jamais « les souffrances du temps présent, » amères conséquences du péché.

Son visage qui avait été comme défiguré par tout ce qu'elle avait enduré, fut tout changé, après qu'on l'eût lavée et déposée dans son fauteuil. Un sourire et une paix célestes y étaient empreints et étonnaient tous ceux qui la voyaient. Le Seigneur voulait nous montrer ainsi que la lutte était finie et qu'elle goûtait le bonheur d'être auprès de Lui, « absente du corps, présente avec le Seigneur. »

Ainsi celle que nous aimions et que Dieu nous avait prêtée, nous fut reprise, nous laissant de doux et touchants souvenirs de son court passage dans ce monde, dans cette création qui, elle aussi, soupire en attendant la délivrance. Dans le sentiment qu'elle avait de sa prochaine séparation d'avec nous, elle avait voulu nous acheter à chacun un souvenir de son affection pour nous.

Son enterrement eut lieu le dimanche 11 novembre. Un nombre considérable de personnes étaient venues pour nous exprimer leur intérêt et leur sympathie. A la maison mortuaire on chanta les cantiques 83 et 84, et on lut l'un des derniers passages qu'elle avait été en état de lire elle-même. C'était le second chapitre de l'évangile de Luc. Elle m'avait dit ensuite : « J'ai beaucoup joui de l'histoire du vieux Siméon et de celle d'Anne. Et elle me citait en particulier ces paroles : « Il avait été averti divinement par l'Esprit

Saint, qu'il ne verrait pas la mort, que premièrement il n'eût vu le Christ du Seigneur. Et il vint par l'Esprit dans le temple, et comme on apportait le petit enfant pour faire à son égard selon l'usage de la loi, il le prit entre ses bras et dit : Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix ; mes yeux ont vu ton salut. »

Au cimetière on lut la fin du chapitre IX de l'épître aux Hébreux où se trouvent les vérités solennelles de la mort et du jugement à cause du péché, et la bonne nouvelle de l'abolition du péché par le sacrifice de Christ, et du salut qu'il a opéré pour ceux qui croient en Lui. Puis l'on chanta les deux derniers versets du cantique 102<sup>me</sup> :

Oui, des hauts cieus, nous t'attendons, Seigneur!  
 Car c'est à toi qu'appartient notre cœur.  
 « Viens, ô Jésus! » c'est le cri de l'Église ;  
 « Recueille-nous dans la gloire promise. »  
 Là nous serons joyeux, toujours joyeux ;  
 C'est le séjour de tous les bienheureux.

Heureux bientôt, dans un monde nouveau,  
 Nous chanterons les gloires de l'Agneau ;  
 Là plus de deuil, plus de cris, plus de larmes ;  
 Plus de péché, dans ce lieu plein de charmes ;  
 Avec Jésus, joyeux, toujours joyeux,  
 Dans son amour nous serons bienheureux !

Il y eut en général beaucoup d'attention chez les assistants. Veuille le Seigneur répandre sa bénédiction sur sa Parole pour le salut de beaucoup d'âmes ! Qu'il daigne aussi rendre profitable le récit qui précède, à la gloire de notre Dieu et Père par Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur !



## La petite Émilie

J'étais allé un jour visiter une infirmerie, et j'y trouvai couchée dans un des lits une fillette âgée d'environ douze ans. Je lui demandai : « Aimes-tu le Seigneur Jésus ? »

« Non, » répondit-elle, « mais je le désire tellement ! »

« Pourquoi ? » lui dis-je ; et sa réponse fut : « Parce que je suis une pécheresse. J'ai essayé d'être bonne ; mais je désire venir à Lui et l'aimer. »

« Eh bien, mon enfant, pense un moment à ces deux versets : « Dieu a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous, » et « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois. » Ainsi Dieu a mis tous les péchés sur le Seigneur Jésus, et il les a portés. Où sont-ils maintenant ? »

« Eh bien, » dit-elle lentement, « si Dieu les a mis sur Jésus, et s'il les a portés, je n'ai pas à les porter, moi. »

« Non, mon enfant. Dieu hait le péché. Ses yeux sont trop purs pour le voir et il doit le punir. Mais le Seigneur Jésus a aimé la petite Émilie, et a pris sur Lui ses péchés, et en a souffert le châtiment sur la croix. Il a été puni à sa place. »

Elle leva sur moi ses yeux tout brillants de joie, et dit : « Est-ce là ce qu'il faut croire. Oh ! je crois et me confie en Lui ; je veux Lui donner mon cœur et essayer d'être bonne. »

« Il te faut laisser là d'essayer d'être bonne, et seulement croire ou te confier en Jésus, et alors il te donnera la force d'être bonne. »

Elle resta un moment sans parler, puis elle dit : « Est-ce réellement tout ? Je désire qu'il prenne mon cœur maintenant. Je me confie en Lui. »

Je pense que la petite Émilie a vraiment mis sa confiance dans le Seigneur Jésus, son Sauveur. Et vous, chers enfants, qui savez que vous êtes des pécheurs et que vous avez besoin d'être sauvés, venez à Jésus avec tous vos péchés, confiez-vous en Lui, et il vous sauvera. Il prendra votre cœur et vous donnera de l'aimer, Lui qui nous a aimés le premier.

S'il veut que notre cœur l'aime  
 Sans partage, ni détour,  
 C'est qu'il est d'abord Lui-même  
 Immuable en son amour.



## Assurance

### *Ancien cantique*

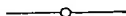
Rien n'est en ma personne  
 Digne d'être estimé,  
 Ce que Jésus me donne  
 Est digne d'être aimé.  
 Jésus est ma justice,  
 Ma force, mon appui,  
 Il m'aime, il m'est propice,  
 Et je puis tout par Lui.

Nul ne peut à mon âme  
 Enlever son bonheur,  
 De l'enfer, de sa flamme,  
 Comment aurais-je peur ?  
 Le Seigneur, juste Juge,  
 Est mon plus tendre ami ;  
 Son cœur est mon refuge  
 Contre tout ennemi.

Quand gronde la tempête,  
 Jésus, à qui je suis,

Garde sous sa houlette  
 Sa tremblante brebis ;  
 Il est mon divin Maître,  
 Le guide de mes pas,  
 Qu'à Lui seul tout mon être  
 Soit toujours ici-bas.

De saints transports de joie  
 S'emparent de mon cœur,  
 Je vois clair en ma voie  
 En suivant le Sauveur ;  
 Car il est la lumière  
 Qui dans mon âme luit,  
 L'étoile matinière  
 Qui brille dans la nuit.



## Réponses aux questions du mois d'avril

### I. Sur les fêtes des Israélites :

Premièrement et à part des autres, on trouve le *sabbat*, ou repos, se célébrant le septième jour, et préfigurant le repos final. (Lévitique XXIII, 3.) Ensuite viennent les sept fêtes qui revenaient à des époques déterminées de l'année, et qui présentent les voies de Dieu jusqu'au temps du repos. Il y en a sept :

- 1<sup>o</sup> La Pâque. (Lévitique XXIII, 5.)
- 2<sup>o</sup> Les pains sans levain. (Vers. 6-8.)
- 3<sup>o</sup> La fête des prémices. (Vers. 9-14.)
- 4<sup>o</sup> La Pentecôte. (Vers. 15-22.)
- 5<sup>o</sup> La fête des trompettes. (Vers. 23-25.)
- 6<sup>o</sup> Le jour des propitiations. (Vers. 26-32.)
- 7<sup>o</sup> La fête des tabernacles. (Vers. 33-36.)

D'autres fêtes sont nommées, mais qui ne sont pas des fêtes de l'Éternel, telles que les jours de Purim (Esther IX, 20-32) ; la fête de la dédicace. (Jean X, 22.)

II. Le Nouveau Testament mentionne en bien des endroits le sabbat. Puis la Pâque jointe à la fête des pains sans levain (Matthieu XXVI, 2, 17 ; Marc XIV, 1 ; Luc XXII, 1, 7) ; la Pentecôte (Actes II, 1), et la fête des Tabernacles. (Jean VII, 2.)

III. Comme ordonnances, il n'y a point de fêtes établies pour les chrétiens. (Voyez Colossiens II, 16, 17.) Ils sont heureux, selon la pensée de Dieu, de se rassembler le dimanche, le jour de la résurrection du Seigneur.

### Questions pour le mois de mai

1<sup>o</sup> Quels sont les noms et les titres donnés au Seigneur Jésus dans le premier chapitre de l'évangile de Jean, et les œuvres qui Lui sont attribuées.

2<sup>o</sup> Même question pour le chapitre I, versets 13 à 20, de l'épître aux Colossiens.

3<sup>o</sup> Même question pour le premier chapitre de l'épître aux Hébreux.

---

Une jeune amie demande la différence entre songe et vision. Ce sont deux choses distinctes d'après Nombres XII, 6. Les songes viennent la nuit, pendant le sommeil ; tous ne sont pas envoyés de Dieu pour révéler quelque chose de sa part ; dans les visions, qui ont lieu de jour aussi bien que de nuit, Dieu fait passer devant l'esprit du prophète des scènes qui ont une signification symbolique.

Deux autres dans leurs réponses disent : « Christ, notre Pâque, ayant été sacrifiée, il en résulte que la vie entière du chrétien doit être une fête non interrompue, dans la séparation du mal dont le levain est la figure. (I Corinthiens V, 7, 8.)



## Histoire d'un jeune Juif

J'ai placé plus d'une fois sous vos yeux, chers jeunes amis, des récits qui vous ont montré l'œuvre de Dieu dans les cœurs d'enfants ou de jeunes gens appartenant au peuple d'Israël, maintenant dispersé à cause de ses péchés. Je désire vous dire un nouvel exemple remarquable de cette grâce du Seigneur qui sauve les pécheurs, « soit Juifs, soit Grecs, » dit l'apôtre Paul. (Romains I, 16.)

Un serviteur de Dieu, Mr B., avait été conduit à se fixer, il y a quelques années, dans une grande ville du nord de l'Allemagne. Son but principal était d'annoncer l'Évangile à la nombreuse population juive de cette ville. En même temps qu'une grande opposition, il trouva une porte largement ouverte par le Seigneur. Il en fut comme aux jours de l'apôtre Paul. Si l'annonce de la bonne nouvelle de l'amour

de Dieu et du salut par la foi en Jésus de Nazareth, le rejeté et le méprisé de son peuple, excita la haine de plusieurs, quelques-uns cependant crurent au nom du Fils de Dieu et confessèrent leur foi. (Actes XXVIII, 24.)

Parmi les nombreux auditeurs de M<sup>r</sup> B. se trouvait un soir un jeune Juif que nous nommerons Sigmund. Il s'étonna en voyant une salle de réunion toute nue, sans tableaux, ni ornements, et surtout il fut frappé de la simplicité, du sérieux et de la ferveur avec lesquels la parole de Dieu était annoncée. Le texte choisi par le prédicateur était : « La dernière heure de Jacob. » « Ces gens, » se dit Sigmund, « ne sont certainement pas des idolâtres. » Après la réunion, il exprima à l'un des chrétiens qui avaient pris une part active au service, le désir d'être davantage instruit sur un sujet si nouveau pour lui. Or M<sup>r</sup> B., avec l'aide de quelques amis, avait ouvert une maison où il recevait et logeait pendant un certain temps les personnes, et spécialement celles d'entre les Juifs, qui désiraient être instruites des vérités de l'Évangile. Sigmund fut invité à y entrer, et il accepta. Là, jour après jour, il assista à des réunions où l'Écriture était expliquée avec simplicité et clarté. Au bout de quelques semaines, il fut évident que l'Esprit de Dieu agissait dans l'âme du jeune Juif. Son angoisse à la pensée de ses péchés était profonde. « C'était, » dit M<sup>r</sup> B., « un spectacle touchant de le voir à genoux, suppliant Dieu de lui accorder son pardon et sa paix. » Chers jeunes amis, en est-il ainsi de vous ?

Le jour de la délivrance arriva pour Sigmund. Il trouva la paix en croyant en Jésus mort pour ses péchés, et sa joie fut d'autant plus grande que le travail de conscience avait été plus profond chez lui. Mais subitement tout parut changé. Il redevint silencieux et triste, et M<sup>r</sup> B. qui s'en aperçut, s'in-

forma plusieurs fois, mais en vain, de ce qui causait son abattement.

Enfin un soir, Sigmund vint lui demander une entrevue. « Savez-vous, Monsieur, » dit le jeune homme, « ce qu'est celui que vous avez admis dans votre maison ? Vous m'accueillez maintenant avec bienveillance, mais quand vous me connaîtrez, je crains bien que vous ne me chassiez de chez vous. Je suis un voleur, un fourbe, un escroc ! Vous me regardez avec surprise ; ce que je dis est pourtant l'exacte vérité. Vous le verrez quand je vous aurai raconté ma triste histoire.

» J'ai été, comme vous le savez, voyageur de commerce chez un marchand de draperie à G. J'avais fait mon apprentissage chez lui. J'ai occupé ensuite la place de voyageur pendant trois ans et demi. Il y a deux ans, je me liai avec de mauvais compagnons et fus entraîné à jouer aux cartes et à d'autres jeux de hasard. Mon salaire, qui était minime, ne suffit bientôt plus à couvrir les pertes que je faisais au jeu. Croyant cependant regagner ce que j'avais perdu, je continuai à jouer, mais je ne fis que m'enfoncer toujours plus dans les dettes. Recourir à mes parents était impossible ; ils étaient pauvres, et avaient plutôt besoin que je les aidasse. C'est alors que je me précipitai plus avant dans le mal, et que je tombai dans d'affreux péchés.

» Mes deux chefs avaient en moi la plus entière confiance, et ne m'auraient jamais cru capable d'une action déloyale. Je pris avantage de la bonne opinion qu'ils avaient de moi. Un jour cette pensée me traversa l'esprit : « Tes patrons ont confiance en toi ; pourquoi ne puiserais-tu pas à la caisse ? » Et je commençai à prendre un peu d'argent chaque jour. Mais craignant d'être découvert, j'enlevai secrètement des pièces de toile, des tapis de table et d'au-

tres objets que je vendis ou mis en gage. Je fis un pas de plus. Me servant du nom de mes patrons, j'achetai comme pour eux beaucoup d'articles que je revendis immédiatement. Je menai ce train de vie durant six mois. Je fis ainsi tort à mes patrons d'une forte somme, d'autant plus que je parvenais encore à prendre de temps à autre de l'argent dans la caisse.

» Au bout de ce temps, je demandai mon congé que l'on m'accorda en me donnant un excellent certificat. Dix-huit mois se sont écoulés depuis, et mes anciens chefs n'ont pas encore découvert combien je les ai trompés, et je doute que d'eux-mêmes ils y fussent parvenus. Je vins ici et fus admis dans votre maison. Quelle grande et précieuse bénédiction j'y ai trouvée ! Oh ! monsieur, qui aurait jamais cru que moi, un menteur, un trompeur, un voleur, qui ne m'étais jamais soucié du salut de mon âme, j'obtiendrais le pardon de mes péchés et la paix par le sang de Christ, mon Sauveur ?

» Dieu soit béni ! Je l'ai trouvé, Lui ; mais maintenant qu'il m'a pardonné, j'ai vu que je devais confesser, à ceux que j'ai trompés et lésés, le tort que je leur ai fait, implorer leur pardon, et si possible les dédommager. Mais cela a été pour moi un grand tourment. La lutte a été intense ; j'ai beaucoup prié, je me suis longtemps débattu ; mais le Seigneur m'a montré ce que j'avais à faire. Serez-vous encore étonné de m'avoir vu triste et abattu ?

» Mais je suis heureux maintenant. Il y a deux jours, j'ai écrit à mes anciens patrons et leur ai raconté tout le tort que je leur ai fait. J'ai énuméré, aussi exactement que je le pouvais, les marchandises que j'ai dérobées, et l'argent que j'ai pris. Je les ai suppliés de me pardonner, leur promettant de mettre fidèlement à part, chaque semaine, une par-

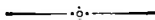


tie de ce que je gagnerais pour les rembourser de ce que je leur ai volé. Et j'ai ajouté que s'ils croyaient que j'eusse mérité un châtement, j'étais prêt à le subir. Maintenant, Monsieur, vous savez ce que je suis. Je me sou mets à votre décision ; si vous me renvoyez de votre maison, j'ai la confiance que le Seigneur, mon Sauveur, ne m'abandonnera pas. »

Sigmund se sentit soulagé après avoir ouvert son cœur au serviteur de Dieu. Il versa d'abondantes larmes en se cachant la figure dans ses mains.

Qui aurait pu décourager ce fils d'Abraham repentant? Le serviteur de Celui qui ne repoussa pas la pécheresse pleurant à ses pieds, mais lui dit : « Tes péchés sont pardonnés » (Luc VII, 48), ne pouvait pas agir autrement que son Maître. Il serra le jeune homme dans ses bras, et, en bénissant Dieu pour sa merveilleuse grâce envers lui, il l'encouragea à avoir une entière confiance en ce Dieu qui l'avait pardonné et sauvé, et qui dirigerait toutes choses pour son bien.

(A suivre)



## Psaume XXXII

Oh ! qu'est heureux l'homme à qui tu pardones  
Et ses erreurs, ses fautes, ses forfaits !  
Dans ton amour, ô Seigneur ! tu lui donnes  
Le salut et la paix.

Aussi longtemps que, dans mon ignorance,  
Je m'égarais, ô mon Dieu ! loin de Toi,  
Point de bonheur, de joie ou d'espérance  
Pour mon cœur plein d'effroi.

Mais aussitôt que, confessant ma faute,  
Je vins à Toi tout brisé, repentant,  
Tu me montras dans ta grâce si haute  
Ton cœur compatissant,

Et tu me dis : « O pécheur ! sois sans crainte,  
 Car de mon Fils le sang coula pour toi. »  
 Tu m'as vêtu de sa justice sainte ;  
 Ta faveur est sur moi.

Oh ! sois béni ! mon Dieu, mon tendre Père,  
 Qui m'as donné cette excellente part ;  
 Que désormais je marche sur la terre  
 Toujours sous ton regard !

---

## Histoire du royaume d'Israël

---

### LES DERNIERS ROIS D'ISRAËL

#### (2 Rois XV-XVII)

SOPHIE. — Je te dirai maintenant, chère maman, à quoi m'a fait penser la belle histoire de ces chefs d'Israël qui délivrèrent les captifs de Juda, leur donnèrent des vêtements et de la nourriture, et les reconduisirent dans leur pays, en ayant soin de faire monter sur des ânes les plus faibles qui n'auraient pu faire une longue marche. Cela m'a rappelé l'histoire du bon Samaritain. Il eut pitié du pauvre blessé qui allait mourir ; et, loin de l'abandonner comme avaient fait le sacrificateur et le lévite, il s'approcha de lui, il banda ses plaies, il le mit sur sa propre monture et le conduisit à l'hôtellerie où il le soigna. Et ce ne fut pas tout, il recommanda à l'hôtelier d'avoir soin du blessé, en lui donnant d'avance de l'argent, et il lui promit, quand il reviendrait, de lui payer tout ce qu'il aurait dépensé de plus (1).

LA MÈRE. — Le Samaritain et les chefs de Samarie se montrèrent les prochains de ceux qu'ils secoururent. Ils mirent en pratique le précepte divin :

(1) Luc X, 30-35.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Mais n'as-tu pas pensé à quelqu'un d'autre ?

SOPHIE. — Oh ! maman, je sais qui tu veux dire. C'est le Seigneur Jésus, n'est-ce pas ? Il a fait bien plus pour nous.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il nous a vus périsant dans nos péchés, et, plein de compassion, il est venu du ciel pour nous sauver. Il s'est abaissé jusqu'à prendre notre place et à mourir pour nous, afin de nous donner une place avec Lui dans le ciel. Et une fois que nous sommes sauvés en croyant en Lui, il ne nous abandonne point, mais il prend soin de nous, et nous garde par son Esprit jusqu'à ce qu'il revienne pour nous prendre auprès de Lui. Les chefs de Samarie et le Samaritain ont aimé leur prochain comme eux-mêmes ; mais le Seigneur Jésus nous a aimés, nous misérables pécheurs ennemis de Dieu, plus que sa propre vie. Il est mort pour nos péchés.

SOPHIE. — Combien grand est l'amour de Jésus, et que j'aime à y penser, chère maman.

LA MÈRE. — C'est ce qu'il y a de plus excellent, mon enfant. Mais continuons l'histoire de Pékakh. Il avait été vainqueur dans cette guerre ; mais il eut bientôt affaire à un ennemi qu'il ne put pas vaincre. Pul, le roi d'Assyrie, était mort, et un autre roi nommé Tiglath-Piléser régnait à sa place. Le roi Achaz qui n'avait pas voulu se confier en l'Éternel, chercha du secours auprès du roi d'Assyrie. Il lui envoya des messagers, disant : « Je suis ton serviteur et ton fils ; sauve-moi de la main du roi de Syrie et de la main du roi d'Israël. » Et pour décider le roi d'Assyrie à l'aider, il prit l'argent et l'or qui se trouvaient dans la maison de l'Éternel et dans ses propres trésors, et lui envoya ce présent.

SOPHIE. — Je trouve, maman, qu'Achaz agissait

bien mal en recherchant le secours d'un roi païen.

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; et il faisait mal surtout en méprisant le secours de l'Éternel pour se confier à un homme. Achaz aurait dû se souvenir de ce qui est dit dans les Psaumes de son ancêtre David : « Ne vous confiez pas dans les principaux, dans un fils d'homme, en qui il n'y a pas de salut, » et encore : « Bienheureux celui qui a le Dieu de Jacob pour son secours, qui s'attend à l'Éternel, son Dieu » (1) ; et il aurait dû ajouter foi aux paroles que l'Éternel lui adressait par le prophète Ésaïe : « Prends garde et sois tranquille ; ne crains point, et que ton cœur ne défaille pas devant ces deux bouts de tisons fumants, devant l'ardeur de la colère de Retsin et de la Syrie, et du fils de Remalia » (2) ; alors il n'aurait pas eu recours au roi d'Assyrie.

SOPHIE. — Est-ce que le roi d'Assyrie le secourut ?

LA MÈRE. — Oui ; il monta à Damas, capitale de la Syrie, et la prit, et en transporta les habitants à Kir, et il fit mourir Retsin. Et quant à Pékakh, il lui prit tout le nord du pays d'Israël, et en transporta les habitants en Assyrie. Mais si Achaz fut délivré de ces deux rois, cela ne lui profita pas, comme nous le verrons quand nous lirons son histoire. Tiglath-Piléser le traita en ennemi, est-il dit.

SOPHIE. — De sorte qu'il fut aussi châtié pour avoir recherché l'appui d'un homme.

LA MÈRE. — Certainement, Sophie. Dieu est juste dans toutes ses voies. Il ne peut laisser le mal impuni. Et Achaz était d'autant plus responsable qu'il était le descendant de David, et qu'il avait le temple de l'Éternel auprès de lui.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire ce qui arriva à Pékakh ?

(1) Psaume CXLVI, 3, 5. — (2) Ésaïe VII, 4.

LA MÈRE. — Il finit tristement. Un homme nommé Osée conspira contre lui, et de même que Pékakh avait tué son prédécesseur Pekakhia, Osée tua Pékakh. Mais il ne régna pas tout de suite. Pendant plusieurs années le malheureux pays d'Israël fut en proie à l'anarchie, et enfin Osée monta sur le trône la douzième année du règne d'Achaz, roi de Juda. Comme tous les rois d'Israël, Osée fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, mais toutefois il ne le fit pas autant que les autres qui avaient été avant lui. Était-il pour cela moins coupable ?

SOPHIE. — Non, maman. Du moment qu'on désobéit à Dieu, on est coupable. Cela me rappelle la belle histoire de la grande pécheresse qui vint pleurer aux pieds de Jésus. Elle était bien coupable à cause de ses nombreux péchés, mais Simon le pharisien, qui était un homme honnête et religieux, avait besoin comme elle que Dieu lui pardonnât ses péchés (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. La parole de Dieu déclare en parlant des hommes : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, » et encore : « Tout le monde est coupable devant Dieu » (2). Cependant Dieu, qui est juste, a voulu que nous sachions qu'Osée était moins méchant que les autres rois d'Israël ; mais il était coupable et il subit le châtiment de ses péchés. Tout le peuple allait aussi recevoir la peine de sa longue rébellion. Mais l'Éternel est plein de bonté, de miséricorde et de patience, et il voulut donner à Israël un dernier avertissement, afin qu'il se détournât de ses péchés. Je te le raconterai la prochaine fois, si le Seigneur le permet.

(1) Luc VII, 36-50. — (2) Romains III, 19, 23.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

---

### LES LOLLARDS

La mort de Wicief n'arrêta pas le zèle de ses disciples. La puissance de la doctrine qu'il avait enseignée se montra dans le nombre de ceux qui la reçurent. L'Angleterre, à un certain moment, sembla tout entière gagnée aux vues du réformateur. On trouvait partout des « Lollards, » comme on les appelait ; dans les chaumières des paysans, comme dans les châteaux des nobles. Ils se sentaient tellement appuyés par le sentiment presque général de la nation qu'en l'année 1395, ils adressèrent une requête au Parlement demandant qu'on abolit le célibat des prêtres, la transsubstantiation, les prières pour les morts, les offrandes faites aux images, la confession et plusieurs abus de l'église romaine. Ils affichèrent leurs conclusions aux portes de Saint-Paul et de Westminster.

Le clergé romain s'émut de cette hardiesse. Arondel, archevêque d'York, et Braybrocke, évêque de Londres, demandèrent au roi Richard II d'intervenir. Celui-ci défendit au Parlement de discuter la requête des Wicléfistes, et menaça de mort les principaux d'entre eux, s'ils persistaient à soutenir ces détestables doctrines. Peu de temps après, Richard fut détrôné par son cousin le duc de Lancaster et mourut en prison. Le duc de Lancaster monta sur le trône sous le nom de Henri IV. C'est lui dont le père avait été l'ami et le protecteur de Wicief, et les Lollards espérèrent que le nouveau roi leur serait favorable. Ils furent cruellement déçus. Arondel,

qui avait aidé Henri IV à s'emparer du trône, lui avait dit en le couronnant : « Pour consolider votre trône, gagnez le clergé et abandonnez les Lollards. » Le roi répondit : « Je serai le protecteur de l'Église. » Il le fit bientôt voir.

Jusqu'au commencement du quinzième siècle, il n'y avait eu en Angleterre aucune loi qui condamnât les hérétiques à être brûlés. Partout ailleurs le pouvoir civil avait abandonné sur ce point son droit au pouvoir spirituel, c'est-à-dire au clergé. Afin de prouver à l'archevêque sa sincérité, le roi rendit un édit ordonnant que tout hérétique impénitent serait brûlé vif pour épouvanter les autres. En même temps, les prêtres firent courir et répandirent partout des bruits de complots et de desseins dangereux formés par les Lollards. Le Parlement confirma l'édit en l'an 1400. Brûler les hérétiques devint ainsi chose légale en Angleterre. L'édit portait que la sentence serait exécutée « publiquement, en un lieu élevé, aux yeux du peuple. » Dès que le primat (1) et les évêques eurent ainsi liberté d'agir, ils se mirent activement à poursuivre leur œuvre de ténèbres.

Leur première victime fut un ministre pieux de Londres. Il enseignait ouvertement les doctrines prêchées par Wiclef, et avait osé dire : « Au lieu d'adorer la croix sur laquelle Christ a souffert, j'adore Christ qui a souffert sur elle. » Il avait comparu à Newbury. Là, par crainte des souffrances qu'il aurait à endurer, il s'était d'abord rétracté. Mis en liberté, il était retourné à Londres. Peu à peu il reprit courage, une nouvelle force lui fut donnée, et il se remit à annoncer ouvertement l'Évangile, et à protester contre les erreurs de Rome. Il fut de nouveau

(1) L'archevêque d'York était le premier et au-dessus de tous les prélats du royaume. De là son titre de primat.

saisi, jeté en prison, et condamné au bûcher comme hérétique relaps. On le traîna à Saint-Paul ; là il fut dégradé de la prêtrise, puis l'archevêque le remit à la *bonté* du grand maréchal du royaume, car il est défendu à l'Église de verser le sang. La *bonté* du grand maréchal ne lui manqua pas ; il fut brûlé, et glorifia Christ dans sa mort. Quelle hypocrisie de la part de la soi-disant Église ! Vraiment elle s'est « enivrée du sang des saints » (Apocalypse XVII, 6), en le faisant répandre par la main de ceux qu'elle s'assujettissait.

Le second martyr était un simple artisan, nommé John Badby. Il était accusé d'avoir nié la transsubstantiation. Il fut conduit à Londres pour y être jugé. Outre les deux archevêques d'York et de Canterbury, il y avait comme juges plusieurs évêques et le duc d'York, chancelier du royaume. Arondel se donna beaucoup de peine pour convaincre Badby que le pain consacré devenait véritablement le corps de Christ. Les réponses de l'accusé furent claires et simples, et montrèrent un grand courage et une fermeté inébranlable. « Si réellement, » dit-il, « chaque hostie, après que le prêtre l'a consacrée, est le corps du Seigneur, il y a donc plus de 20,000 dieux en Angleterre. Je crois en un seul Dieu tout-puissant. »

Badby ne voulant pas se rétracter, fut condamné à être brûlé. Au moment où le bourreau mettait le feu au bûcher, le prince de Galles, héritier de la couronne, vint à passer. Peut-être n'était-ce pas sans l'intention de voir ce spectacle extraordinaire ? Quoi qu'il en soit, il fut frappé de voir le martyr paisible et tout à fait impassible, attaché au poteau, tandis que le bourreau attisait le feu. Les flammes s'approchaient du prétendu hérétique, déjà elles avaient atteint ses pieds, et l'on entendit le mot « grâce » sortir de ses lèvres. Le prince, suppo-



sant qu'il implorait la grâce de la part de son juge, ordonna d'écarter le feu. « Veux-tu abandonner ton hérésie, » demanda-t-il, « et te soumettre à la foi de la sainte mère Église? Si tu le fais, tu auras une pension annuelle sur la cassette royale. » Mais Badby resta inébranlable. Il n'avait pas fait appel à la grâce des hommes, mais s'était recommandé à la grâce de Dieu. Irrité par la constance de ce chrétien, le prince commanda qu'il fût rejeté dans les flammes, et le courageux martyr y trouva bientôt la fin de ses souffrances.

Encouragé par l'appui que le roi lui prêtait, le clergé rédigea une suite d'articles que l'on nomme la constitution d'Arondel. Ils défendaient, sous les peines les plus sévères, la lecture de la Bible et des livres de Wicléf, et appelaient le pape non un simple homme, mais un vrai Dieu sur la terre. La persécution sévit alors dans toute l'Angleterre. Il y avait dans le palais archiépiscopal une prison que l'on nommait la tour des lollards. Elle fut bientôt remplie de prétendus hérétiques. Un grand nombre de ces martyrs souffrirent la torture destinée à leur faire abjurer leur foi, avant d'être livrés à une mort cruelle. Plusieurs gravèrent sur les murailles de leur prison l'expression de leurs douleurs et de l'espérance qui les soutenait. On y lit encore ces mots tracés par l'un d'eux : « Jesus, amor meus » (Jésus, mon amour) ; témoignage touchant de la foi qui l'animait, rendu à l'objet suprême de ses affections.

Le roi Henri V avait succédé à son père. C'est lui qui avait été témoin du supplice de Badby, mais la constance jusqu'à la mort du martyr n'avait eu aucun effet sur son cœur. La persécution continua à sévir contre les Lollards. Ce ne fut pas seulement contre les petits, des personnes d'un rang élevé furent aussi frappées. Parmi elles, l'une des plus

illustres fut sir John Oldcastle qui, par son mariage avec Lady Cobham, était devenu Lord Cobham. Il avait été un vaillant guerrier, s'était distingué dans maints combats, et avait été un favori du roi Henri IV. Il avait aussi suivi le prince de Galles dans sa vie de dissipation et de péché. Mais la grâce de Dieu l'avait saisi, nous ignorons à quelle époque de sa vie. Nous savons seulement qu'il devint l'ami et le disciple de Wiclef, et fut zélé pour répandre les doctrines que celui-ci enseignait. Après la mort de Wiclef, il resta dévoué aux Lollards. De même qu'il avait servi son roi par son courage dans les combats, de même il se montra plein de hardiesse pour le service de Christ et de ses disciples. Comme Lord Cobham, il avait un siège au Parlement. Là il ne cacha point sa foi et son opposition à Rome ; il alla même jusqu'à dire : « Il serait bon pour l'Angleterre que la juridiction du pape s'arrêtât à Calais, et ne passât pas la mer. » Paroles bien hardies à prononcer dans un tel lieu et dans un tel temps.

Cobham faisait faire de nombreuses copies des écrits de Wiclef, et les remettait aux « pauvres prêtres » qu'il recevait dans son château, afin qu'ils les répandissent partout où ils iraient prêcher l'Évangile. Lui-même assistait à leurs prédications, revêtu de son armure, la main sur son épée, et prêt à les défendre contre quiconque viendrait les troubler. Tant que le roi Henri IV vécut, il ne permit pas aux prélats de s'attaquer à son ancien favori. Il en fut autrement après sa mort.

(A suivre.)

---

### Les résultats du péché chez l'homme tombé

La parole de Dieu nous montre, mes jeunes amis, les résultats immédiats de la désobéissance de nos

premiers parents. Comme Satan le leur avait dit : « Leurs yeux furent ouverts. » Mais fut-ce pour mieux connaître Dieu, pour admirer davantage ses œuvres, pour y découvrir plus de sa puissance et de sa bonté ? Non ; leurs yeux furent ouverts pour voir leur nudité, pour connaître le mal qu'ils avaient fait, et l'état où ce mal les avait réduits. Le résultat fut la honte l'un vis-à-vis de l'autre. Ils avaient perdu la pure robe d'innocence dont Dieu les avait revêtus et rougissaient d'en être dépouillés par leur péché. « Vous connaîtrez le bien et le mal, » avait encore dit le séducteur, et, en effet, ils avaient acquis cette connaissance, c'est-à-dire la *conscience*, cette voix au dedans de nous qui nous accuse quand nous avons péché. Ne la connaissez-vous pas, mes jeunes amis, cette voix qui vous adresse des reproches quand vous vous êtes livrés, même en secret, à quelque acte mauvais, quand une parole malséante est sortie de vos lèvres, quand des sentiments coupables ont surgi dans votre cœur ?

Et quand on est nu, que cherche-t-on ? A se couvrir, n'est-ce pas ? C'est ce que firent Adam et Ève. Le désir de se cacher à eux-mêmes et l'un à l'autre ce qu'ils étaient, les rendit ingénieux. « Ils cousirent ensemble des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures. » Cela ôtait-il le mal ? Cela leur rendait-il l'innocence ? Nullement. Derrière leurs feuilles de figuier, ils restaient nus ; le péché était toujours là. Et c'est ainsi, mes jeunes amis, que tous les efforts que nous pouvons faire pour cacher ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux des autres, ne changent rien à notre état de péché. Se montrer sous des dehors aimables, avec des formes polies et faire montre de sentiments moraux et religieux, c'est très bien, mais tout cela nous laisse pécheurs, nus devant Dieu. Se réformer, chercher à s'améliorer

pour satisfaire la conscience, est impuissant pour ce but, car cela n'ôte pas le péché. Malgré leurs ceintures de feuilles de figuier, Adam et Ève *savaient* qu'ils étaient nus, comme la suite de leur histoire le prouve.

Les deux coupables étaient encore dans le jardin de délices ; rien n'était changé autour d'eux. Mais tout était changé en eux ; ils ne jouissaient plus des biens dont Dieu les avait comblés, et ils ne jouissaient pas non plus des prétendus biens par lesquels Satan les avait tentés. Ils avaient les yeux ouverts, ils connaissaient le bien et le mal, mais c'était pour les remplir de honte, de trouble et de crainte. Ah ! mes jeunes amis, n'écoutez pas Satan quand il vous présente les attraits, les plaisirs, les jouissances du monde, comme pouvant vous rendre heureux. On peut y goûter un moment de satisfaction, comme Ève quand elle mangea du fruit défendu, mais après cela, tout n'est plus que déception et amertume. Voyez Adam et Ève l'un à côté de l'autre dans le jardin. Autrefois ils jouissaient de se trouver ensemble, de s'entretenir ensemble des bontés de Dieu, d'attendre la visite de l'Éternel Dieu. Ils étaient heureux d'un bonheur sans mélange. Et maintenant les voilà qui n'osent plus lever les yeux l'un sur l'autre et sont prêts à s'accuser l'un l'autre ; les voilà rendus misérables, et qui tremblent à la pensée de ce qui va leur arriver. Leur bonheur est détruit. C'est l'œuvre de Satan, de celui qui « ne vient que pour voler, et tuer, et détruire. » (Jean X, 10.) Prenez garde, mes jeunes amis, à cet ennemi rusé, méchant et puissant.

Ah ! si Dieu allait venir, disait la conscience à Adam et à Ève. Et il vint, en effet, comme aussi il viendra pour exercer le jugement contre les coupables. Au frais du jour, vers la fin de l'après-midi,

tout à coup, les deux coupables entendent une voix bien connue. Autrefois elle les remplissait de joie, maintenant elle les frappe de terreur. L'Éternel Dieu, leur Créateur, venait dans le jardin visiter sa créature. La *crainte*, non plus seulement la honte, mais la crainte, sentiment jusqu'alors inconnu d'eux, vient s'emparer de leur cœur. Dieu ne leur a point encore parlé ; mais il est là, et ils sentent qu'ils l'ont offensé : ils ont peur. C'est là, mes jeunes amis, le second effet produit par la conscience, par la connaissance du bien et du mal, en la présence de Dieu. En cette présence, l'homme se sent coupable, sa conscience l'accuse, et il a peur. Voyez, par exemple, le prophète Ésaïe devant la sainteté et la grandeur de l'Éternel. (Ésaïe VI.) Il craint et s'écrie : « Malheur à moi ! je suis perdu ! » Lisez l'histoire de Pierre. (Luc V.) Quand il voit se déployer en bonté la toute-puissance de Jésus, il est saisi de frayeur, tombe à genoux, et dit : « Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » A la pensée du Dieu saint et juste, en lisant sa Parole qui vous déclare pécheur et coupable, votre conscience ne vous a-t-elle pas parlé, et n'avez-vous pas tressailli de crainte devant le jugement qui attend le pécheur ?

Que vont faire Adam et Ève ? En entendant la voix de Dieu, ils ne pensent plus à leurs feuilles de figuier. Ils se sentent nus malgré elles. Elles ne peuvent cacher leur faute. Vont-ils alors la confesser et en implorer le pardon ? Non, mes jeunes amis ; l'homme coupable ne vient jamais d'abord vers Dieu ; il a peur de Lui, qu'il considère comme un juge et un ennemi ; il fuit loin de Lui, et cherche à se dérober à ses regards. Adam et Ève vont se cacher parmi les arbres du jardin, dans les endroits les plus touffus. Et ici, vous voyez un autre effet du péché. L'intelligence de l'homme est *obscurcie*, les

ténèbres l'envahissent. (Éphésicus IV, 18; Romains I, 21.) Il oublie que Dieu est présent partout, qu'il voit et connaît tout, selon ce que dit le psalmiste : « Où irai-je loin de ton Esprit ? Et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, si je fais ma demeure au bout de la mer, là aussi ta main me conduira et ta droite me saisira. » (Psaume CXXXIX, 7-12.) Rappelez-vous cette solennelle vérité, mes jeunes amis : « Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire. » (Hébreux IV, 13.) Maintenant on peut chercher à oublier Dieu, à se cacher pour ainsi dire à Lui, derrière les occupations, les plaisirs, les raisonnements, l'incrédulité même qui ose nier Dieu pour échapper à sa présence. Mais si l'on réussit ici-bas jusqu'à un certain point, à écarter la pensée de Dieu, à fuir loin de Lui, à étouffer sa conscience, il vient un jour où « Dieu amènera toute œuvre en jugement, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » (Écclésiaste XII, 14.) Où se cacher alors ? Il faudra, en dépit de tout, paraître et entendre sa sentence. C'est ce qui eut lieu pour Adam et Ève, comme nous le verrons.



### La Bible, notre guide et notre lumière

On élève des phares sur les côtes afin que les marins, dans la nuit, puissent éviter les écueils où leur vaisseau se briserait et les bancs de sable où il irait s'échouer. Les navires ont besoin d'un gouvernail pour les maintenir dans leur chemin à travers l'océan. La Bible montre aux âmes immortelles le port du salut et du repos éternel. Nul autre livre

ne peut faire cela, mais la Bible est le livre de Dieu. Elle est le phare, la lumière brillante au milieu des ténèbres, pour nous montrer les écueils de l'erreur et les bas-fonds du péché, afin que nous ne risquions pas d'y périr. Elle est le gouvernail pour nous diriger dans le chemin de la vie, à travers les flots de l'opposition du monde et de Satan, afin que nous courions droit vers le but céleste. Que Dieu, mes jeunes amis, vous donne d'apprécier toujours plus le saint Volume.

LA BIBLE, ah ! mes amis, quel livre précieux !  
 Du Seigneur tout-puissant c'est la sainte Parole !  
 Elle corrige, instruit, sanctifie et console,  
 Montre à l'homme égaré le vrai chemin des cieux.

---

### Réponses aux questions du mois de mai

1<sup>o</sup> Noms et titres donnés au Seigneur Jésus dans le premier chapitre de l'évangile de Jean :

Dieu ; la Parole (vers. 1) ; la vraie lumière (vers. 9) ; le Fils unique (vers. 14, 18) ; Jésus-Christ (vers. 17) ; Jésus (vers. 29, etc.) ; l'Agneau de Dieu (vers. 29, 36) ; le Fils de Dieu (vers. 34, 50) ; le Messie (vers. 42) ; le roi d'Israël (vers. 50) ; le fils de l'homme. (Vers. 52.)

Les œuvres attribuées au Seigneur dans ce chapitre. La création de toutes choses (vers. 3, 10) ; il éclaire tout homme (vers. 9) ; il fait du croyant un enfant de Dieu (vers. 12) ; il révèle le Père (vers. 18) ; il ôte le péché du monde (vers. 29) ; il baptise de l'Esprit Saint. (Vers. 33.)

2<sup>o</sup> Mêmes questions pour le premier chapitre de l'épître aux Colossiens ; d'abord les noms et titres du Seigneur : Notre Seigneur (vers. 2, 3) ; le Christ

Jésus (vers. 4) ; le Christ (vers. 7) ; le Fils de l'amour de Dieu (vers. 13) ; l'image du Dieu invisible (vers. 15) ; le premier-né de toute la création (vers. 15) ; le Chef du corps, de l'Assemblée (vers. 18) ; le commencement, le premier-né d'entre les morts. (Vers. 18.)

Les œuvres qui Lui sont attribuées :

La rédemption, la rémission des péchés (vers. 14) ; la création de toutes choses (vers. 16) ; la réconciliation de toutes choses (vers. 20) ; la réconciliation du croyant (vers. 21) ; il a fait la paix. (Vers. 20.)

3<sup>o</sup> Mêmes questions pour le premier chapitre de l'Épître aux Hébreux : Noms et titres du Seigneur :

Le Fils, mon Fils (vers. 1, 3, 5) ; l'héritier de toutes choses (vers. 2) ; le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance (vers. 3) ; le Premier-né (vers. 6) ; Dieu (vers. 8) ; Seigneur (vers. 10) ; le Même, c'est-à-dire l'immuable. (Vers. 12.)

Les œuvres qui Lui sont attribuées :

Il a parlé comme Dieu (vers. 21) ; la création et le soutien des mondes (vers. 2, 3, 10) ; la purification des péchés. (Vers. 3.)

Dans tous ces passages, mes jeunes amis, vous voyez resplendir la gloire divine de notre précieux Sauveur. Il est Dieu, il est le Créateur, il est le Rédempteur.

### Questions pour le mois de juin

1<sup>o</sup> Cherchez les passages où il nous est dit que Jésus pria.

2<sup>o</sup> Les passages du Nouveau Testament où se trouvent mentionnés des hommes qui prient.

3<sup>o</sup> Les passages qui renferment des prières.



## Histoire du royaume d'Israël

### LES DERNIERS ROIS D'ISRAËL

#### (2 Rois XV-XVII)

LA MÈRE. — Je t'ai dit, Sophie, qu'avant que l'Éternel ne fit tomber sur le royaume d'Israël le châtement final, il adressa au peuple, dans sa patiente miséricorde, plusieurs avertissements pour l'amener à la repentance. Nous allons en voir un bien touchant. Il y avait alors dans le royaume de Juda un roi pieux nommé Ézéchias (1). Il était fils d'Achaz, le roi idolâtre dont nous avons parlé, et était monté sur le trône la troisième année du règne d'Osée, roi d'Israël. Ézéchias, dès qu'il fut monté sur le trône, rouvrit les portes du temple, le purifia, et rétablit le service divin qu'Achaz avait interrompu pour se livrer au culte des idoles (2). Ensuite l'Éternel mit au cœur d'Ézéchias de célébrer solennellement la fête de Pâque à Jérusalem. Te rappelles-tu à quelle occasion cette fête fut instituée, et quelle était sa signification pour Israël ?

SOPHIE. — Oui, maman. Elle fut établie à l'occasion de la délivrance des Israélites du jugement de Dieu qui frappa les premiers-nés des Égyptiens, et qui épargna ceux des Israélites. Dieu avait commandé à ceux-ci de sacrifier un agneau et de mettre de son sang sur le linteau et les poteaux de leurs portes. Et quand l'Éternel passa la nuit dans le pays d'Égypte, il vit le sang et ne fit pas mourir les premiers-nés. La fête de Pâque devait se célébrer le 14<sup>me</sup> jour du premier mois de l'année, et rappeler aux Israélites cette grande délivrance (3).

(1) Lisez 2 Chroniques XXX. — (2) 2 Rois XVI ; 2 Chroniques XXIX. — (3) Exode XII, 24-27.

LA MÈRE. — Et peux-tu me dire de quoi la Pâque est la figure pour nous ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est la figure du sacrifice du Seigneur Jésus, dont le sang nous lave de nos péchés et nous met à l'abri du jugement que nous avons mérité (1). C'est une bien plus merveilleuse délivrance que celle des Israélites, chère maman. Elle nous sauve pour l'éternité.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais peux-tu me dire aussi si nous n'avons pas quelque chose qui nous rappelle le sacrifice de notre cher Sauveur ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que tu veux parler de la cène.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Le Seigneur l'a instituée comme mémorial de sa mort la nuit qu'il fut livré (2), de même que la Pâque le fut la nuit où l'agneau fut immolé. Les chrétiens sont heureux en participant à la cène de se souvenir ensemble de l'amour du Seigneur Jésus qui s'est livré pour eux. Revenons maintenant à Ézéchias. Comme la purification du temple avait duré plusieurs jours et que les sacrificateurs ne s'étaient pas purifiés, et que le peuple du pays n'avait pas pu se rassembler assez tôt, au lieu de célébrer la fête le 14<sup>me</sup> jour du premier mois, le roi, d'accord avec les chefs et toute la congrégation, résolut de la célébrer le second mois.

SOPHIE. — Mais, chère maman, est-ce que la loi de Dieu le leur permettait ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dans sa sagesse et sa bonté, l'Éternel avait pourvu au cas où quelqu'un aurait été empêché de célébrer la Pâque au mois et au jour fixés. Il pouvait le faire le 14<sup>me</sup> jour du second mois (3). Ézéchias connaissait sans doute

(1) Apocalypse I, 5; 1 Pierre I, 19; 1 Corinthiens V, 7; Romains V, 9. — (2) 1 Corinthiens XI, 23-26.

(3) Nombres IX, 10-12.

cette ordonnance de Dieu, et en profita. Mais ce bon roi avait autre chose encore sur le cœur. Il ne voulait pas que cette fête solennelle fût seulement pour le peuple de son royaume. Il pensait aux tribus du royaume d'Israël qui faisaient aussi partie du peuple de Dieu, malgré leurs péchés qui attireraient sur eux la colère de Dieu. Ézéchias connaissait leur triste état et aurait voulu les ramener à l'Éternel. Déjà quand il avait rétabli le culte de l'Éternel dans le temple, il avait dit que « l'holocauste et le sacrifice pour le péché seraient pour tout Israël, » afin de faire « propitiation pour tout Israël (1). » Dans la pensée de Dieu, bien qu'il y eût une division parmi les tribus, Israël, les douze tribus, formait un seul peuple, et Ézéchias comprenait la pensée de Dieu et y entraît. Pour lui, il n'y avait qu'un Israël. Voilà pourquoi il voulait que les autres tribus participassent à la grande fête qui allait se célébrer (2).

SOPHIE. — Quelle belle pensée il avait ! Chère maman, ce que tu me dis d'Israël me rappelle que j'ai entendu dire et que j'ai lu dans le Nouveau Testament, que tous les vrais chrétiens forment un seul corps, et cela est vrai puisque Dieu le dit (3). Mais il en est aujourd'hui comme au temps d'Ézéchias ; on voit bien des divisions parmi les chrétiens.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et c'est très triste ; cela ne devrait pas être. Tous les vrais croyants

(1) 2 Chroniques XXIX, 24. — (2) Nous voyons que, pour les serviteurs de Dieu, Israël formait toujours un seul peuple, bien que divisé ou dispersé. Élie bâtit son autel de douze pierres, selon le nombre des tribus de Jacob (1 Rois XVIII, 31) Paul parle des « douze tribus, qui servent Dieu nuit et jour » (Actes XXVI, 7) ; et Jacques écrit aux douze tribus qui sont dans la dispersion. (Jacques I, 1)

(3) Éphésiens IV, 4 ; 1 Corinthiens XII, 12, 13 ; Romains XII, 15.

forment un seul corps uni à Christ qui en est la tête. Chaque croyant est un membre de ce corps qui est formé par le Saint-Esprit et est animé de la vie de Christ ; nous devons garder cette grande et précieuse vérité, quand même extérieurement on ne la voit pas réalisée. Et n'est-ce pas beau et grand de nous dire : « Je suis sur la terre, mais je suis uni à Christ dans le ciel aussi véritablement que mon bras, qui fait partie de mon corps, est uni à ma tête » ?

SOPHIE. — Oui, maman. Et cela devrait nous porter à vivre en nous aimant les uns les autres, puisque nous sommes membres d'un même corps. Mais j'aimerais à savoir comment Ézéchias fit pour réunir tout Israël.

LA MÈRE. — Il envoya des courriers avec des lettres de sa part et de la part des chefs pour inviter tout Israël et tout Juda à se rassembler pour cette Pâque. Les courriers allèrent de Béer-Shéba jusqu'à Dan, c'est-à-dire du midi jusqu'au nord du pays, et firent passer la proclamation suivante : « Fils d'Israël, retournez à l'Éternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, et il reviendra au reste d'entre vous qui est échappé à la main des rois d'Assyrie... Ne roidissez pas vos cous comme vos pères ; donnez la main à l'Éternel, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour toujours, et servez l'Éternel, votre Dieu, afin que l'ardeur de sa colère se détourne de vous... Car l'Éternel, votre Dieu, fait grâce et est miséricordieux, et il ne détournera pas sa face de vous, si vous revenez à lui. »

SOPHIE. — Quelle touchante et pressante invitation, chère maman ! Ézéchias ne leur dit pas de revenir à lui et de le prendre pour leur roi ; il ne pense qu'à leur bien et à la gloire de l'Éternel. Il voulait les voir abandonner leurs péchés qui attiraient sur eux la colère de Dieu, et revenir à leur Dieu. Il me

semble voir ces courriers d'Ézéchias arrivant dans les villes et les villages, rassemblant tout le peuple et leur lisant l'heureux message de la part du roi. Et sais-tu à quoi cela me fait penser ?

LA MÈRE. — Dis-le, mon enfant.

SOPHIE. — C'est que maintenant les serviteurs du Seigneur vont aussi partout, envoyés par Jésus pour annoncer la bonne nouvelle du salut, et inviter les pécheurs à se détourner de leurs péchés et à venir à Lui afin de fuir la colère à venir. Mais est-ce que les hommes d'Israël répondirent à l'invitation d'Ézéchias ?

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, le cœur de l'homme ne veut pas de la grâce que Dieu lui offre. Ézéchias avait fait dire aux gens d'Israël que Dieu leur ferait grâce et qu'il était miséricordieux, et qu'ils n'avaient qu'à venir. « Les courriers du roi passaient de ville en ville, dans le pays d'Éphraïm et de Manassé, et on se riait et on se raillait d'eux. »

SOPHIE. — Oh ! combien c'était triste ! Ils repoussaient d'une manière méprisante l'appel de Dieu et ses avertissements. Comme ils étaient ingrats ! Cela me rappelle, chère maman, ce que le Seigneur Jésus disait aux Juifs qu'il avait si souvent et si tendrement avertis : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (1). C'est bien sérieux de refuser de venir à Jésus. On perd son âme.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et il en est ainsi aujourd'hui pour un grand nombre. Combien d'enfants et de jeunes gens qui ont souvent entendu l'invitation à venir à Jésus, et qui restent indifférents ! C'est comme s'ils se moquaient. Quel danger ne courent-ils pas ? Mais la parole d'Ézéchias ne resta pas absolument sans effet. Quelques hommes des dix tribus

(1) Jean V, 40.

eurent le cœur touché, s'humilièrent et vinrent à Jérusalem. Mais la masse du peuple ne se rendit pas à l'invitation du roi, ne revint pas à l'Éternel, et bientôt le jugement terrible de l'Éternel les atteignit.

SOPHIE. — Est-ce que le roi Osée alla à Jérusalem ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit ; mais je crois qu'il fut de ceux qui méprisèrent l'invitation d'Ézéchias. S'il l'avait acceptée, il aurait donné l'exemple à son peuple qui l'aurait sans doute suivi. Tu vois encore, mon enfant, qu'il en était alors comme de nos jours. Un petit nombre seulement reçoivent l'Évangile dans leur cœur.

SOPHIE. — Mais je suis sûre, maman, que ceux qui allèrent à Jérusalem furent bien heureux pendant cette grande fête.

LA MÈRE. — Sans doute. Ils louèrent, exaltèrent et bénirent le Dieu de leurs pères avec leurs frères de Juda. Ils étaient là tous réunis comme une seule grande famille sous le regard de leur Dieu. Tous furent si heureux qu'après la Pâque et les sept jours de la fête des pains sans levain, ils célébrèrent encore sept autres jours. Cela pouvait rappeler à leurs cœurs le beau Psaume : « Voici, qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble ! » Et cet autre : « Je me suis réjoui quand ils m'ont dit : Allons à la maison de l'Éternel ! C'est là que montent les tribus de Jah, pour célébrer le nom de l'Éternel » (1).

SOPHIE. — Osée ne jouissait pas d'un tel bonheur dans son palais de Samarie, ni non plus ceux qui s'étaient moqués des messagers d'Ézéchias. Et sais-tu, maman, à quoi je pense ? C'est à l'immense bonheur dont jouiront dans le ciel ceux qui sont venus à Jésus.

(1) Psaume CXXXIII, 1; CXXII, 1, 4.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, nous serons toujours avec le Seigneur. Quand les gens d'Israël qui étaient venus à Jérusalem furent de retour dans leur pays, ils brisèrent leurs idoles et les autels des faux dieux, et rendirent ainsi témoignage de leur fidélité à l'Éternel devant ceux qui s'étaient moqués du message d'Ézéchias. Et c'est ainsi, ma fille, que nous avons à agir quand nous avons cru au Seigneur Jésus et sommes venus à Lui. Il faut que notre conduite montre que nous Lui appartenons, et que nous ne suivons plus les convoitises de notre cœur, qui sont aussi des idoles. L'apôtre Paul dit : « Notre Pâque, Christ, a été sacrifiée ; c'est pourquoi célébrons la fête avec les pains sans levain de sincérité et de vérité » (1).



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

### LES LOLLARDS *(suite)*

Henri V, qui, avant d'être roi, avait mené une folle vie de dissipation et de péché, devint, en montant sur le trône, zélé pour l'Église. Arondel et les évêques auraient bien voulu emprisonner ou brûler tous les prédicateurs, mais ils pensèrent qu'ils arriveraient plus aisément à leurs fins en faisant taire ou jeter en prison, sinon mettre à mort, leur courageux protecteur, lord Cobham. Ils crurent que le moment propice était venu à l'avènement du nouveau roi. Ils accusèrent Cobham de tenir et de répandre plusieurs hérésies, et demandèrent au roi de le faire comparaître devant lui. Le roi leur répondit qu'il essaye-

(1) I Corinthiens V, 7, 8.

rait de persuader Cobham de renoncer à ses nouvelles opinions. Il le fit donc venir et l'exhorta à se soumettre à la sainte Mère Église. Cobham répondit : « Je suis toujours prêt, très excellent prince, à vous obéir, d'autant plus que je vous reconnais pour un roi chrétien et un ministre de Dieu. Après Dieu, je vous dois une entière obéissance et je m'y sou mets. Mais pour ce qui est du pape et de son clergé, je ne leur dois en vérité ni hommage, ni service, parce que je sais par les Écritures que le pape est le grand Antichrist, l'adversaire déclaré de Dieu, et l'abomination placée dans le lieu saint. »

Ce discours hardi déplut au roi ; il ne voulut plus intervenir en faveur de son ancien ami, et les évêques purent agir à leur guise. Arondel somma Cobham de comparaître devant lui le 2 septembre, afin de répondre aux accusations d'hérésie portées contre lui. Agissant d'après sa déclaration qu'il ne devait ni hommage, ni service, au pape et à ses subordonnés, il ne tint aucun compte de la citation de l'orgueilleux prélat. Arondel la fit afficher aux portes du château de Cowling qu'habitait Cobham, et à celles de la cathédrale de Rochester. Les amis et les vassaux de Cobham les déchirèrent aussitôt. Arondel avait une autre arme ; il excommunia le courageux gentilhomme. Ceux qui savaient ce que comportait la grande excommunication pouvaient bien être effrayés de l'acte audacieux du fier champion de Rome.

Sans se laisser abattre, ni décourager, lord Cobham écrivit une confession de sa foi sur le modèle de ce que l'on nomme le symbole des apôtres, mais exprimée essentiellement en paroles de l'Écriture sainte. Il la porta au roi, le suppliant de l'examiner. Henri ne voulut pas même la regarder. « Je ne recevrai pas cet écrit, » dit-il ; « remettez-le à vos



juges. » Ces juges, c'étaient l'archevêque et ceux qui l'assistaient. Le roi, poussé par eux, envoya un de ses officiers pour se saisir du vieux guerrier. Si c'eût été un envoyé du clergé, la question se serait décidée par les armes, selon la coutume de ces temps ; mais la sommation venait du roi, à qui Cobham se sentait tenu d'obéir. Il suivit l'officier et fut incarcéré à la Tour de Londres. Le 23 septembre, il fut amené dans l'église de Saint-Paul devant l'archevêque et les évêques de Londres et de Winchester, et d'autres ecclésiastiques. L'archevêque lui offrit l'absolution, s'il voulait se soumettre et confesser ses erreurs. Cobham répliqua en lisant un exposé de sa foi dont il présenta une copie à Arondel. Mais celui-ci avec irritation s'écria : « Il faut croire ce que la sainte Église de Rome enseigne, sans exiger l'autorité de Christ. » — « Croyez, croyez ! » lui criaient les prêtres. — « Je suis prêt, » dit Cobham, « à croire tout ce que Dieu veut que je croie ; mais je ne croirai jamais que le pape ait le droit d'enseigner ce qui est en opposition avec les Saintes Écritures. »

Il fut reconduit à la Tour, et la cour s'ajourna au lundi suivant. Cette fois elle se réunit dans le couvent des Dominicains. Une foule de prêtres, de moines, de chanoines, d'ecclésiastiques, de vendeurs d'indulgences, s'y trouvait rassemblée et accueillit le prisonnier par un torrent d'injures. On lui offrit de nouveau l'absolution, à condition qu'il s'humiliât et confessât ses hérésies. « Non, vraiment, » répondit-il ; « car je ne vous ai jamais offensés. » Puis accusant avec véhémence le pape et les princes de l'Église, il s'écria : « Votre domination est le poison de l'Église ! » — « Qu'entendez-vous par ce poison ? » demanda Arondel. — « Vos possessions et vos honneurs... Considérez ceci, vous tous qui êtes

présents ici. Christ était doux et miséricordieux ; le pape est un tyran et un orgueilleux. Rome est le nid de l'Antichrist, et de ce nid sortent ses enfants. »

Alors eut lieu une scène étrange et des plus touchantes. Cobham ayant recouvré son calme, se jeta à genoux sur les dalles, et levant ses mains vers le ciel, il dit : « Je me confesse à Toi, ô mon Dieu, Dieu vivant et éternel ! Je reconnais que, dans ma fragile jeunesse, je t'ai très gravement offensé par l'orgueil, la colère, l'intempérance et l'impureté. Dans ma colère, j'ai blessé plusieurs hommes, et j'ai commis beaucoup d'horribles péchés. C'est pourquoi, ô Seigneur ! j'implore ta miséricorde. » Puis se relevant, le visage baigné de larmes, il se tourna vers les assistants et dit : « Ainsi, bonnes gens, pour avoir violé la loi de Dieu, ces hommes ne m'ont jamais maudit ; mais maintenant à cause de leurs propres lois et de leurs traditions, ils me traitent, et d'autres avec moi, de la manière la plus cruelle. »

Lorsque la cour se fut remise de l'émotion causée par cette scène, elle examina le noble témoin de Christ touchant sa foi et sur les quatre points qui formaient le fond de l'accusation portée contre lui. Le premier concernait la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. Cobham s'en tint aux Écritures, tandis que ses adversaires en appelaient aux décisions de l'Église.

« Que pensez-vous de la sainte Église ? » lui demanda Arondel.

« La sainte Église, » répliqua Cobham, « est l'ensemble de tous ceux qui seront sauvés et dont Christ est le Chef. »

« Que dites-vous du pape ? » demanda un des docteurs.

« Lui et vous tous ensemble, » répondit Cobham, « vous composez le grand Antichrist. Le pape est la

tête ; vous, les évêques, les prêtres et les prélats et les moines, vous formez le corps, et les moines mendians sont la queue, car ils cachent par leurs sophismes la méchanceté de vous tous. »

L'évêque de Londres dit : « Vous savez bien que Christ est mort sur une croix matérielle. »

« Oui, » dit Cobham, « et je sais aussi que notre salut n'est pas venu par cette croix matérielle, mais par Celui-là seul qui est mort sur cette croix. Et je sais que le bienheureux Saint-Paul ne se glorifiait en aucune autre croix que dans les souffrances et la mort de Christ. »

L'habile primat espérait encore arriver à convaincre par ses sophismes et ceux des prêtres le vieux chevalier ; mais tous ses efforts furent vains. « Je ne puis croire autrement que ce que j'ai dit ; faites de moi ce que vous voudrez, » dit Cobham.

Comme la nuit approchait, l'archevêque se leva et dit que l'accusé devait ou se soumettre à l'Église, ou que la loi aurait son cours. Le visage tout en larmes, Cobham dit encore : « Je ne puis autrement. Je ne désire pas votre absolution. C'est du pardon de Dieu que j'ai besoin. »

Alors tous se levèrent et se découvrirent, et le primat lut à haute voix la sentence de mort. Lorsqu'il eut terminé, le courageux chevalier dit : « C'est bien ; vous pouvez tuer mon corps, mais vous n'avez aucun pouvoir sur mon âme. J'en appelle à la grâce de mon Dieu éternel. » Il s'agenouilla encore une fois et pria pour ses ennemis. Il fut condamné à être brûlé comme hérétique, et ramené à la Tour. Cinquante jours de délai furent accordés avant l'exécution du jugement. Dans l'intervalle ses ennemis ne restèrent pas inactifs. Les lois iniques de l'Église et de l'État avaient mis leurs victimes entre leurs mains, que pouvaient-ils désirer de plus ? Ils tenaient

à leur faire abjurer leurs soi-disant erreurs. Mais comme Cobham ne le voulait ni ne le pouvait, ils le firent pour lui, et par une fausseté aussi méchante qu'abominable, ils prétendirent qu'il avait rétracté ses hérésies et rendu hommage à Jean XXIII, l'un des trois papes rivaux, et un homme exécrationnel s'il en fût. Mais peu de personnes crurent à leur mensonge.

Cependant, avec l'aide de quelques amis et la connivence du gouverneur de la Tour, Cobham réussit à s'échapper et se réfugia dans le pays de Galles. Les Lollards n'avaient nullement été découragés par la captivité de Cobham. Ils avaient continué à répandre leurs doctrines avec le plus grand zèle. Mais les prêtres exaspérés, voulant arrêter leurs progrès et mettre un terme à « la contagion de leur enseignement, » comme ils disaient, firent courir le bruit de complots et d'un soulèvement général des Lollards. « Lord Cobham, » disaient-ils, « est leur chef, et leur but est de détrôner le roi, de tuer la famille royale, de renverser le gouvernement, de détruire toutes les cathédrales, et de confisquer les biens de l'Église. »

Le roi s'émut à la pensée du danger prétendu qu'il courait, et rendit des lois encore plus sévères contre les malheureux confesseurs de Christ. Une grande réunion de prédication devait avoir lieu hors des portes de Londres. On la signala au roi comme un commencement d'exécution du complot. Il sortit en personne à la tête d'une armée contre cette foule désarmée d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'offrirent aucune résistance. Plusieurs furent taillés en pièces, d'autres furent faits prisonniers ; parmi eux Sir Roger Ashton, un des fidèles compagnons de Wicléf, et vingt-huit autres qui furent exécutés comme traîtres. Quant à Cobham, on offrit mille marcs de récompense à qui le livrerait, vivant ou mort.

Mais il était si grandement estimé que personne, durant les quatre années qu'il erra de lieu en lieu, ne mit les mains sur lui. A la fin, il fut trahi par Lord Pewis qui obtint le prix du sang du noble martyr.

On le ramena à la Tour, et il fut appelé à comparaître devant les Lords qui le condamnèrent à une mort cruelle comme coupable de trahison et d'hérésie. Il devait être brûlé à petit feu.

Le jour de l'exécution arriva. On le fit sortir de prison les mains liées derrière le dos. Une sainte joie brillait sur son visage. La sentence fut exécutée accompagnée de toutes les marques possibles d'ignominie. On plaça sur une claie l'ancien favori du roi Henri IV, et on le traîna à travers les rues jusqu'à Saint-Gilles. Beaucoup de personnes de qualité se trouvaient là comme spectateurs, ainsi qu'une foule du peuple. Arrivé au lieu du supplice, Cobham s'agenouilla et pria encore pour ses persécuteurs. Puis il se tourna vers la foule et l'exhorta sérieusement à suivre les enseignements de la sainte parole de Dieu, et à se garder de ces faux docteurs dont la vie et la conduite étaient en si complète opposition avec Christ et son esprit.

Comme on lui offrait l'assistance d'un prêtre, il la refusa en disant : « C'est à Dieu seul, qui est présent maintenant comme toujours, que je veux confesser mes péchés ; c'est à Lui que je veux en demander le pardon. » Beaucoup des assistants fondaient en larmes, et prièrent avec lui et pour lui. En vain les prêtres affirmaient qu'il souffrait comme hérétique et ennemi de Dieu. Le peuple croyait Cobham plus que les prêtres.

Par un raffinement de cruauté, on l'avait suspendu par des chaînes attachées autour de son corps, au-dessus d'un feu qui brûlait lentement, afin que le

supplice durât plus longtemps. « Rendez grâces à Dieu, » furent les dernières paroles que l'on pût entendre sortir de la bouche du martyr dans ses souffrances indicibles. Enfin la mort y mit un terme, et l'esprit bienheureux du fidèle témoin alla près du Seigneur, en attendant le moment de la glorieuse résurrection.

« Ainsi, » dit un chroniqueur, « est allé reposer le vaillant chevalier sir John Oldcastle, sous l'autel de Dieu, qui est Jésus-Christ, avec la sainte compagnie de ceux qui, dans le royaume de patience, ont souffert une grande tribulation et la mort pour sa parole et son témoignage. Ils attendent auprès de Lui que leur nombre soit complet et la pleine rédemption des élus. »

Depuis ce temps les prisons de Londres regorgèrent de Wyclefites, qui furent livrés sans défense à la haine de leurs ennemis. « Qu'ils soient pendus pour offense au roi, et brûlés pour offense à Dieu, » disaient les prêtres de Rome. Ceux qui échappaient à la prison et à la mort, étaient forcés de se réunir en secret. Mais Dieu se servit de cette victoire apparente de l'ennemi pour affaiblir dans les esprits d'un grand nombre la puissance et l'influence de la papauté, et frayer la voie à la Réformation dans le siècle suivant. La piété, la patience et la fermeté inébranlable des témoins de Jésus, faisaient une impression profonde sur les cœurs de plusieurs, tandis que la rage de persécution et la soif de sang des prêtres y semaient le mécontentement et le doute.

Henri Chicheley qui succéda à Arondel comme archevêque de Cantorbery, le dépassa en zèle pour l'extermination des Lollards. Arondel semble avoir été frappé par un jugement de Dieu. Peu de temps après prononcé la sentence de mort de Lord

Cobham, il fut atteint d'une maladie incurable de la gorge qui le conduisit en peu de temps au tombeau.

Nous verrons plus loin comment d'autres témoins de Christ en Angleterre souffrirent pour son nom.



### Le jeune Juif (*fin*)

Dix jours après l'entrevue de Sigmund avec Mr B., quelqu'un se présenta à la porte de la maison, et dit : « Je suis un agent de la police, et suis chargé de chercher un nommé Sigmund. » Mr B. l'invita à entrer dans son cabinet, et, l'ayant prié de s'asseoir, lui demanda de bien vouloir écouter l'histoire de celui qu'il cherchait.

« Mais il faut que j'aie cet homme, » dit l'agent de police ; « j'ai l'ordre de l'arrêter. » Cependant sur les instances de Mr B., il consentit à écouter ce que celui-ci lui dit des aveux de Sigmund et de ce qu'il voulait faire pour réparer le tort fait à ses patrons, auxquels il avait écrit afin d'implorer leur pardon. « Ces Messieurs, » ajouta Mr B., « n'auraient jamais découvert ces vols, si leur auteur ne s'en était déclaré coupable, puisque depuis dix-huit mois aucune accusation n'a été portée contre lui. »

L'agent de police écouta attentivement ce récit, puis il demanda à Mr B. : « A-t-il vraiment fait cela de son propre mouvement ? » — « Certainement, » dit Mr B., et il raconta l'angoisse par laquelle Sigmund avait passé, la tristesse qui l'avait accablé jusqu'à ce qu'il eût tout confessé.

« C'est un noble cœur, » répondit l'agent ; « son histoire m'a profondément intéressé. Par la grâce de Dieu, j'aime aussi le Seigneur. Mon père, qui était un chrétien pieux et fidèle, m'a appris de bonne heure à le connaître. Des circonstances indépendan-

tes de ma volonté m'ont amené à occuper la position où je me trouve, mais, grâce à Dieu, même dans cette position, je puis parfois dire une parole pour Lui. »

M<sup>r</sup> B. apprit par les pièces que l'agent lui communiqua, que dès que les anciens patrons de Sigmund eurent reçu sa lettre, ils avaient, sans lui répondre, déposé une plainte contre lui. La police de G. en informa immédiatement celle de la ville où était Sigmund ; mais ces Messieurs avaient eu soin de laisser d'abord ignorer à l'autorité judiciaire que Sigmund lui-même les avait renseignés sur ce qu'il avait fait. Plus tard ils durent produire sa lettre.

Tel est le cœur naturel de l'homme, mes jeunes amis. Il ignore la grâce dont lui-même aurait besoin ; il ignore et méprise les effets qu'elle produit dans le cœur et la conscience que la parole de Dieu a atteints.

« Il faut que je voie Sigmund, » dit l'agent. « Veuillez le faire venir ici, et je l'examinerai devant vous. » Sigmund fut introduit. Ce fut pour lui un moment d'inexprimable angoisse ; il pleura amèrement, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots, il s'écria : « Je l'ai mérité ; je suis prêt à subir mon châtement. » Puis il raconta à l'agent sa triste histoire, sans un mot d'amertume contre ses anciens patrons, sans une parole pour se justifier ou pallier ses fautes.

L'agent fut touché de sa droiture et lui dit avec bonté : « Vous reconnaissez le grand tort que vous avez fait à vos maîtres. On n'aurait pas supposé qu'un aussi jeune homme eût pu pousser la fraude aussi loin ; mais je sais que vous le regrettez profondément, et le Seigneur aura compassion de vous. Maintenant laissez-nous seuls un moment. »

Après en avoir conféré avec M<sup>r</sup> B., l'agent promit de faire de cette affaire un rapport aussi favorable que possible, et s'en alla.



Trois mois s'écoulèrent. Sigmund attendait tranquillement que le tribunal l'appelât à comparaître. Il avait avancé dans la grâce et la connaissance de son Sauveur. On remarquait chez lui un calme et une paix tels que chacun en était frappé. Il aurait eu bien des occasions de s'enfuir ; il aurait pu quitter la maison et s'embarquer pour l'Angleterre, mais ainsi il aurait déshonoré le Seigneur et perdu sa joie : il resta

Le jour solennel si longtemps attendu arriva enfin. Sigmund fut appelé à paraître devant le tribunal. En recevant la sommation, un nuage de tristesse passa sur son front ; il dit à Mr B. : « Vous viendrez avec moi jeudi prochain, n'est-ce pas, Monsieur ? » Et au jour fixé, lui et Mr B., son père dans la foi, se dirigèrent vers le lieu où siégeait l'autorité judiciaire.

Arrivés en vue de l'édifice, Sigmund s'arrêta soudain et montrant une avenue paisible, plantée d'arbrisseaux, il dit à Mr B. : « Voici un endroit solitaire ; oh ! venez et prions ensemble ! » Ils avaient environ une heure devant eux avant la comparution. Ils s'agenouillèrent derrière un buisson et répandirent leur cœur devant Dieu avec d'ardentes supplications.

« Je me sens mieux, » dit alors Sigmund ; « je puis paraître maintenant tranquillement devant mes juges. »

A dix heures, l'audience s'ouvrit et l'interrogatoire de Sigmund commença.

« Quel est votre nom ? » demanda le président.

« Henri Sigmund, » répondit le jeune Juif tout ému. — « Dans les papiers qui vous concernent, vous n'êtes désigné que par le nom de Sigmund. Vous nommez-vous Henri ? »

« Ayant trouvé la vérité en mon Sauveur Jésus-Christ, j'ai été baptisé, et à mon baptême, j'ai adopté et reçu le nom de Henri. »

« Cette vérité vous a-t-elle enseigné à devenir un voleur ? »

« Elle m'a appris à agir honnêtement, et c'est à cause d'elle que je parais aujourd'hui devant vous. »

« Vous êtes accusé de plusieurs vols, fraudes et détournements ; vous en reconnaissez-vous coupable ? » — « Oui. »

L'interrogatoire continua ainsi durant deux heures, le tribunal entrant dans tous les détails de l'affaire. L'attitude humble, calme et ouverte de Sigmund, sa douceur et la droiture de ses réponses impressionnèrent profondément les juges. Aussi quand le procureur général prononça son réquisitoire, au lieu de rassembler et faire ressortir toutes les preuves de sa culpabilité, afin d'amener la cour à rendre une sentence sévère, il rappela au contraire toutes les circonstances qui parlaient en sa faveur, et en particulier la manière dont il avait agi en confessant à ses patrons le tort qu'il leur avait causé. Il conclut en proposant un emprisonnement de quatre mois, peine que la cour réduisit à deux mois et au paiement des frais.

Les deux mois s'écoulèrent. Un vendredi matin, Mr B. et un autre chrétien, qui était aussi un Juif converti, attendaient à la porte de la prison qu'elle s'ouvrit pour leur cher Sigmund. Enfin il sortit et tomba dans les bras de ses amis qui l'accueillirent avec une vive émotion. Il était libre et heureux.

Encouragé par ceux dont le Seigneur s'était servi pour lui être en bénédiction, et plein du désir de servir le Seigneur et de Lui rendre témoignage par une vie pieuse et fidèle, Sigmund commença une nouvelle carrière.

Des années se sont écoulées depuis lors ; Dieu a fait prospérer son travail et l'a béni à tous égards. Il a mis sa vie et ses biens au service du

Seigneur. Il trouve sa joie à s'intéresser à l'œuvre de grâce que Dieu accomplit dans ce monde en sauvant de pauvres pécheurs, et s'occupe particulièrement de l'état et des besoins de ceux de sa nation qui sont encore, comme lui autrefois, étrangers à la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux. (Éphésiens IV, 18)

L'histoire de Sigmund vous montre, chers jeunes amis, quels dangers l'on court en suivant sa propre volonté et en se laissant entraîner par de mauvaises compagnies et par les convoitises du péché. A quels abîmes Satan ne peut-il pas nous conduire ! C'est pourquoi tournez-vous vers Jésus, le Berger fidèle qui vous conduira et vous gardera dans le sentier de la vérité, de la vie et du salut. Vous voyez aussi la grâce de Dieu qui a eu compassion de ce pauvre fils d'Israël, et qui l'a amené à connaître le Sauveur. Mais Sigmund n'a joui d'une paix complète qu'après avoir confessé son péché. Ainsi doit-il en être de vous, quand même vous n'auriez pas volé comme Sigmund. Dieu demande que nous confessions nos fautes, à Lui d'abord, puis à ceux envers qui nous avons manqué. Si David dit : « Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, » c'est qu'ayant voulu la cacher, il avait été malheureux, et par là avait été amené à confesser son péché. « Je t'ai fait connaître mon péché, » dit-il ; « je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché. » (Psaume XXXII, 1-5.) Et alors David fut bienheureux.

Allez donc à Dieu, mes jeunes amis, confessez-Lui vos péchés, et vous jouirez de cette déclaration divine : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner et nous purifier de toute iniquité. » (1 Jean III, 9.)

A qui le craint, à qui pleure sa faute,  
 Cette bonté se fait voir aussi haute  
 Que, sur la terre, il éleva les cieux;  
 Et comme est loin le couchant de l'aurore,  
 Ce Dieu clément, quand sa grâce on implore,  
 Met loin de Lui nos péchés odieux.

(Psaume CIII)

---

### Réponses aux questions du mois de juin

1<sup>o</sup> Passages où il est dit que le Seigneur Jésus pria : Matthieu XXVI, 36, 39, 42, 44 ; XXVII, 46 ; Marc I, 35 ; IV, 32, 35, 39 ; XV, 34 ; Luc V, 16 ; VI, 12 ; IX, 18, 28, 29 ; XI, 1 ; XXII, 31, 41, 44 ; XXIII, 34 ; Jean XII, 27 ; XVII.

Les actions de grâces ne sont pas la prière.

2<sup>o</sup> Passages du Nouveau Testament où sont mentionnés *des hommes qui prient* : Matthieu XVII, 15 ; Luc XXIII, 42 ; Actes I, 14 ; II, 42 ; VII, 59, 60 ; VIII, 15 ; IX, 11, 40 ; X, 2, 9, 30 ; XI, 5 ; XII, 5, 13 ; XVI, 25 ; XX, 36 ; XXI, 5 ; XXVIII, 8.

3<sup>o</sup> Passages renfermant des prières : Matthieu VI, 9-13 ; Luc XI, 2-4 ; XVIII, 10-13 ; II, 28-32 ; Matthieu XI, 25, 26 ; Actes I, 24, 25 ; IV, 24-30 ; Éphésiens I, 15-23 ; III, 14-21.

### Questions pour le mois de juillet

1<sup>o</sup> Cherchez les grandes occasions mentionnées dans la Parole où la Pâque fut célébrée.

2<sup>o</sup> Les Juifs la célébreront-ils quand ils seront rétablis dans leur pays ?

3<sup>o</sup> Cherchez les exhortations à la prière que nous trouvons dans le Nouveau Testament.

---

## Histoire du royaume d'Israël

### LA FIN DU ROYAUME

#### (2 Rois XVII)

LA MÈRE. — Outre ce grand et solennel avertissement donné au peuple d'Israël et à son roi par l'invitation pressante d'Ézéchias de revenir à l'Éternel, Dieu les avait aussi avertis par les prophètes Amos et Osée dont je l'ai déjà parlé.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, ce qui nous rapporté du prophète Osée et ce qu'il dit au peuple ?

LA MÈRE. — Osée prophétisa très longtemps, plus de 60 années, depuis le temps de Jéroboam II jusqu'aux jours d'Ézéchias, et par conséquent du roi Osée (1). Il reprenait et exhortait le peuple, et lui dénonçait le châtement qui l'atteindrait s'il n'abandonnait pas ses idoles et ses péchés, et s'il ne se convertissait pas à l'Éternel.

SOPHIE. — Comme Dieu était bon et patient envers son peuple, chère maman. Mais combien ce peuple était ingrat ! Pendant plus de 60 ans, il avait eu un prophète comme Osée, et d'autres encore, pour l'instruire et l'avertir, et, excepté un petit nombre, tous persévéraient dans leur idolâtrie.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Comme je te l'ai souvent dit, Israël est un exemple de ce qu'est notre méchant cœur naturel qui ne se soumet pas à la loi de Dieu (2), parce qu'il est ennemi de Dieu. Osée adressait à Israël des reproches à cause de son idolâtrie invétérée : « Ils se sont enfoncés dans la cor-

(1) Osée I, 1. -- (2) Romains VIII, 7.

ruption de l'apostasie » (1), dit-il ; « et moi je les châtierai tous... Ils se sont enfuis loin de moi... Ils ont transgressé mon alliance, et ont été rebelles à ma loi... Éphraïm a multiplié les autels pour pécher. » Puis il annonce le jugement qui approchait : « Ils arrivent les jours de la visitation, ils arrivent les jours de la récompense » (2). Ensuite le prophète invite le peuple à revenir à l'Éternel : « Et toi, » dit-il, « retourne à ton Dieu ; garde la piété et le jugement, et attends-toi à ton Dieu continuellement. » « Venez, » dit-il encore, « retournons à l'Éternel et il nous guérira » (3). Puis il prononce le jugement contre le peuple, contre son roi et ses idoles. Du veau d'or de Béthel, il dit : « Il sera mis en pièces, et les hauts lieux d'Aven (vanité ou iniquité), le péché d'Israël, seront détruits » (4) ; du roi et de sa ville : « Samarie est détruite ; son roi a péri comme un fœtu sur la face des eaux ; » du peuple : « Mon Dieu les a rejetés, car ils ne l'ont pas écouté, et ils seront errants parmi les nations ; » et enfin, quant au pays et à ses habitants, le prophète ajoute : « Samarie sera dévastée, car elle s'est révoltée contre son Dieu ; ils tomberont par l'épée » (5). Toutes ces prophéties étaient sur le point de s'accomplir, et le roi Osée devait être le dernier à régner sur Israël.

SOPHIE. — Pauvre peuple ! Et nous les voyons maintenant dispersés parmi les nations. Mais nous savons que l'Éternel aura un jour compassion d'eux et les ramènera.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Comme nous le verrons, le royaume de Juda et ses habitants eurent aussi à subir le châtement de leurs péchés, et même

(1) L'apostasie, c'est l'abandon de Dieu. — (2) Osée V, 2 ; VII, 13 ; VIII, 1, 11 ; IX, 7. — (3) Osée XII, 7 ; VI, 1.

(4) Osée VIII, 6 ; X, 8 ; pour Aven, voyez la note du chap. IV, 15 d'Osée. — (5) Osée X, 7 ; IX, 17 ; XIII, 16.

d'un plus grand péché, car leurs descendants ont rejeté le Seigneur Jésus, leur Messie et leur roi. Mais le prophète Osée, à côté de ses prophéties de jugement, a aussi des promesses de grâce pour tout Israël. Ainsi, après avoir dit : « Je ferai cesser le royaume de la maison d'Israël ; je briserai l'arc d'Israël, » c'est-à-dire sa puissance ; après avoir dit qu'il fallait appeler Israël « Lo-Rukhama, » ce qui veut dire « pas de miséricorde, » et « Lo-Ammi, » ce qui signifie « pas mon peuple, » pour montrer que l'Éternel les avait rejetés, le prophète annonce que le nombre des fils d'Israël serait comme le sable de la mer, et que « dans le lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, il leur sera dit : Fils du Dieu vivant » (1). Et encore : « Je ferai miséricorde à Lo-Rukhama, et je dirai à Lo-Ammi : « Tu es mon peuple, et il me dira : Mon Dieu » (2).

SOPHIE. — Combien Dieu est bon ! Chère maman, je me rappelle que, dans l'épître aux Romains, Paul cite ces paroles d'Osée.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. L'apôtre voulait enseigner aux chrétiens d'entre les nations que, s'ils avaient été rendus participants du salut, cela ne voulait pas dire que Dieu eût rejeté absolument son peuple Israël (3). Les nations n'étaient pas le peuple élu de Dieu, mais les Juifs ayant rejeté Jésus, Dieu avait usé de miséricorde envers les pauvres païens et avait fait d'eux son peuple, et ils ne devaient pas s'en enorgueillir, car c'était la grâce de Dieu qui les avait amenés à Lui (4). Et Paul dit : « Dieu n'a pas rejeté son peuple » (5). Il le rétablira,

(1) Osée I, 4, 5, 6, 9, 10. — (2) Osée II, 23. Lisez aussi II, 14-22 ; promesses merveilleuses qui viennent après que l'Éternel a rappelé tous les péchés d'Israël. — (3) Romains IX, 25, 26. — (4) Romains XI, 17-20. — (5) Romains XI, 1.

et « tout Israël sera sauvé » (1). Je veux encore te citer à ce sujet quelques paroles du prophète Osée. Il décrit ainsi l'état actuel d'Israël : « Car les fils d'Israël resteront *beaucoup de jours* sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim » (2), c'est-à-dire sans être une nation avec un gouvernement à eux, sans temple où ils puissent offrir des sacrifices à l'Éternel, mais aussi sans être idolâtres. Et c'est dans cette condition que nous les voyons. Ils sont une nation distincte des autres, mais dispersés partout et soumis aux gouvernements des pays où ils vivent ; ils croient à l'Éternel, le Dieu de leurs pères, mais ne peuvent pas le servir en offrant des sacrifices en un lieu consacré, et ils ne sont pas idolâtres comme ils l'ont été si souvent.

SOPHIE. — C'est vrai, maman, et les quelques lignes du prophète sont bien frappantes. Ce qu'il dit « beaucoup de jours » est bien vrai. Ils sont dans cet état depuis bien des siècles.

LA MÈRE. — Puis il ajoute : « *Ensuite* (car ce n'est pas pour toujours), les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours » (3). Et ce temps approche, mon enfant.

SOPHIE. — Quand le prophète dit que les fils d'Israël rechercheront David, leur roi, il veut dire Jésus, qui était descendant de David, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Nous trouvons cette expression dans d'autres prophéties, par exemple dans Ézéchiël qui annonce aussi la délivrance d'Israël et dit : « Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Voici, je prendrai les fils d'Israël d'entre les nations où ils

(1) Romains XI, 26. — (2) Osée III, 4. — (3) Osée III, 5.



sont allés, et je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai entrer dans leur terre, et je les ferai être une seule nation : un seul roi sera leur roi à tous ; et ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes... et ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Et mon serviteur David sera roi sur eux... Ils habiteront dans le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob ; ils y habiteront à toujours, et David mon serviteur sera leur prince à toujours » (1). Nous voyons bien que c'est de Christ qu'il est parlé, de Celui dont l'ange disait à Marie : « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son règne » (2).

SOPHIE. — Comme cela est beau, maman ! Quel heureux temps pour Israël ! Mais notre sort sera plus beau encore, car nous serons avec Jésus dans le ciel.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Mais tout ce qui nous est dit de l'avenir d'Israël repose sur cette grande vérité : « Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir » (3). Les promesses faites à Abraham relativement à sa postérité, s'accompliront pleinement, et de même les promesses qui nous sont faites en Jésus auront aussi leur entier accomplissement. S'il plaît à Dieu, nous verrons la prochaine fois comment finit le royaume d'Israël.

(1) Ézéchiel XXXVII, 21-25. — (2) Luc I, 32, 33.

(3) Romains XI, 29.



## Dieu appelle l'homme coupable à paraître devant Lui

Nous avons vu, mes jeunes amis, l'effroi qui saisit Adam et Ève, rien qu'en entendant la voix de l'Éternel Dieu dans le jardin, et comment, dans leur aveuglement, ils crurent pouvoir se cacher à Lui derrière les arbres. Depuis ce moment, l'homme a toujours eu peur de Dieu, et a voulu échapper à sa présence. Mais c'est en vain, et si l'on y réussit jusqu'à un certain point en s'étourdissant et en s'endurcissant, le moment arrivera où il faudra comparaître devant Lui.

C'est ce qui eut lieu pour les deux premiers coupables. L'Éternel Dieu appela Adam et lui dit : « Où es-tu ? » Ce n'est pas, vous le comprenez, que Dieu ignorât où l'homme se trouvait. Le Dieu, dont le psalmiste dit : « Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée ; tu connais mon sentier et mon coucher, et tu es au fait de toutes mes voies » (Psaume CXXXIX, 2, 3), ce Dieu-là savait ce qu'Adam et Ève avaient fait, les sentiments qui troublaient leur cœur, et le lieu où ils se cachaient couverts de honte et tremblants de peur. Ah ! Dieu vous connaît, vous voit, vous suit partout. Quelle pensée solennelle, n'est-ce pas ? Et il faut que tous comparaissent devant le tribunal de Dieu. (Romains XIV, 10.) Que ce sera terrible pour les méchants, puisqu'à la seule annonce des jugements de Dieu, ils se cacheront dans les cavernes et les rochers des montagnes, et diront aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous, et tenez-nous cachés de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau ; car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister ? » (Apocalypse VI, 15, 16.)

L'Éternel Dieu appelle donc Adam en lui disant : « Où es-tu ? » C'est comme s'il lui avait dit : « Dans quel état es-tu, que tu te caches ainsi aux yeux de ton Créateur dont tu aimais entendre la voix ? » Dieu, par sa question, s'adressait à leur conscience et voulait faire rentrer Adam et Ève en eux-mêmes pour qu'ils vissent bien leur triste état. C'est pour cela qu'il les cherchait, pour ainsi dire. Dieu n'est pas indifférent à l'égard d'aucun de nous. Il vous cherche aussi, mes jeunes amis. Il demande aussi à chacun de vous : « Où es-tu ? Quel est ton état ? Es-tu dans le péché, dans ta propre volonté, dans ta propre justice, dans l'indifférence, hors du salut ? Ou bien es-tu en Christ, à l'abri du jugement ? »

C'est dans leur état de honte et de frayeur qu'Adam et Ève sont forcés de se présenter devant Dieu, le Juge redoutable. Ils sont appelés à la barre de son tribunal, comme tous les hommes le seront un jour. Pensez, mes jeunes amis, à ce que doit ressentir un criminel amené devant le juge, convaincu de son forfait, et qui attend la sentence de mort ! Et représentez-vous ce grand trône blanc devant lequel paraîtront les méchants pour être jugés *selon leurs œuvres*, et toutes ces œuvres auront été mauvaises ! Quel sort terrible que le leur ! (Apocalypse XX, 11-15.) Réfléchissez-y, mes jeunes amis.

A la question de l'Éternel Dieu, Adam répond : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché. » Remarquez la raison qu'Adam donne de sa frayeur en entendant la voix de Dieu ; « car je suis nu, » dit-il. Et où étaient donc les feuilles de figuier dont ils s'étaient couverts ? Sur eux, sans doute, mais devant Dieu elles ne sont rien, et Adam le sent très bien. Nous pouvons bien, mes jeunes amis, cacher aux yeux des hommes notre état de péché, notre laideur mo-

rale, sous des dehors de politesse, d'amabilité, d'honnêteté, de bonnes qualités, mais devant Dieu toutes choses sont nues, et il nous voit tels que nous sommes en réalité, de pauvres misérables pécheurs, tout souillés de mal. Écoutez ce que le Seigneur disait aux pharisiens qui se revêtaient de ce qu'ils estimaient de bonnes œuvres et se croyaient justes devant Dieu : « Pour vous, pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, mais au dedans vous êtes pleins de rapine et de méchanceté. » (Luc XI, 39.) Et quand nous sommes en la sainte présence de Dieu, nous ne pouvons que nous voir tels que nous sommes, comme l'apôtre Pierre qui tombe à genoux devant Jésus et dit : « Je suis un homme pécheur. » C'est chose heureuse, mes jeunes amis, de se reconnaître pécheur maintenant, car alors Dieu nous montre sa grâce qui pardonne, comme ce fut le cas pour Pierre à qui Jésus dit : « Ne crains pas. » Mais si on ne s'est pas reconnu pécheur et perdu ici-bas, si on n'a pas reçu grâce et pardon, il faudra, devant le grand trône blanc, se voir nu et coupable, et ce sera trop tard ! Il n'y aura plus de grâce.

Adam a donc confessé devant Dieu qu'il était nu et que c'était la cause de sa frayeur. Mais il n'a pas dit ce qu'il a fait. C'est là ce qui est si difficile à nos méchants cœurs, et vous le savez bien vous-mêmes, mes jeunes amis. Quand vous êtes tombés en quelque faute, n'est-ce pas qu'il vous semble très dur de dire à vos parents ou à vos maîtres : « J'ai fait telle ou telle chose, et je m'en repens » ? Écoutez ce que dit la parole de Dieu à ce sujet : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point, mais celui qui les confesse et les abandonne obtiendra miséricorde. » (Proverbes XXVIII, 13.)

Puisqu'Adam n'a pas confessé ce qu'il a fait, Dieu va le lui dire, en l'interrogeant. « Qui t'a montré que

tu étais nu ? » demande l'Éternel. Dieu s'adresse à la conscience d'Adam. Il veut qu'Adam descende en lui-même et repasse tout ce qui a eu lieu, son ingratitude envers son Créateur, son péché, et la perte de son innocence. Et comme Adam ne répond pas, Dieu met la main sur la plaie et dit : « As-tu mangé de l'arbre dont je t'ai commandé de ne pas manger ? » Remarquez, mes jeunes amis, les deux choses sur lesquelles Dieu insiste : d'abord son *commandement* de ne pas manger du fruit de l'arbre. Le Dieu souverain et tout puissant a l'autorité de commander à sa créature, et elle est sous l'obligation d'obéir. Ensuite la *transgression*, la désobéissance de la créature, sa révolte contre l'autorité de Dieu. Voilà ce que la parole de l'Éternel Dieu place devant Adam. La même parole nous fait voir, comme dans un miroir, que nous sommes aussi des transgresseurs, des désobéissants. As-tu été toujours obéissant à tes parents et à tes maîtres ? As-tu toujours dit la vérité ? As-tu toujours été bon envers tes frères et sœurs ? T'es-tu abstenu de mauvaises paroles ? N'as-tu pas commis en secret des choses que tu aurais honte de faire en plein jour ? Voilà ce que vous avez à vous demander sérieusement devant Dieu.

La réponse d'Adam fait voir un nouveau trait du triste état où il est tombé. Qu'aurait-il dû dire ? N'était-ce pas, en tombant aux pieds de Celui qu'il avait offensé : « Oui, j'ai transgressé ton commandement ; aie pitié de moi ! » Au lieu de cela, Adam cherche à s'excuser, à atténuer sa faute, et va même jusqu'à en accuser Dieu. « La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, » dit-il, « elle m'a donné de l'arbre et j'en ai mangé. » Ainsi il reconnaît bien qu'il a désobéi, mais ce n'est pas sa faute. C'est la faute d'Ève qui lui a présenté le fruit, c'est la faute de Dieu qui lui a donné Ève. N'est-ce pas horrible ?

Quelle lâcheté d'accuser celle qu'il devait aimer, et quelle ingratitude de reprocher à Dieu le don qu'il lui avait fait pour le rendre heureux ! Mais n'est-ce pas ainsi que nous agissons souvent, ce que vous avez fait plus d'une fois quand vous êtes tombés dans quelque faute. Vous vous excusez en la rejetant sur un camarade. Il m'a entraîné, dites-vous ; je ne pouvais pas faire autrement que les autres. Mais, mes jeunes amis, qui ou qu'est-ce qui peut nous forcer à faire le mal ? Si nous le faisons, c'est que nous l'aimons au lieu de le détester. Que devriez-vous faire quand vous êtes tentés ? Demander à Dieu de vous garder. Et si vous vous êtes laissé entraîner au péché ? Le confesser sans vous excuser, sans chercher à rejeter la faute sur un autre, et vous reconnaître seul coupable.

L'Éternel Dieu continue son solennel interrogatoire. Il se tourne vers celle qu'Adam a accusée, et lui dit : « Qu'est-ce que tu as fait ? » Ève s'excuse aussi, mais n'accuse pas Dieu. Elle rejette la faute sur le serpent. « Le serpent m'a séduite, » dit-elle, « et j'en ai mangé. » C'était vrai, mais pourquoi s'était-elle laissé séduire ? Rien ne l'y forçait. Elle ne devait rien au serpent, et elle devait tout à Dieu. Ce qui faisait la grandeur de son péché, c'était de croire le serpent plutôt que Dieu qui l'avait comblée de tant de biens.

Et vous, mes chers jeunes amis, voulez-vous croire le diable qui vous présente le monde et ses plaisirs, plutôt que Dieu qui vous promet le ciel ? Satan vous aime-t-il, lui qui voudrait vous voir en enfer avec lui ? Et Dieu ne vous aime-t-il pas, Lui qui a donné son Fils pour vous ? Oh ! combien vous êtes coupables si, oubliant l'amour de Dieu pour vous, vous vous laissez séduire par les plaisirs du monde que le diable vous présente !

---

## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

JEAN HUSS

C'est en Bohême que fut suscité, après la mort de Wicief, celui qui, avec ce dernier, fut un des principaux précurseurs de la Réformation. La Bohême est en grande partie habitée par une population de race slave. Le christianisme y fut introduit dans le IX<sup>me</sup> siècle, à l'époque des guerres de Charlemagne. C'est vers les années 820 à 826, que le moine Uroff évangélisa la partie est de la Bohême, nommée Moravie, et qui, à cette époque, était un royaume gouverné par ses propres princes, mais plus ou moins sous l'influence des princes allemands voisins. L'Église romaine y prédominait alors ; le culte se célébrait en langue latine, et la religion ne consistait guère qu'en formes et en cérémonies qui laissaient le peuple dans l'ignorance des vérités de l'Écriture. En 863, les princes moraves Rastislav, Svatopluk et Kotzel, voulant à la fois s'affranchir de la tutelle des princes allemands et du joug de Rome, envoyèrent à l'empereur grec de Constantinople des messagers pour lui dire : « Notre peuple est baptisé, mais nous n'avons pas de docteurs pour nous instruire et pour traduire les Saintes Écritures dans notre langue. Envoyez-nous quelqu'un qui nous explique les Écritures. »

Il y avait alors deux frères, nés dans le premier quart du IX<sup>me</sup> siècle, nommés Méthodius et Constantin. Ce dernier, à la fin de sa vie, prit le nom de Cyrille. Ils étaient fils d'un homme riche et considéré, peut-être d'origine slave. Il leur avait fait don-

ner une éducation soignée, et ils avaient acquis la connaissance de plusieurs langues, entre autres de la langue slave. Constantin, le plus jeune, remarquable par sa science, se voua à l'état ecclésiastique. Méthodius était d'abord un homme du monde. Il avait servi dans l'armée, et l'empereur lui avait confié l'administration d'une principauté slave. Mais après quelques années, Méthodius abandonna le monde, se fit moine et se retira dans un couvent où son frère vint le rejoindre. Mais ce n'était pas pour rester inactifs. Les missionnaires de ces temps-là, soit dans l'église latine, soit dans l'église grecque, sortaient tous des couvents, et portaient le christianisme chez les nations encore païennes du nord et de l'est de l'Europe. Constantin avait commencé une mission chez les Bulgares, et vers l'an 860, les deux frères furent envoyés par l'empereur grec Michel, sur la demande du prince des Khazares, vers ce peuple qui habitait la Crimée et les bords du Don, pour l'instruire et le convertir.

C'est après cette mission que, pour répondre au désir des princes moraves, l'empereur leur envoya Méthodius et Constantin. Les deux frères furent bien accueillis par le prince et son peuple à Velegrad, maintenant Olmütz, capitale de la Moravie. Dès qu'ils furent arrivés, ils se mirent à prêcher l'Évangile dans la langue slave commune à la Bohême et à la Moravie, et à instruire la jeunesse. Le culte divin fut aussi célébré dans la langue vulgaire. Le zèle et la piété des missionnaires amenèrent, par la grâce de Dieu, beaucoup de conversions ; des églises et des écoles s'élevèrent de toutes parts. Méthodius et Constantin perfectionnèrent l'alphabet et l'écriture slaves, et complétèrent la version de la Bible dont ils avaient déjà traduit quelques portions longtemps auparavant.

Ils poursuivirent leurs travaux en Moravie et dans



le reste de la Bohême, malgré l'opposition des prêtres romains. Ceux-ci, chose étrange à dire, n'admettaient pas qu'on pût louer Dieu en d'autres langues que l'hébreu, le grec et le latin. Or Méthodius et Constantin, sans se détacher de l'Église romaine qui, alors, était encore unie à l'Église orientale grecque, étaient avant tout préoccupés du désir d'amener des âmes à Christ. Ils croyaient avec raison que le peuple ne pouvait être édifié et consolé que dans sa langue maternelle, et à cause de cela, ils tenaient à se servir dans le culte de la liturgie en langue slave.

Leurs différends avec les prêtres romains les amenèrent à entreprendre un voyage à Rome pour exposer leurs vues au pape Adrien II. Celui-ci les reçut avec cordialité et les approuva. Il rétablit même en faveur de Méthodius, l'évêché de Pannonie dont le siège était à Blatno, maintenant Mosaburg, près du lac Balaton. De là, Méthodius évangélisa jusqu'en Croatie où la liturgie slave s'est conservée jusqu'à ce jour. Quant à Constantin, épuisé par ses travaux, il mourut à Rome en 869, dans un couvent où il s'était retiré, et où il avait pris le nom de Cyrille.

Méthodius ne jouit pas en paix de la position et des privilèges que le pape lui avait accordés. Il fut accusé par les archevêques et les prêtres allemands d'avoir porté atteinte aux droits de l'évêque de Salzbourg sur la Pannonie et subit un emprisonnement de trois années. Mais la Moravie étant tombée sous la domination de Svatopluk, il put se rendre de nouveau à Rome en 881, se justifia devant le pape, et reçut de celui-ci plein pouvoir pour continuer ses travaux. Il mourut à Olmütz en 885, après une vie consacrée d'une manière infatigable au service de Dieu.

Après sa mort, le parti allemand reprit le dessus

et chassa les prêtres slaves. Le rituel latin s'introduisit de nouveau graduellement, et les deux pays, la Bohême et la Moravie, tombèrent de plus en plus sous la domination du pontife romain. En 967, le pape Jean XIII y rétablit la hiérarchie romaine et tous les abus de son église. En 1079, le pape Grégoire VII défendit l'usage de la liturgie orientale, c'est-à-dire de l'Église grecque, définitivement séparée de l'Église romaine, et la célébration du culte en langue vulgaire. Depuis ce temps, le Romanisme prévalut, et tout ce qui ressemblait à une religion vitale et scripturaire disparut à peu près. On ne peut cependant douter qu'au milieu de beaucoup de ténèbres, d'erreurs et de superstitions, Dieu n'eût dans ces pays un résidu fidèle qui recevait la vérité et retenait la foi de l'Évangile. Cela doit avoir été le cas, car en quelques endroits la langue vulgaire ne cessa pas d'être employée dans le culte public, et la Cène d'être donnée sous les deux espèces. Quelques-uns des puissants seigneurs étaient aussi favorables à l'Évangile et protégeaient leurs frères pauvres, comme aussi les Vaudois qui, exilés de leurs vallées natales, s'étaient réfugiés en Bohême, et contribuaient à y répandre la précieuse semence de la parole de Dieu.

Ce que nous venons d'exposer nous aidera à comprendre l'histoire de Huss.



### Trois après-midi de Dimanche

Une tempête terrible sévissait. Les vagues écumeuses se brisaient avec fracas sur les galets du rivage, le vent soufflait avec fureur, les éclairs se succédaient sans interruption, les éclats et le gron-

dement du tonnerre ne discontinuaient pas, et j'étais seul. Oui, je me la rappelle bien cette après-midi de dimanche, bien que tant d'années se soient passées depuis. Je n'étais qu'un jeune enfant de cinq ans, mais elle ne s'effacera jamais de ma mémoire. Sur les vagues furieuses un vaisseau luttait pour gagner le port, mais ceux qui étaient à terre voyaient bien que cela lui serait impossible, c'est pourquoi l'on se hâtait de préparer les moyens de sauvetage pour secourir l'équipage en détresse. Presque tout le village était sur la grève ; chacun était prêt à aider de tout son pouvoir. Mes parents bravant l'orage se trouvaient aussi là ; moi, j'étais en sûreté à la maison sous la garde de ma fidèle bonne.

Mais jeune comme je l'étais — plus jeune sans doute que la plupart de mes petits lecteurs — je savais que c'était Dieu qui avait envoyé la tempête, le Dieu contre lequel j'avais si souvent péché, et j'avais peur. Si cet éclair éblouissant qui traçait un sillon de feu sur le ciel noir comme de l'encre, allait me frapper, j'étais perdu, je périssais pour toujours, car mes péchés n'étaient pas pardonnés et devaient me faire tomber dans l'enfer.

Mais hélas ! comme nous essayons de cacher nos péchés ! Je ne voulais pas que ma bonne sût combien j'étais effrayé, ainsi je la quittai et montai l'escalier en haut duquel se trouvait une grande armoire à resserrer. Là je pensai que l'éclair ne pourrait pas m'atteindre, et je m'y agenouillai, ou plutôt je m'accroupis dans un coin de l'armoire, moi pauvre petit pécheur non pardonné, essayant de me cacher aux yeux de Dieu !

Peut-être pensez-vous que je devais être bien méchant ? Oui, je l'étais. Plusieurs actes de désobéissance me revinrent à la mémoire ; je me rappelai que plus d'une fois je m'étais glissé dans l'office

pour y prendre des fruits ou quelque friandise, et puis j'avais dit que je ne l'avais pas fait. Je me souvenais bien de tout cela, et ce jour-là, durant l'orage, Dieu m'en parlait. Il me montrait alors le danger où j'étais, et combien j'avais besoin d'un refuge, non seulement contre la tempête qui sévissait avec furie, mais contre l'étang de feu et de soufre et la terrible tempête du jugement de Dieu qui va bientôt atteindre tout pécheur, jeune ou vieux, dont les péchés n'ont pas été pardonnés. Chers enfants, avez-vous reconnu ce que vous êtes aux yeux de Dieu? Vous n'avez peut-être pas fait toutes les méchantes choses que j'ai faites, mais votre cœur, comme le mien, est « trompeur par-dessus tout, et incurable, » et vos pensées comme les miennes, « méchancelé en tout temps. » (Jérémie XVII, 9; Genèse VI, 5.)

Près de deux ans s'étaient écoulés, et c'était de nouveau une après-midi de dimanche. J'étais à l'école du dimanche avec le moniteur et les autres enfants de ma classe. Ce jour-là nous devions entendre une allocution d'un étranger. Un vieux monsieur, avec une chevelure blanche comme la neige et une figure pleine de bonté, nous parla sur ces trois petits textes : « Venez à moi » (Matthieu XI, 28); « Suis-moi » (Jean XXI, 21); « Allez-vous-en loin de moi. » (Matthieu XXV, 41.)

En paroles empreintes de la plus tendre affection, il nous parla de Celui qui invite avec tant d'amour à venir à Lui, puis il demanda ce que Jésus nous donnerait si nous venions à Lui. Oh ! que de choses précieuses ! La vie, la joie, la paix, le repos, une demeure céleste, une couronne, un trône, tout ! Oui, tout ce qu'il nous faut pour être heureux ici-bas ; tout ce qu'il nous faut pour être heureux pendant l'éternité. Je savais bien tout cela dans mon intelli-

gence. J'avais maintes et maintes fois entendu parler de Jésus et de son amour, et bien que je fusse certain qu'il pouvait et voulait me pardonner si je venais à Lui, jusqu'à ce moment je ne l'avais pas fait. Mais cette après-midi, assis à l'école du dimanche, je vins à Jésus tel que j'étais, pauvre, misérable et nu. Je me confiai en Lui, et je fus sauvé. Et il en sera de même pour vous, mes chers enfants, si vous écoutez son invitation, si vous venez à Lui.

« Que tous ceux qui sont venus à Jésus, s'approchent pour me toucher la main, » dit le vieux monsieur en terminant. « Que faire? » me disais-je. « Quitterai-je la salle comme si rien n'était arrivé, ou bien m'approcherai-je et confesserai-je par cet acte tout simple que maintenant j'appartiens au Seigneur? » Dieu soit loué! Il me donna la force de le confesser alors, et, chers enfants, si vous n'êtes pas encore venus à Jésus, vous ne pouvez vous imaginer la joie que j'éprouvais cette après-midi en revenant à la maison : j'étais *sauvé*. J'étais venu à Christ, et tous mes péchés, si noirs, si odieux, étaient pardonnés. Il avait porté mes péchés sur la croix et ils n'étaient plus, et je le savais, parce que Dieu le dit.

Et me voici encore seul, une après-midi de dimanche. Bien des années ont passé depuis l'heureux jour où je suis venu à Jésus, et je puis vous dire, mes chers enfants, que je ne l'ai jamais regretté. Non ; à travers tous les changements, tous les événements de ces années écoulées, Jésus a été si fidèle, si vrai, si bon pour moi ! Il a été tout ce qu'il avait promis, un tendre Ami, plein d'amour, toujours prêt à m'aider dans toutes les difficultés, veillant sur moi dans toutes les circonstances, et je désire que vous aussi, vous le connaissiez. Vous ne le regretterez jamais. Il n'y a point de bonheur compa-

nable à celui d'avoir Jésus, point de joie semblable à celle qu'il donne, et maintenant, je vous demande en son nom de venir à Lui. Il vous désire, il vous aime, il est mort afin de pouvoir vous amener à Dieu. Ne voulez-vous pas venir ? Il a dit : « Nul ne vient au Père que par moi » (Jean XIV, 6), et « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.)



### La mort

*(Hébreux 11, 14, 15)*

Je puis quitter ce monde  
 Sans regret, sans frayeur ;  
 Plein d'une paix profonde,  
 Connaissant le Seigneur,  
 Sur Lui seul je me fonde :  
 Je vois la mort sans peur.

M'enlevant de la terre —  
 Quel moment solennel —  
 Elle est la messagère  
 Qui m'introduit au ciel,  
 Dans la pure lumière  
 Du repos éternel.

Qu'importe que je meure !  
 Tout près de mon Sauveur,  
 Dans sa sainte demeure —  
 O divine faveur ! —  
 Mon âme attendra l'heure  
 D'un plus parfait bonheur.

Bientôt l'appel suprême  
 Du ciel retentira,  
 Et de la poudre même  
 Mon corps ressortira ;  
 Le Rédempteur qui m'aime,  
 Le ressuscitera.

Alors — je puis le croire,  
 Car Jésus l'a promis —  
 En ce jour de victoire,  
 Au sein du paradis,  
 J'entrerai dans la gloire  
 Ame et corps réunis.

Oui, Sauveur adorable,  
 Toi, qui m'as racheté ;  
 Je te serai semblable  
 Et dirai ta bonté,  
 Ta grâce inénarrable,  
 Durant l'éternité.

Mais déjà sous ton aile,  
 Mon âme avec transport  
 T'exalte, ô cœur fidèle !  
 Tu vainquis l'homme fort  
 Et ton œuvre immortelle  
 M'affranchit de la mort.

H. M.



## Réponses aux questions du mois de juillet

1<sup>o</sup> Les Israélites célébrèrent la Pâque pour la première fois dans le pays d'Égypte. (Exode XII.) La seconde fois, ce fut dans le désert. (Nombres IX.) La troisième fois, après leur entrée dans le pays de Canaan. (Josué V, 10, 11.)

Ensuite, nous avons la Pâque célébrée par le roi Ézéchias au commencement de son règne. (2 Chroniques XXX.)

Puis la Pâque célébrée par Josias. (2 Chroniques XXXV.)

Les fils de la transportation, de retour en Judée, célébrèrent la Pâque. (Esdras VI, 19-22.)

Enfin le Seigneur Jésus, la veille de sa mort, mangea la Pâque avec ses disciples. (Matthieu XXVI, 19-21 ; Luc XXII, 14-18.)

2<sup>o</sup> Les Juifs de retour dans leur pays célébreront la Pâque. (Ézéchiel XLV, 21.)

3<sup>o</sup> Voici quelques-unes des exhortations à la prière que nous trouvons dans le Nouveau Testament :

« Demandez, et il vous sera donné. » (Matthieu VII, 7.)

« Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » (Matthieu XXVI, 41.)

« Il faut toujours prier et ne pas se lasser. » (Luc XVIII, 1.)

« Persévérants dans la prière. » (Romains XII, 12.)

« Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, pour tous les saints. » (Éphésiens VI, 18.)

« En toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications. » (Philippiens IV, 6.)

« Persévérez dans la prière, priant pour nous. » (Colossiens IV, 2.)

« Priez sans cesse. ... Frères, priez pour nous. » (1<sup>re</sup> Thessaloniens V, 17, 25.)

« J'exhorte, avant toutes choses, à ce qu'on fasse des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes. » (1<sup>re</sup> Timothée II, 1.)

« Veillez pour prier. » (1<sup>re</sup> Pierre IV, 7.)

« Priant par le Saint-Esprit. » (Jude 20.)

### Questions pour le mois d'août

1<sup>o</sup> La fête des tabernacles est la dernière des fêtes que l'Éternel institua pour son peuple ; cherchez dans les livres de Moïse les chapitres où il en est parlé, et dites en quel mois on la célébrait, la manière dont on la célébrait, combien de temps elle durait, ce qu'elle rappelait, et ce qu'elle préfigurait.

2<sup>o</sup> Cherchez les occasions où elle fut célébrée.

3<sup>o</sup> En est-il parlé dans le Nouveau Testament ? Et que se passa-t-il alors ?

4<sup>o</sup> Sera-t-elle célébrée dans les temps à venir ?

ERRATA — Page 63 (avril), 1<sup>re</sup> ligne des notes, lisez : Chapitre XI — au lieu de : Chapitre X.

Page 140 (juillet), 3<sup>me</sup> ligne des Réponses, lisez : Marc XIV — au lieu de : IV.

Même page, 10<sup>me</sup> ligne des Réponses, lisez : Actes XII, 5, 12 — au lieu de : 5, 13.





## Histoire de Lizzie

Lizzie était une grande et belle jeune fille. Jeune encore, elle avait perdu sa mère, mais Dieu lui avait donné dans sa cousine une tendre et fidèle amie qui remplaçait presque sa mère auprès d'elle.

A l'époque de notre récit, Lizzie avait seize ans et était en pension pour ses études. Par une chaude

journee du mois de mars, elle quitta ses vêtements d'hiver, et le temps s'étant rafraîchi, elle prit froid. Le docteur qui fut appelé regarda le cas comme sérieux, et on lui donna une garde. Après environ cinq semaines de maladie, le mal avait empiré. Un autre médecin ayant été consulté, considéra son état comme très grave et exprima la crainte qu'elle n'eût plus que peu de mois à vivre. On la retira donc de pension et on l'envoya en Écosse dans sa famille.

Comme sa cousine était alors en Suisse, Lizzie eut à faire son long voyage accompagnée seulement par sa garde ; mais Dieu veillait sur elle. La garde était comparativement une étrangère pour la jeune fille qu'elle soignait, mais ce fut chose heureuse pour celle-ci de faire le voyage seule avec elle, car elle se montra la meilleure des amies, comme nous allons le voir.

Les deux voyageuses arrivèrent heureusement à Édimbourg, et Lizzie se réjouissait beaucoup à la pensée de revoir bientôt sa famille. Mais le docteur aux soins duquel elle avait été remise, conseilla qu'elle prit un repos de quelques jours dans cette ville avant de continuer son voyage. Comme elles étaient presque seules à Edimbourg, ce fut pour la garde, qui était une chrétienne dévouée, une occasion de parler de Jésus à la jeune fille. Elle implora du Seigneur la grâce et la sagesse nécessaires pour le faire comme il le fallait, puis elle demanda à Lizzie si, dans le cas où le Seigneur voulait la retirer de ce monde, elle était prête à Le rencontrer. Lizzie resta quelques instants silencieuse, puis levant les yeux et regardant très sérieusement la garde, elle répondit :

« Non, je ne suis pas prête. »

« Vous savez que vous êtes une pécheresse, ma chère enfant ? »

« Oui ; mais je ne le sens pas beaucoup ; j'ai essayé d'être bonne. »

« Vos efforts pour être bonne, n'ont aucune valeur aux yeux de Dieu, » répondit doucement la garde. « Il dit que nos justices sont des haillons souillés. Oh ! ma chère enfant, pensez à ce qu'il en a coûté à Dieu de livrer son cher Fils, son Bien-aimé, Celui qui faisait toujours ses délices, et de l'envoyer sur cette terre où les hommes se sont moqués de Lui, ont craché contre Lui et l'ont rejeté. Y avez-vous jamais réfléchi ? Ce sont nos péchés qui sont cause que ses mains et ses pieds ont été percés et cloués à la croix ; ce sont nos péchés qui Lui ont fait pousser ce cri amer : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Nos péchés Lui ont causé toutes ces souffrances. Et il les a toutes endurées, parce qu'il voulait nous sauver et nous avoir, nous pécheurs qui ne pensions pas à Lui. Que pensez-vous de cela ? »

« Oh ! je voudrais être sauvée, » répliqua Lizzie.

« Jésus attend pour vous sauver. « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, » dit l'Écriture. Oh ! ma chère enfant, acceptez maintenant le don de Dieu. »

Alors la garde offrit à Lizzie sa Bible, que la jeune fille prit, et elle lui expliqua que, juste de la manière dont elle avait pris la Bible de ses mains, elle n'avait qu'à prendre le don du salut de la main de Dieu, et à le remercier, ajoutant : « Il est si précieux de pouvoir dire : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. »

Lizzie sembla fatiguée tout ce jour et parla rarement à la garde qui craignit de l'avoir offensée.

Le jour suivant, on continua le voyage et l'on arriva à la demeure où vivaient la grand'mère de Lizzie et ses deux plus jeunes sœurs. Le plaisir de les

voir, l'excitation que cela lui causa, éprouvèrent beaucoup la jeune malade, et durant quelques jours après son arrivée, elle fut dans un état complet de prostration.

Le médecin de la famille exprima la pensée qu'elle n'avait plus longtemps à vivre, mais recommanda de ne pas lui dire combien elle était malade, de peur que cela ne hâtât sa fin. On pria donc la garde de ne pas lui parler de son réel état, mais de l'encourager et de faire tout son possible pour l'égayer.

C'était trop lui demander. Elle ne savait pas si la jeune fille était sauvée, et dans la position difficile où elle se trouvait, elle suppliait instamment Dieu de la guider. On attendait l'arrivée de la cousine de Lizzie, et la garde sentait qu'elle ne pouvait pas laisser celle dont elle avait pris soin et que le Seigneur lui avait confiée, avec des parents qui lui cachaient la gravité de son état; elle résolut donc de lui en parler elle-même.

Elle demanda donc de nouveau à la jeune malade si elle était prête à rencontrer le Seigneur, au cas où il Lui plairait de la retirer de ce monde. Lizzie fondit en larmes. La garde interprétant ses pleurs comme une réponse négative à sa question, s'informa avec anxiété si elle se confiait réellement en Christ. Pendant quelques instants, Lizzie ne put répondre; à la fin elle dit: « Oui, chère garde, je puis dire maintenant que je suis sauvée. » Vous pouvez juger de la joie que cette déclaration causa à la garde, surtout lorsqu'elle apprit que la conversation qu'elles avaient eue à Édimbourg avait conduit Lizzie à se jeter dans les bras du Sauveur et à se confier en son sang précieux pour être lavée de tous ses péchés. Lizzie pleura beaucoup, et la garde se sentit attristée de lui avoir fait connaître qu'elle ne pouvait se rétablir et que sa fin était proche.

« Oh ! je n'ai pas peur de mourir, » dit Lizzie, « mais je pleure, parce que je n'ai rien fait pour Jésus. J'aurais aimé vivre pour parler de Lui à d'autres. »

« Que cela ne vous trouble pas, ma chère enfant, » répondit la garde. « Vous pouvez le faire tout de suite. Il y a votre grand'mère, vos deux petites sœurs, les domestiques, et votre cher frère le marin qui va revenir, et votre autre frère. »

Ces paroles consolèrent Lizzie, et, comme la garde l'apprit plus tard, elle ne tarda pas à suivre son conseil. Dès ce moment, la garde et la jeune patiente s'attachèrent étroitement l'une à l'autre. Elles s'entretenaient avec bonheur du Seigneur Jésus et de la demeure qu'il a préparée aux siens. La jeune fille apprenait ainsi que l'aiguillon de la mort a été ôté pour tous ceux qui se confient en Jésus qui est mort et qui a été ressuscité, et que la mort pour le croyant n'est autre chose que s'endormir en Jésus, comme l'enfant s'endort dans les bras de sa mère.

Lizzie avait souvent de fortes crises de prostration. Quand elles survenaient, elle murmurait à la garde : « Chantez, ma chère, chantez :

« Heureux dans les bras de Jésus  
Paisible sous sa douce étreinte, etc. »

ou quelque autre hymne consolante, et elle posait sa tête fatiguée sur l'épaule de la garde et écoutait.

Le temps vint où la garde dut la quitter, car la cousine de Lizzie était arrivée. La séparation fut douloureuse, car le Seigneur avait uni étroitement ces deux cœurs. La bonne cousine prit la place de la garde. Les souffrances de la malade avaient beaucoup augmenté, mais elle les supportait avec patience, se reposant sur cette parole : « Sa bannière sur moi, c'est l'amour. » (Cantique de Salomon II, 4.)

(A suivre)

## Histoire du royaume d'Israël

---

SA FIN SOUS LE ROI OSÉE

(2 Rois XVII)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, comment l'Éternel usa de patience et de bonté envers les rois et le royaume d'Israël, leur envoyant sans cesse des avertissements afin qu'ils se détournassent de leurs mauvaises voies. Mais ils méprisèrent les richesses de la bonté et de la patience divines ; cette patience eut un terme, et le jugement annoncé par les prophètes tomba enfin sur eux. Il en sera ainsi à l'égard du monde qui a rejeté Christ.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire comment arriva la destruction du royaume d'Israël ? Je me rappelle que le roi qui régnait alors se nommait Osée, et que, pour monter sur le trône, il avait tué son prédécesseur.

LA MÈRE. — Tu te rappelles aussi, n'est-ce pas, que le roi d'Assyrie Tiglath-Piléser était venu au secours d'Achaz, roi de Juda, qui était attaqué par les rois de Syrie et d'Israël ? Tiglath-Piléser s'était emparé d'une partie du royaume d'Israël. Son fils et successeur, nommé Salmannésor, continua la guerre contre Israël lorsqu'Osée fut devenu roi. Il le vainquit, et Osée devint son serviteur et dut chaque année lui payer un tribut. Ainsi le pauvre peuple était abaissé, humilié, et ce que le prophète Osée avait dit s'accomplissait : « L'Assyrien sera son roi ; car ils ont refusé de revenir à moi. » Et bientôt ils allaient subir le jugement final : « L'épée fera le tour de leurs villes, détruira leurs barres (celles qui ferment les portes), et les dévorera, à cause de leurs desseins. Et mon peuple tient à se détourner de moi :

on les appelle vers le Très-Haut ; pas un d'eux ne l'exalte » (1).

SOPHIE. — Il semble, maman, que le roi d'Assyrie les avait pris, pour ainsi dire, sous sa protection, puisqu'il lui payaient un tribut.

LA MÈRE. — Peut-être y avait-il des Israélites qui pensaient ainsi ; mais le roi Osée se lassa de payer le tribut ; il crut que c'était honteux d'être ainsi assujéti, et, comme il ne se sentait pas assez fort pour résister seul au roi d'Assyrie, il envoya secrètement des messagers au roi d'Égypte, nommé Sô, afin de l'engager à s'unir avec lui contre Shalmanésér.

SOPHIE. — Il faisait mal, n'est-ce pas, maman, car il manquait à ce qu'il avait promis.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Le monde estime que c'est une chose belle et bonne de secouer un joug, de se rendre indépendant, comme il dit ; mais l'Éternel ne juge pas ainsi. Le prophète Osée dit à ce propos : « Ils prononcent des paroles, ils jurent faussement (à Shalmanésér), et ils concluent une alliance (avec le roi d'Égypte) ; aussi le jugement poussera comme une plante vénéneuse dans les sillons des champs. » L'Éternel dit aussi de l'homme droit que même s'il a juré à son détriment, il ne change pas, mais tient sa parole (2).

SOPHIE. — Shalmanésér apprit-il ce qu'Osée avait fait ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Ce péché ne resta pas impuni, l'Éternel ne le permit pas. Ce fut comme la goutte d'eau qui fait déborder la coupe. Le roi Osée, plein de confiance dans le roi d'Égypte et ses armées, cessa de payer le tribut qu'il avait promis à Shalmanésér, qui découvrit ainsi qu'Osée conspirait. Alors, selon ce qu'avait dit le prophète,

(1) Osée XI, 5-7. — (2) Osée X, 4 ; Psaume XV, 4.

il monta par tout le pays, prit toutes les villes, puis assiégea Samarie. Le siège dura pendant trois ans, et nous pouvons penser combien grandes furent les souffrances des malheureux habitants. Tu te rappelles quelle famine régna dans la même ville, quand Ben-Hadad, roi de Syrie, l'assiégea.

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, une femme, d'accord avec une autre, avait tué son enfant et l'avait mangé (1). Peut-être y eut-il une chose semblable à ce siège de Samarie qui dura trois ans.

LA MÈRE. — L'Écriture ne le dit pas ; mais il y eut sans doute une grande détresse. Enfin la ville fut prise la neuvième année du roi Osée. Lui-même fut pris et jeté dans une prison où il resta jusqu'à sa mort, et les habitants de Samarie et de tout le pays d'Israël furent arrachés à leurs demeures, et transportés en Assyrie dans différentes villes de ce pays, bien éloignées de la terre de Canaan. Ainsi finit le royaume d'Israël, selon la parole de l'Éternel : « Samarie est détruite, son roi a péri ; les hauts lieux d'Aven, le péché d'Israël, seront détruits ; l'épine et la ronce monteront sur leurs autels » (2). Tel fut le résultat final de la longue désobéissance d'Israël.

SOPHIE. — Maintenant, maman, est-ce que tu me parleras du royaume de Juda ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, si le Seigneur le permet, mais auparavant, nous nous occuperons de ce que devint le pays d'Israël après que les habitants en eurent été transportés en Assyrie.

(1) 2 Rois VI, 26-29. — (2) Osée X, 7, 8.



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

---

JEAN HUSS (*suite*)

Nous avons déjà fait allusion au triste état dans lequel se trouvait la chrétienté en Occident à la fin du XIV<sup>me</sup> et au commencement du XV<sup>me</sup> siècle. Nous en dirons encore quelques mots avant de nous occuper de Jean Huss qui vécut à cette époque.

Au commencement du XV<sup>me</sup> siècle, l'Église catholique romaine, en dépit de l'unité dont elle se vante, avait à sa tête deux papes opposés l'un à l'autre. Benoît XIII avait sa résidence à Avignon, et Grégoire XII, à Rome. Cet état de choses durait depuis l'époque où Philippe le Bel, roi de France, après avoir humilié la papauté dans la personne de Boniface VIII, avait obligé le pape Clément V à transférer à Avignon le siège papal, afin que les papes demeurassent sous la puissance des rois de France. Mais un certain temps après, sous l'influence de l'empereur allemand, les Romains élurent un autre pape, celui d'Avignon refusant de retourner à Rome. Soit le pape d'Avignon, soit celui de Rome, prétendaient être les vicaires de Christ sur la terre, et s'accusaient l'un l'autre devant le monde entier d'hypocrisie, de parjures, et des desseins secrets les plus honteux. Ces princes de l'Église, Benoît XIII et Grégoire XII, bien qu'étant des vieillards d'environ soixante-dix ans, avaient une conduite telle que l'Europe entière en était scandalisée. Que faire pour guérir les plaies de l'Église et rétablir l'unité brisée? Les deux papes promettaient bien et juraient même d'abdiquer leur dignité, si les intérêts de l'Église le réclamaient ;

mais ils trouvaient bientôt un prétexte pour manquer à leur parole.

Alors les cardinaux des deux partis se réunirent à Livourne, afin de se consulter sur les moyens de mettre un terme à ce schisme affligeant. Ils arrivèrent à la conclusion que, dans les circonstances présentes, ils avaient le droit de convoquer un concile qui déciderait entre les deux prétendants au siège de Pierre et rétablirait ainsi l'unité de l'Église. La ville de Pise en Italie fut choisie pour le lieu où le concile se réunirait. Bien que ce fut une chose inusitée qu'un concile fût convoqué sans l'approbation du pape ou de l'empereur, toute l'Église approuva la mesure que les cardinaux avaient prise. Les papes furent ainsi privés de leur plus haut privilège, et appelés à répondre devant un nouveau tribunal, mais ils avaient tellement perdu l'estime de la chrétienté, que tout le monde applaudit à la résolution des cardinaux.

Le concile s'ouvrit le 25 mars 1409 et fut un des plus remarquables que mentionne l'histoire de la chrétienté, soit par le nombre, soit par la qualité de ceux qui y assistèrent. On y comptait vingt-deux cardinaux, quatre patriarches latins, douze archevêques et quatorze représentants d'archevêques, quatre-vingts évêques et cent deux représentants, quatre-vingt-sept abbés et deux cents représentants, un grand nombre de prieurs, le grand maître des chevaliers de Rhodes et seize commandeurs du même ordre, des députations de toutes les universités, plus de trois cents docteurs en théologie, et des envoyés des rois et princes de l'Europe. Que ne devait pas accomplir une assemblée si respectable ? Les séances durèrent du mois de mars jusqu'à la fin du mois d'août. Après beaucoup de délibérations, les deux papes furent jugés à l'unanimité. Le 5 juin, la sen-

tence fut rendue. Tous deux furent déclarés hérétiques, parjures, opiniâtres, incapables d'exercer l'autorité suprême et illimitée du pouvoir papal, et même indignes d'occuper aucune dignité. Le siège de Pierre fut déclaré vacant, et il s'agit alors de choisir un nouveau pape, chose plus difficile que de déposer les deux autres. Les vingt-quatre cardinaux chargés de faire ce choix, portèrent leurs suffrages sur Pierre de Candia, cardinal de Milan, qui fut élu sous le nom d'Alexandre V. Mais les deux papes d'Avignon et de Rome rejetèrent la décision du concile et continuèrent à exercer leurs fonctions comme papes légitimes, lançant l'un et l'autre leurs malédictions et leurs excommunications contre le concile et le nouveau pape leur rival. Il y eut donc trois papes. Le concile, loin de guérir le schisme, l'avait agrandi. Où était l'unité de l'Église romaine ? Où la succession apostolique, fondement de cette unité ? Alexandre V ne vécut qu'un an après son élection. A sa place on nomma Jean XXIII, homme, de l'aveu des écrivains les plus sérieux, sans principes, sans mœurs, et sans aucune crainte de Dieu.

Les difficultés furent plus grandes que jamais. Qu'y avait-il à faire ? pouvait-on encore se demander. La papauté semblait en danger de sombrer. Le pape lui-même était insuffisant pour rétablir la paix dans l'Église. L'empereur allemand Sigismond résolut d'intervenir, montrant ainsi pour le bien de l'Église plus d'intérêt que les papes. D'accord avec le roi de France et d'autres souverains, il engagea Jean XXIII à convoquer un concile général de toute l'Église, afin de mettre un terme aux luttes funestes qui l'agitaient.

La ville impériale de Constance fut choisie pour recevoir dans ses murs l'auguste assemblée. L'afflux de personnes de toutes conditions attirées dans la

ville pour cette occasion était si grand, qu'on compte que le nombre de chevaux qui amenèrent les assistants était de trente mille. Outre les nombreux dignitaires de l'Église, plus de cent princes, cent huit comtes, deux cents barons et vingt-sept chevaliers s'étaient rendus à l'invitation du pape. Des tournois, des fêtes, des plaisirs de toutes sortes se succédaient pour délasser les membres du concile de leurs occupations spirituelles. Cinq cents chanteurs avaient été rassemblés, prêts à charmer les heures de loisir des saints prélats et des gentilshommes, et à restaurer leurs esprits. Tous ces princes de l'Église, tous ces ecclésiastiques et ces grands de la terre étaient réunis afin de se consulter pour la guérison de la plaie mortelle de l'Antichrist, mais, à part quelques exceptions, l'histoire nous rapporte quelle fut la conduite abominable, l'impiété, la honteuse hypocrisie de ces soi-disant saints prêtres, et les faits scandaleux dont la ville de Constance fut témoin durant les trois ans et demi que dura le concile commencé le 5 novembre 1414, sans parler de l'impie mise à mort des deux témoins de Christ, Jean Huss et Jérôme de Prague.

Le but du concile de Constance était double : en premier lieu, il s'agissait de mettre un terme au schisme, et secondement, de réprimer ce que l'on nommait les hérésies de Wicléf et de Huss. On se proposait bien aussi de réformer certains abus dans l'Église, mais il semble qu'à cet égard les choses restèrent dans le même état. Quant au premier point, après avoir établi qu'un pape est assujéti au jugement d'un concile général de l'Église, le pape Jean XXIII fut déposé à cause de sa vie immorale et de son parjure vis-à-vis de l'empereur. Grégoire et Benoît subirent le même sort et s'y résignèrent. A leur place, on élut Othon di Colonna, sous le nom de

Martin V. Nous avons donné ces détails pour montrer ce qu'était alors celle qui s'appelle la *sainte* Église catholique.

Pour ce qui regarde les soi-disant hérésies abhorrées de Wicief et de Huss, nous verrons comment le concile agit pour les réprimer.

Remarquons seulement ici combien, au point de vue de l'Église romaine, le danger était grand. Les précieuses vérités de l'Évangile, en dépit des tortures et des bûchers de Rome, avaient jeté de profondes racines dans des milliers et des centaines de milliers de cœurs, et s'étaient répandues dans presque tous les pays de l'Europe. En l'an 1416, à ce même concile de Constance, un an avant le martyre de Cobham et trente-six ans après que Wicief eut traduit la Bible, l'archevêque de Lodi déclarait que les hérésies de Wicief et de Huss avaient trouvé de zélés partisans presque partout en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Russie, en Lithuanie, en Pologne, en Allemagne, et dans toute la Bohême. Ainsi, un ennemi déclaré rendait, sans le savoir ou sans y penser, témoignage à la puissance merveilleuse de la parole de Dieu. L'homme ne peut rien contre la vérité.

Indépendamment des semences de vérité qui étaient restées cachées en Bohême, comme nous l'avons fait remarquer, une circonstance spéciale contribua à réveiller les esprits et à préparer la voie à la réception de l'Évangile. En 1382, deux ans avant la mort de Wicief, la princesse Anne de Bohême devint l'épouse de Richard II, roi d'Angleterre. Anne était une femme pieuse qui aimait et sondait les Écritures. Son mariage établit entre les deux pays des relations étroites dans un temps où les enseignements de Wicief se répandaient avec une rapidité extraordinaire. Des hommes savants de Bohême,

entre autres Jérôme de Prague, allèrent à l'Université d'Oxford, et à leur retour dans leur pays y rapportèrent plusieurs des écrits de Wiclef que l'on traduisit en latin et en langue bohème. Ce qui valait davantage, plusieurs avaient reçu dans leur cœur les vérités enseignées par le réformateur. D'un autre côté, des étudiants anglais se rendirent aussi à l'Université de Prague et apportèrent avec eux les livres de Wiclef. La reine Anne elle-même favorisait ce mouvement religieux. Après sa mort, qui eut lieu en 1384, plusieurs des personnes qui l'avaient suivie revinrent en Bohême, et contribuèrent aussi à répandre les doctrines évangéliques. Elles pénétrèrent ainsi jusque parmi les membres de l'Université qui se mirent à lire et à examiner les livres qui les renfermaient. Du nombre de ces docteurs se trouvait Jean Huss, dont nous allons maintenant nous occuper.



### Les martyrs

Ils ont passé sur la terre  
 Glorifiant le Seigneur ;  
 Jusqu'à leur heure dernière  
 Ils ont souffert pour Jésus leur Sauveur.

Ils ont rendu témoignage  
 Devant leurs cruels ennemis ;  
 Rien n'abattait leur courage,  
 Christ était là, comme il l'avait promis

Ils ont enduré les tortures,  
 Les plus extrêmes douleurs,  
 Sans qu'un seul mot de murmure  
 Ou de vengeance échappât de leur cœur.

Ils ont gardé la foi sainte  
 Et l'espérance des élus,  
 Et mourant sans nulle crainte,  
 Ils sont allés reposer en Jésus.

Ils ont par Lui remporté la victoire,  
 Ils ont vaincu par le sang de l'Agneau ;  
 Bientôt, bientôt, ressuscités en gloire,  
 Avec nous tous, ils monteront en haut.



### La sentence divine contre Satan et contre l'homme coupable

Vous vous rappelez, mes jeunes amis, comment Dieu interrogea Adam et Ève au sujet de leur désobéissance, et les misérables excuses qu'ils donnèrent pour couvrir leur faute. Dieu ne fit aucune question à Satan ; il ne lui dit pas comme à Ève : « Qu'est-ce que tu as fait ? » mais il prononça immédiatement contre lui la sentence de condamnation. C'est que Dieu savait qu'il était dans la nature méchante de Satan, le père du mensonge, d'agir comme il l'avait fait ; Dieu le connaissait comme son adversaire déclaré, cherchant toujours à traverser ses desseins et à détruire ce que Dieu avait fait. Et c'est devant les deux coupables que le diable avait séduits et entraînés dans le mal, que Dieu prononce le jugement du tentateur. Pourquoi ? Était-ce pour les effrayer ? Non ; mais c'était afin qu'ils apprissent par cette sentence, que dans les pensées de Dieu, il y avait pour l'homme une porte d'espérance. Ainsi, mes jeunes amis, dès le premier péché, Dieu fait briller sa grâce.

« L'Éternel Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit par-dessus tout le bétail, et par-dessus toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. » N'êtes-vous pas étonnés d'entendre la malédiction de Dieu tomber sur le serpent ? Il n'était, c'est vrai, que l'instrument dont Satan s'était servi pour s'approcher d'Ève, mais Dieu le frappe pour montrer son horreur pour le mal, et pour tout ce qui touche au mal, et sous la malédiction qui l'atteint, nous voyons celle qui repose sur Satan. La forme du serpent et son allure restent le signe de la sentence prononcée contre lui, et l'horreur, la frayeur, la répulsion qu'il inspire, sont bien propres à nous rappeler à quoi il a servi. Vous savez aussi qu'un grand nombre de serpents portent un venin mortel, image du péché qui conduit à la mort.

Mais ce qui se rapporte au serpent n'est qu'une partie de la sentence divine. Il y en a une autre qui s'adresse, non plus au serpent, mais directement à celui qui parlait par le serpent. L'Éternel Dieu ajoute : « Et je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre la semence et sa semence. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon. » Vous savez, mes jeunes amis, qu'au sens propre, l'homme est l'ennemi du serpent. Il le redoute, et partout où il le rencontre, il le tue, s'il le peut. Il y a ainsi inimitié entre la postérité du serpent et celle de la femme. Mais ici il ne s'agit pas seulement du serpent, instrument de Satan, mais de Satan lui-même, l'ennemi de Dieu et de l'homme ; il ne s'agit pas non plus des hommes qui devaient naître d'Adam et d'Ève, mais de quelqu'un qui serait un descendant de la femme et qui détruirait Satan et sa puissance. Vous savez que le sûr moyen de tuer un serpent, c'est de lui écraser la tête. La tête, c'est la puissance, le siège de la vie ; c'est aussi là que



se trouve le venin mortel, la puissance de la mort. Ainsi quelqu'un, un homme, la semence ou la postérité de la femme, naîtrait un jour, et détruirait la puissance de Satan, du péché et de la mort. L'Éternel Dieu annonçait ainsi à Satan son sort final, et Adam et Ève étaient là, écoutant la parole de l'Éternel, et la retenant dans leur cœur. C'était une parole de jugement, mais aussi une parole de grâce. Dieu leur découvrait ses desseins. Ils ne mourraient pas tout de suite. Ils auraient une postérité qui vaincrait leur ennemi. Ils étaient tombés sous son pouvoir, mais il y aurait un Libérateur qui les affranchirait. Quelle merveilleuse révélation ! Et c'est là, mes jeunes amis, le fond de toute la Bible : l'homme déchu, pécheur, sous la puissance du diable, et Dieu lui donnant un Sauveur.

Remarquez, mes jeunes amis, que l'annonce de la victoire finale sur Satan, ne s'adresse pas à l'homme, mais à l'Adversaire. Pour Adam pécheur, l'homme dans la chair, il n'y a aucune promesse, mais seulement la sentence de mort, comme nous le verrons. Le jugement, c'est tout ce que nous méritons, mais, par la foi, nous pouvons saisir la déclaration divine qui annonce un Sauveur pour le pécheur : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

Mais la victoire devait être chèrement achetée. L'écrasement de la tête du serpent n'aurait lieu qu'au prix de la blessure du talon. Il y aurait effort et souffrance. Adam et Ève ne pouvaient saisir qu'obscurément ce que Dieu révélait dans les paroles adressées au serpent. Mais vous, si jeunes que vous soyez, vous pouvez le savoir, parce que maintenant Dieu les a accomplies. La semence de la femme, c'est Jésus, le Fils de Dieu, né ici-bas de la vierge

Marie, venu pour détruire les œuvres du diable et le diable lui-même. (Galates IV, 4 : 1 Jean III, 8.) Le diable, contre qui la sentence avait été rendue, a combattu Jésus de toutes ses forces, cherchant à annuler le dessein de Dieu. Il a voulu le faire mourir par les mains d'Hérode ; il a suscité contre Lui les principaux des Juifs, et enfin il a réussi à le faire crucifier et mettre à mort. C'était là la blessure infligée au talon. Mais là, par la croix, la tête du serpent était brisée. La puissance du diable était détruite, car « par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable » (Hébreux II, 14), et le péché était ôté de devant les yeux de Dieu, car Christ, « en la consommation des siècles, a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice. » (Hébreux IX, 26.) Ainsi la semence de la femme, Jésus, a triomphé de Satan sur la croix.

Il est bien vrai que Satan exerce encore sa méchanceté sur la terre. Il n'est ni lié, ni dans l'étang de feu. Il cherche à retenir les hommes dans les ténèbres, loin de Dieu. Il s'efforce, par ses ruses, de séduire et faire tomber ceux qui, en croyant en Jésus, ont échappé à son pouvoir. Mais c'est un ennemi vaincu qui n'a de force qu'autant que nous lui cédon. C'est pourquoi il nous est recommandé de tenir ferme contre ses artifices, en nous abritant sous la puissance du Seigneur, en nous fortifiant dans sa force, en revêtant l'armure de Dieu, en veillant et en priant. (Éphésiens VI, 10-18 ; 1 Pierre V, 8.)

Bientôt, après avoir été lié pendant les mille années du règne du Seigneur, le sort de l'Adversaire sera fixé dans l'étang de feu et de soufre pour l'éternité, et alors seront accomplies pleinement les paroles prononcées en Éden : « La semence de la femme te brisera la tête. » En attendant, pour les

croiyants, cette promesse demeure : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » (Romains XVI, 20), ce qui aura lieu à la venue de Jésus pour les saints. Puissiez-vous, chers jeunes amis, être gardés des pièges de Satan, et pour cela, demeurez attachés à Celui qui l'a vaincu.

Le péché, par un homme, est entré dans le monde ;  
 Le péché, que suivit la douleur et la mort :  
 Et voilà d'où provient la misère profonde  
 De tous les fils d'Adam, leur déplorable sort.

(A suivre)



### Réponses aux questions du mois d'août

La première mention de la fête des tabernacles se trouve en Exode XXIII, 16. Là elle est appelée la fête des récoltes.

En Lévitique XXIII, 33-43, se trouve l'institution de la fête des tabernacles. — On la célébrait au 7<sup>me</sup> mois, quand toutes les récoltes et les vendanges étaient faites. Elle commençait le 15 du mois et durait sept jours, mais de plus le 8<sup>me</sup> jour était un jour de repos, de même que le premier. On offrait tous ces jours-là, outre les sacrifices ordinaires, un sacrifice spécial. Le premier et le huitième jour, il y avait une sainte convocation, et l'on ne devait faire aucune œuvre. On prenait des branches de palmiers, des rameaux d'arbres touffus et de saules de rivières, on dressait des tabernacles ou tentes, et l'on y habitait durant les sept jours. Toute la fête devait être un temps de réjouissance.

Le but de la fête, qui venait après tous les travaux de l'année, était de rappeler aux Israélites la traversée du désert où ils avaient demeuré dans des

lentes, et après laquelle ils étaient entrés dans le repos de Canaan.

Elle préfigure le temps heureux du millénium, qui sera le repos pour Israël et pour la terre. Le huitième jour préfigure le repos éternel. Au chap. XXIX des Nombres, vers. 12-39, on a le détail des sacrifices spéciaux qui devaient être offerts pendant les jours de la fête.

Deutéronome XVI, 13-15, rappelle aux Israélites qu'ils doivent célébrer la fête des tabernacles, et n'être que joyeux durant ces jours-là, mais il n'est pas fait mention du huitième jour. Pourquoi ?

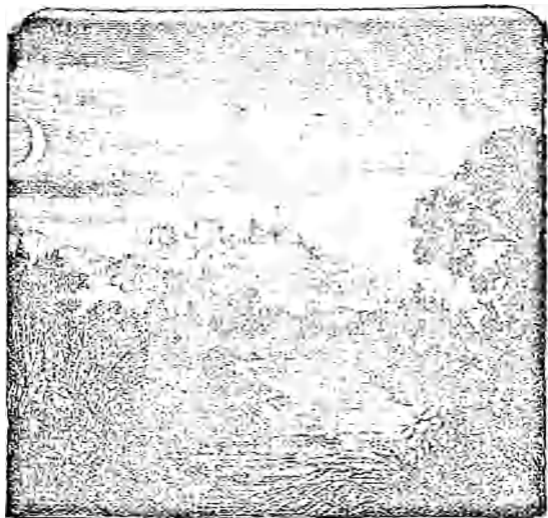
La fête des tabernacles fut célébrée par le roi Salomon et tout Israël, lors de la dédicace du temple. (1 Rois VIII, 2, 65, 66.) Au retour de la captivité, les Juifs la célébrèrent une première fois après que l'autel des holocaustes eut été érigé (Esdras III, 4); puis une seconde fois, avec Esdras et Néhémie, après la lecture de la loi. (Néhémie VIII, 14-18.)

En Jean VII, 2, la fête des tabernacles est mentionnée. « Et en la dernière journée, la grande journée de la fête, Jésus se tint là, et cria, disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » (vers. 37.)

Cette fête se célébrera dans le millénium. (Ézéchiel XV, 25; Zacharie XIV, 16-19.)

### Question pour le mois de septembre

Quels sont les faits principaux contenus dans le chap. V de l'évangile de Luc ?



## Histoire du royaume d'Israël

ÉTAT DU PAYS APRÈS LA TRANSPORTATION

DES HABITANTS

(2 Rois XVII, 7-41)

LA MÈRE. — Je t'ai dit, Sophie, que je te parlerais de l'état du pays d'Israël après que les habitants en eurent été emmenés en captivité par les Assyriens.

SOPHIE. — Je pense, maman, que le pays devait être bien désolé, privé comme il l'était de ceux qui y demeuraient, et surtout après que les soldats du roi d'Assyrie avaient tout pillé et dévasté.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, même dans le temps où nous vivons, c'est une chose affreuse que la guerre et ses suites. On peut le voir par ce que l'on rapporte de ce qui se passe au sud de l'Afrique et dans l'Orient. Le pays d'Israël était autrefois couvert de villages entourés de jardins, de champs fertiles, de vignes, d'arbres fruitiers et de prairies où paissaient les troupeaux. Et maintenant que le peuple était transporté au loin, les jardins étaient envahis par les mauvaises herbes, les renards dévastaient les vignes, et les maisons restées vides étaient la demeure des bêtes sauvages et des oiseaux de proie.

SOPHIE. — Mais n'était-il resté absolument personne, et est-ce que le roi d'Assyrie laissa le pays désert ?

LA MÈRE. — C'est ce que nous verrons, Sophie ; mais avant tout la parole de Dieu nous dit la raison de ce triste changement dans l'état du pays. « Les fils d'Israël *avaient péché* contre l'Éternel, leur Dieu, qui les avait fait monter du pays d'Égypte, de dessous la main du Pharaon, roi d'Égypte, » est-il écrit. Et tu sais de quel péché les Israélites s'étaient rendus coupables ?

SOPHIE. — Oui, maman ; ils étaient devenus idolâtres ; et c'était Jéroboam qui les avait entraînés dans ce grand mal en érigeant les deux veaux d'or à Béthel et à Dan, et en disant au peuple : « Ce sont là les dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte » (1).

LA MÈRE. — L'Écriture, comme nous l'avons vu, revient toujours sur ce péché de Jéroboam qui, dit-elle, « détourna violemment Israël de suivre l'Éternel, et les avait fait commettre un grand péché. » Mais l'idolâtrie ne s'arrêta pas là. Les Israélites

(1) 1 Rois XII, 28.

« dressèrent des statues et des idoles sur toute haute colline et sous tout arbre vert, et firent fumer de l'encens sur tous les hauts lieux, comme les nations » qu'autrefois l'Éternel avait chassées de devant eux. Ils se prosternèrent devant toute l'armée des cieux, c'est-à-dire qu'ils adorèrent les astres et servirent le faux dieu Baal, comme nous l'avons vu dans l'histoire du roi Achab. Ils pratiquèrent même l'affreuse coutume de brûler leurs enfants en l'honneur du dieu Moloc, et s'adonnèrent aux divinations et aux enchantements, transgressant ainsi tous les commandements que l'Éternel leur avait donnés. Dieu avait été patient envers eux ; il leur avait envoyé ses prophètes pour les avertir, mais ils refusèrent de les écouter, et « l'Éternel les ôta de devant sa face. » Dieu, nous dit l'Écriture, est lent à la colère (1), et le jugement est pour Lui une œuvre étrange (2), mais si le méchant ne se détourne pas de ses mauvaises voies, « Dieu aiguisera son épée : il a bandé son arc, et l'a ajusté, il a préparé contre lui des instruments de mort, il a rendu brûlantes ses flèches » (3). C'est ce qui est arrivé à Israël, c'est ce qui arrivera au monde.

SOPHIE. — Chère maman, la pensée des jugements de Dieu est bien propre à nous rendre sérieux ; quel bonheur de savoir que le sang du Seigneur Jésus nous met à l'abri du jugement.

LA MÈRE. — Oui, ma chère fille. Mais tu m'as demandé si le pays resta inhabité et désolé, je veux maintenant répondre à ta question. Un très petit nombre d'Israélites y étaient demeurés, mais durant environ quarante ans le pays fut presque vide d'habitants et resta désolé. Pendant ce temps, le roi

(1) Exode XXXIV, 6. — (2) Ésaïe XXVIII, 21.

(3) Psaume VII, 11-13.

Shalmanésor était mort détrôné par Sargon (1), et Sankhérîb fils de celui-ci avait succédé à son père. La Bible nous raconte comment Sankhérîb assiégea en vain Jérusalem et vit son armée détruite en une nuit par un ange de l'Éternel. De retour à Ninive, il fut tué dans la maison de son dieu Nisroc par deux de ses fils, qui après leur crime, s'enfuirent en Arménie, et son troisième fils Ésar-Haddon, régna à sa place (2). Ce fut lui qui, pour peupler le pays d'Israël, fit venir de différentes parties de son empire des gens qui habitèrent dans les villes de la Samarie à la place des fils d'Israël.

SOPHIE. — C'étaient des païens sans doute.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Chacune des nations qui étaient venues remplacer Israël, apporta avec elle les idoles qu'elle adorait. Il y avait même une de ces nations qui brûlait ses enfants en l'honneur de ses dieux nommés Adrammélec et Anammélec.

SOPHIE. — C'était comme faisaient les anciens Cananéens, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, et la terre d'Israël continuait à être souillée par ces abominations. Ces païens, qui ne connaissaient pas l'Éternel, placèrent leurs idoles sur les hauts lieux, dans les temples que les habitants de la Samarie avaient faits, de sorte qu'une idolâtrie fut remplacée par une autre (3). Mais le

(1) Ésaïe XX, 1. D'après la découverte d'inscriptions à Ninive, Sargon ayant détrôné Shalmanésor, aurait continué le siège de Samarie et c'est lui, dit-il dans ces inscriptions, qui l'aurait prise : « J'assiégeai, j'occupai Samarie et réduisis en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient. »

(2) 2 Rois XIX, 35-37. — (3) Les Israélites, comme Salomon en avait donné l'exemple, avaient adopté les idoles des pays voisins, des Phéniciens, de Moab, d'Ammon. (1 Rois XI, 5-7.) Les nouveaux habitants de la Samarie y apportèrent leurs divinités babyloniennes et assyriennes.



pays d'Israël était la terre de l'Éternel (1) ; il avait des droits sur elle, et il les revendiqua. Il ne pouvait la voir souillée par l'idolâtrie sans en manifester son horreur, et il envoya contre les idolâtres des lions qui les tuaient. Ainsi ils ne pouvaient cultiver en paix leurs champs, ni garder leurs troupeaux.

SOPHIE. — C'était une position très cruelle. Les chers petits enfants qui sortaient des maisons étaient dans un bien grand danger (2). Que firent ces pauvres gens ?

LA MÈRE. — On avait l'idée, dans ce temps-là, que chaque contrée avait son dieu qui la protégeait et qu'il fallait honorer suivant certaines coutumes, sans quoi on s'exposait à sa colère. Les nouveaux colons crurent que c'était le dieu du pays qui faisait venir ces lions contre eux, parce qu'ils ne le servaient pas. Ils envoyèrent au roi d'Assyrie un message pour lui dire leur perplexité. Le roi d'Assyrie donna aussitôt l'ordre de faire aller là un des sacrificateurs qui avaient été transportés, afin qu'il leur enseignât comment servir le dieu du pays ; il voulait dire l'Éternel. C'est ce qui fut fait.

SOPHIE. — Mais, maman, c'était un des sacrificateurs comme ceux que Jéroboam avait établis pour le culte des veaux d'or, comment pouvait-il leur enseigner à servir l'Éternel ?

LA MÈRE. — Bien que servant les veaux d'or et d'autres idoles, les Israélites avaient conservé les prescriptions de la loi, telles que la circoncision, le sabbat et d'autres cérémonies ; ils reconnaissaient l'Éternel pour Dieu et pensaient qu'ils pouvaient l'adorer et le servir tout en se prosternant devant des idoles. Le sacrificateur qui fut envoyé dans la

(1) Lévitique XXV, 23; 2 Chroniques VII, 20,

(2) Lévitique XXVI, 22.

Samarie, enseigna donc à ces peuples païens ce qu'ils auraient à faire pour servir l'Éternel, mais il ne leur dit pas de laisser leurs idoles, ni de se rendre à Jérusalem pour adorer le seul vrai Dieu. Ainsi ces nations transplantées sur la terre d'Israël servaient l'Éternel comme un dieu, mais non comme l'unique Dieu, et associaient son culte à celui de leurs idoles. Mais ce mélange était odieux à l'Éternel qui est le seul vrai Dieu, qui est un Dieu jaloux et ne donne point sa gloire à un autre (1). Et maintenant nous, chrétiens, nous avons à nous garder aussi de tout mélange avec le monde, et n'avoir point un cœur partagé. Le Seigneur dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (2). La partie de la terre d'Israël où les nations transportées par le roi d'Israël demeurèrent, fut dès lors appelée Samarie, du nom de la capitale, et les habitants en prirent le nom de Samaritains.

SOPHIE. — Sont-ce les mêmes que ceux dont il est parlé dans les évangiles ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Ils furent toujours ennemis des Juifs qui, eux, les détestaient, ainsi que nous le voyons en plusieurs passages de l'Écriture. Je te dirai encore quelque chose des Samaritains dans notre prochain entretien.

SOPHIE. — J'en serai bien aise, maman, et, si tu me le permets, je te ferai aussi une question relative aux Juifs qui furent transportés au loin par les rois d'Assyrie.

(1) Ésaïe XLVIII, 11 ; Exode XXXIV, 14.

(2) Matthieu VI, 24.



## La sentence divine contre l'homme coupable

(Suite et fin de la page 179.)

Nous nous sommes entretenus la dernière fois, mes jeunes amis, du jugement porté par l'Éternel contre le serpent, contre Satan lui-même. Écoutons maintenant ce qu'il dit à Adam et Ève coupables tous deux d'avoir transgressé son commandement. Et remarquez bien que la sentence prononcée contre eux nous concerne aussi, nous leurs descendants. Ce que Dieu leur dit, s'applique à nous.

Ils devaient mourir, car l'Éternel avait dit que s'ils désobéissaient, ils mourraient *certainement*. La mort, il est vrai, ne les frappa pas immédiatement ; mais dès lors ils y furent assujettis : le péché avait introduit en eux le germe de mort. De plus leur vie sur la terre, jusqu'à son terme fatal, devait être accompagnée de labeurs et de souffrances. Ce n'était plus la vie heureuse dans le calme et la paix de l'innocence, vie où ils jouissaient des dons de Dieu et de sa communion : souffrances de corps et d'âme étaient devenues leur lot. A la femme, l'Éternel dit : « Je rendrai très grandes tes souffrances. » Il y a pour elle des douleurs spéciales, très grandes en effet, lorsqu'elle devient mère. Les enfants doivent s'en souvenir, et, à cause de cela, avoir un respect profond et une grande tendresse pour celle qui a tant souffert en leur donnant le jour. L'Éternel ajoute une autre clause à sa sentence : « Ton désir, » dit-il à la femme, « sera tourné vers ton mari, et il dominera sur toi. » Ève avait agi avec indépendance en écoutant le serpent et en mangeant du fruit défendu sans recourir d'abord à Adam. Maintenant Dieu la place dans une position de dépendance et de sou-

mission. Que mes jeunes lectrices se souviennent que cette position de la femme subsiste sous le régime de la grâce où nous sommes. C'est ce que montrent bien des passages du Nouveau Testament. « L'homme est le chef de la femme, » dit l'apôtre Paul ; et ailleurs : « Je ne permets pas à la femme d'user d'autorité sur l'homme, » et encore : « Que les femmes soient soumises. » (1 Corinthiens XI, 3, 10 ; XIV, 34 ; 1 Timothée II, 11, 12.) De nos jours, on fait beaucoup d'efforts dans le monde pour faire sortir la femme de la place que Dieu lui a assignée dans cette séance solennelle tenue en Éden. On va ainsi à l'encontre de l'ordre de Dieu. Le bonheur pour la femme est de rester dans la position que Dieu lui a faite. Elle participe à toutes les bénédictions qui sont en Christ — là il n'y a point de différence (Galates III, 28) — mais son rôle sur la terre est différent de celui de l'homme, et son activité s'exerce dans une autre sphère. Méditez, mes jeunes amies, sur ce que la parole de Dieu vous dit de la pudeur, de la modestie et de la soumission qui vous conviennent. « La femme qui craint l'Éternel, c'est elle qui sera louée. » (Proverbes XXXI, 30.)

Quant à Adam, l'Éternel lui dit : « Parce que tu as écouté la voix de la femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'ai commandé, disant : Tu n'en mangeras pas — maudit est le sol à cause de toi ; tu en mangeras en travaillant péniblement tous les jours de ta vie. Et il te fera germer des épines et des ronces, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton visage tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, car c'est de lui que tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras à la poussière. » Ainsi le dur et incessant labeur pour gagner ce qu'il lui faut pour sa subsistance, et les souffrances qui en sont insépa-

rables, et cela jusqu'à la mort, telle est la part de l'homme, et nul ne peut y échapper. Ne croyez pas, mes jeunes amis, que les riches et les puissants de la terre soient exempts de cette loi du travail imposée à l'homme. Tous riches et pauvres, rois et princes, comme leurs sujets, y sont soumis, bien que le genre de travail, les fatigues et les peines qui l'accompagnent, diffèrent des uns aux autres. Le laboureur, l'artisan, le savant, le négociant et ses employés, les empereurs et les rois, tous travaillent et se fatiguent, car la sentence est : « Tu mangeras du pain à la sueur de ton visage, » et elle concerne tous les descendants d'Adam. Si quelqu'un veut y échapper et se faire une vie de loisirs, de plaisirs et de paresse, il trouve son châtement dans la fatigue même des plaisirs et le dégoût que produit la satiété. Souvenez-vous, mes jeunes amis, que si l'obligation de travailler est une punition d'abord, Dieu, dans sa bonté, l'a imposée à l'homme pour son bien. Le travail est un frein salutaire mis au développement des convoitises de la chair et de l'esprit. Comme il est doux au travailleur fatigué d'avoir achevé son œuvre et de se reposer ; quelle satisfaction n'éprouve-t-il pas une fois sa tâche terminée ! Dieu a ordonné le travail, le fuir ou le négliger, c'est désobéir à Dieu. Aussi lisons-nous souvent dans l'Écriture des reproches et des exhortations adressées aux paresseux. (Proverbes VI, 6-11 ; XXIV, 30-34.)

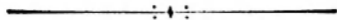
Mais le châtement se fait toujours sentir. Partout nous voyons les résultats du jugement prononcé sur l'homme et sur la terre. Elle a été maudite, cette terre si belle au commencement, maudite à cause du péché de l'homme. Avant cela, elle produisait abondamment les fruits nécessaires à sa subsistance. Sans doute qu'il devait la cultiver, mais sans labeur fatigant. Il n'avait pas à se défendre contre l'enva-

hissement des ronces, des épines, des végétaux parasites et nuisibles de toutes sortes qui maintenant poussent partout où le travail de l'homme ne les extirpe pas, et étouffent les bonnes plantes. Il faut lutter, lutter toujours. Quand vous verrez, mes jeunes amis, des ronces et des épines qui s'accrochent à vous et vous déchirent les mains, pensez à la sentence divine : « Le sol te fera germer des épines et des ronces, » et voyez là une preuve du péché de l'homme. Lorsqu'en passant dans les champs, vous voyez le laboureur courbé sur les sillons, la sueur coulant à grosses gouttes de son front et couvrant son corps fatigué, pensez au péché qui a amené ce rude et pénible labeur. L'ouvrier s'use à son travail de la journée ; le savant, l'ingénieur, pâlissent dans leurs veilles pour inventer quelques nouvelles machines, pour pénétrer quelques secrets de la nature. Et vous-mêmes, mes jeunes amis, quand vous éprouvez, après les études ou le travail de la journée, de la lassitude d'esprit ou de corps, rappelez-vous que c'est la suite du péché. Ainsi le travail pénible, les soucis pour avoir le pain de chaque jour, les maladies, les peines de cœur plus cuisantes que celles du corps, tout cela est le fruit du péché, et se trouve compris dans la sentence divine prononcée à Adam en Éden.

Puis vient le terme fatal : la souffrance, la peine d'abord, puis, à la fin, sans un rayon d'espérance, sans une promesse qui lui soit directement donnée, Dieu dit à Adam : « Jusqu'à ce que tu retournes au sol, car tu en as été pris. Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière. » C'est la mort, selon ce que l'Éternel avait prononcé : « Tu mourras de mort. » Voilà ce que le péché a introduit sur la terre, et comme descendants d'Adam, c'est notre lot, c'est l'héritage que le premier homme nous a légué. « Dans

l'Adam, » est-il dit, « tous meurent, » et encore : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. » (1 Corinthiens XV, 22; Romains V, 12.) Et voilà maintenant en quoi se résume l'histoire de chacun de nous en Adam : « Naître, souffrir et mourir. » Comme le dit le patriarche Job : « L'homme né de femme est de peu de jours et rassasié de trouble ; il sort comme une fleur, et il est fauché ; il s'enfuit comme une ombre, et il ne dure pas. » (Job XIV, 1, 2.)

Nous savons, mes jeunes amis, plus que ce que Dieu annonçait à Adam. La mort, selon le gouvernement de Dieu, était pour lui le complément du jugement prononcé contre le pécheur. Mais est-ce tout ? Non, mes jeunes amis. Vous avez entendu plus d'une fois ce texte : « Il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela... » Ah ! c'est cet « après » qui est solennel et terrible : « après cela, le jugement. » (Hébreux IX, 27.) La mort ne termine donc pas tout. Elle ne nous fait pas échapper au juste châtiment de nos péchés. Elle est les gages du péché, ici, sur la terre, mais elle n'anéantit pas l'homme, et ne l'introduit pas non plus dans le ciel. Elle n'est pas un feu purificateur du péché. L'homme a une âme immortelle, et il doit rendre compte à Dieu de tout ce qu'il a fait, et recevoir selon les œuvres qu'il aura accomplies dans le corps. Mais ce n'était pas le lieu de révéler encore cela à l'homme. Pour Adam, la fin de tout c'était la mort, sauf une lueur d'espérance qu'il pouvait saisir par la foi. Nous en parlerons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

---

JEAN HUSS (*suite*)

Jean Huss naquit le 6 juillet 1369 (d'autres disent en 1373), dans la petite ville de Hussinetz d'où il tira son nom, située au sud de la Bohême près des frontières de la Bavière. Ses parents étaient d'humble extraction, comme le furent ceux de Luther. Ils purent cependant l'envoyer faire ses études à l'Université de Prague. On raconte que lorsque sa mère le conduisait à l'Université (son père étant déjà mort), elle apportait au recteur un présent qu'elle perdit dans le voyage. Très affligée de cette perte, elle se mit à genoux à côté de son fils, le recommanda au Tout-puissant et invoqua sur lui sa bénédiction. Sa prière fut exaucée, mais elle ne vécut pas assez longtemps pour voir combien richement Dieu lui répondit.

La carrière universitaire de Huss fut brillante. Il se distingua de bonne heure par une grande intelligence et en même temps par sa modestie, sa fermeté et sa conduite irréprochable. Il était d'un abord doux et affable et gagnait les cœurs de tous ceux qui s'approchaient de lui. Pendant ses années d'étude, il se montra très attaché à la papauté; il était un fils dévoué de l'Église de Rome et avait une foi entière dans la vertu des sacrements. Ainsi à l'époque du jubilé de Prague en 1393, il donna ses dernières pièces de monnaie au confesseur de l'église de Saint-Pierre. Comme les écrits de Wicléf étaient déjà très répandus en Bohême, Huss, comme nous l'avons dit, en eut connaissance; mais il ne



lut d'abord que ses œuvres philosophiques qu'il étudia soigneusement.

Huss était entré dans les ordres, et se fit distinguer bientôt par ses remarquables capacités. Il fut revêtu successivement des grades universitaires : maître ès-arts, professeur à l'Université et enfin doyen de la faculté de philosophie. Sa renommée étant parvenue jusqu'à la cour du roi Wenceslas, la reine Sophie de Bavière le choisit pour son chapelain.

Jusqu'alors rien n'annonçait en Huss un réformateur, bien que sans doute il vit les abus de l'Église romaine et la corruption, non seulement des nobles et du peuple, mais aussi du clergé. Mais en 1402, il fut nommé prédicateur de la chapelle de Bethléhem. C'était un édifice pouvant contenir 3000 personnes, élevé en 1392 par un riche citoyen de Prague, agréé par le roi et l'archevêque, et destiné uniquement par le fondateur à la prédication en langue bohème. Il disait : « Lorsque Christ apparut à ses disciples, après sa résurrection, il leur donna commission de prêcher la parole de Dieu, de manière à conserver constamment sa mémoire vivante dans le monde. » Dès le moment où Huss commença à prêcher dans la chapelle de Bethléhem, et qu'il eut à sonder davantage la parole de Dieu, un grand changement semble s'être opéré en lui, graduellement toutefois. On peut dire qu'il fut alors converti à Dieu. En même temps, Dieu appliquait la vérité à l'âme de ses auditeurs.

Selon un écrivain contemporain, la condition morale des habitants de Prague à cette époque, était la plus basse possible. « Le roi, » dit-il, « les nobles, les prélats, le clergé, les citoyens, s'abandonnaient sans contrainte à l'avarice, à l'orgueil, à l'ivrognerie, à la débauche et à tous les vices. Au

milieu de cette corruption Huss se leva, réveillant les consciences par sa parole. C'était tantôt contre les prélats, tantôt contre les nobles, puis contre le clergé inférieur, qu'il dirigeait ses coups. » Ainsi Dieu s'était suscité un champion pour combattre le mal et l'erreur. C'est alors aussi que Huss lut les écrits théologiques de Wicléf et qu'il les étudia sérieusement, admirant la piété de l'auteur et d'accord avec lui dans les réformes que celui-ci demandait. « Je suis attiré par ses écrits, » disait-il, « car il s'y efforce avec énergie à ramener tous les hommes à la loi du Christ, et spécialement le clergé, invitant ce dernier à renoncer à la pompe mondaine et à la domination sur les hommes, et l'engageant à vivre comme les apôtres et selon l'exemple de Christ.

Huss était appelé à prêcher fréquemment à la chapelle de Bethléhem. Aux nombreux jours de fête de l'Église, il le faisait souvent deux fois dans la même journée, et toujours en langue vulgaire. Il devait ainsi étudier toujours plus la parole de Dieu et creuser toujours plus profondément dans la mine inépuisable des vérités qu'elle renferme; de cette manière il en acquérait une conception toujours plus claire et croissait rapidement dans la connaissance des choses divines, en s'imprégnant de l'esprit de la Parole infallible. Ce qu'il recevait ainsi intérieurement par la Parole et l'Esprit de Dieu, il le répandait au dehors dans ses prédications qui exerçaient une puissante action sur ses auditeurs. Plusieurs étaient saisis par la vérité, d'autres s'y opposaient, ainsi qu'à celui qui l'annonçait. Mais Huss trouva dans l'archevêque et dans la reine des protecteurs, de sorte qu'en dépit de l'opposition de ses ennemis, il put continuer à prêcher, proclamant les vérités de la Sainte Écriture, et en appelant constamment à elle pour justifier ce qu'il disait. Autour de lui se

formait et s'accroissait toute une communauté d'âmes pieuses qui avaient soif des eaux vives de la grâce et faim du pain de vie, qui est Christ. Huss était un vrai pasteur d'âmes, surtout pour les gens des classes les plus humbles qui venaient à lui avec une conscience troublée que l'absolution du prêtre ne soulageait pas. Il n'avait pas conscience du mouvement qui commençait par son moyen et ignorait où il serait conduit. Il était entré, sans en avoir l'idée, dans la voie de la Réformation que Dieu opéra plus tard.

Un événement vint, vers ce temps-là, jeter dans les esprits à Prague des pensées propres à ébranler la foi en l'autorité du pape. Dans cette ville arrivèrent deux gradués d'Oxford, disciples de Wicief, nommés James et Conrad de Cantorbéry. Ils tinrent des disputes publiques sur la doctrine de la primauté du pape. Les choses n'étaient guère mûres pour une tentative aussi hardie, et les autorités de la ville leur enjoignirent le silence. Mais ils savaient peindre aussi bien que parler, et leurs pinceaux se montrèrent pleins d'éloquence. Avec l'assentiment de leur hôte, ils peignirent dans le vestibule de la maison, d'un côté, l'entrée du Seigneur à Jérusalem, « débonnaire et monté sur le poulain d'une ânesse, » et de l'autre la magnificence plus que royale d'un cortège pontifical. On y voyait le pape portant la triple couronne, couvert de vêtements resplendissants d'or et brillants de pierres précieuses, monté sur un cheval richement caparaçonné, précédé de trompettes proclamant sa venue, et suivi d'un cortège nombreux de cardinaux et d'évêques splendidement vêtus.

Ces peintures parlaient aussi haut que des discours, et le contraste qu'elles présentaient frappait chaque spectateur. Toute la ville fut émue ; une

grande excitation fut produite, et les visiteurs anglais trouvèrent prudents de s'éloigner. Mais ils avaient fait naître des pensées qu'aucune autorité n'avait le pouvoir d'étouffer. On peut cependant se demander si les consciences et les cœurs étaient atteints par de semblables attaques contre l'erreur et les abus, et si la prédication pure et simple de la vérité comme elle est en Jésus, n'était pas bien préférable pour atteindre ce but et détacher les âmes d'un système antichrétien en les amenant à jouir du salut et de la paix.

Huss fut un de ceux qui vinrent voir les peintures des deux Anglais. Il s'en retourna tranquillement et se mit à étudier de plus près les écrits de Wiclef. Il fut d'abord effrayé des choses hardies qui y étaient présentées contre les superstitions, les abus et les mensonges de l'Église de Rome, mais il fut enfin convaincu. (A suivre)

---

### Histoire de Lizzie

*(Suite et fin de la page 165.)*

Enfin le moment vint pour Lizzie de « déloger pour être avec Christ. » L'après-midi du jour qui précéda sa mort, elle dit à sa cousine : « Cousine chérie, je crois que je vais bientôt mourir. Vous avez été bonne et affectueuse envers moi. Je vous retrouverai dans le ciel. Oh ! ne pleurez pas à cause de moi. Je suis très heureuse ; je vais auprès de Jésus. Appelez grand'maman, Willie, Agnès et Marguerite. »

Lorsque sa grand'mère fut là, elle lui dit : « Chère grand'maman, je vais mourir. Je le sais, mais je suis tout à fait heureuse. Il faut que tu me retrouves dans le ciel, grand'maman. » « Je l'espère, ma ché-

rie, » répliqua la grand'mère. « Oh ! grand'maman, il le faut, » dit Lizzie.

Puis elle dit à son frère Willie : « Je vais vous quitter, Willie, mais ne pleure pas ; je suis si heureuse. Vous quitter tous me fait de la peine ; j'aurais aimé vivre, mais je suis heureuse. Jésus m'a sauvée. Oh ! Willie, ne vis pas comme si cette vie était tout. Autrefois j'ai vécu ainsi, mais j'ai été conduite à me confier en Jésus, et depuis ce moment-là, j'ai été heureuse. »

Ensuite elle lui parla des tentations qu'il rencontrerait dans sa vie de marin et dans le monde, et le supplia de prendre maintenant Christ pour son Sauveur, afin que, fortifié par Lui, il pût résister aux tentations. « Cher Willie, n'oublie pas mes paroles, » ajouta-t-elle.

A son frère James alors absent, elle envoya ses tendres amitiés avec ce message : « Dites-lui de prendre maintenant Jésus pour son tout. »

« Chères petites, » dit-elle en se tournant vers Agnès et Marguerite, « Lizzie va vous quitter pour aller au ciel vers Jésus. Ne pleurez pas, mes chéries. Lizzie est tout à fait heureuse. Il vous faut aimer Jésus, et être de bonnes et chères fillettes, et ne jamais désobéir à grand'maman. N'oubliez pas ce que Lizzie vous a dit avant de vous quitter.

Elle envoya aussi un message affectueux à la directrice de la pension où elle avait été placée et à sa chère garde, puis à toutes ses compagnes d'école, demandant qu'on les priât avec instance de ne pas penser seulement à cette vie passagère.

Elle dit encore adieu aux domestiques de la maison, et leur ayant adressé quelques paroles sérieuses, elle ajouta : « Maintenant je ne puis parler davantage. Dieu m'a fait la grâce de vous dire cela à vous tous. Je crois que maintenant je vais m'endormir en Jésus. »

Mais la chère jeune malade avait encore à dire : « Que ta volonté soit faite. » Les cruelles douleurs et les spasmes de cœur avec leurs angoisses recommencèrent. « O Seigneur Jésus, prends-moi à Toi ! » s'écriait-elle, et sa cousine priait aussi que si c'était sa volonté, le Seigneur la prit sans de nouvelles souffrances.

Bientôt après elle dit à la petite Agnès : « Chante, ma chérie. » L'enfant en sanglotant regarda sa cousine comme pour lui dire que cela lui était impossible :

« Essaie, ma petite, essaie pour Lizzie, » dit la cousine ; et la claire voix enfantine commença son petit cantique du soir :

O Jésus, tendre Berger,  
Prends ton agneau sous ton aile ;  
La nuit va m'environner ;  
Garde-moi, Sauveur fidèle.

Ces paroles semblaient bien appropriées pour celle qui s'approchait des ténèbres de la mort. Jamais peut-être la petite Agnès n'avait si bien chanté son cantique. Combien c'était touchant de l'entendre !

Depuis ce moment, Lizzie ne souffrit plus. Elle s'endormit, se réveillant de temps en temps. La grand'mère et la cousine se partagèrent la veillée de cette nuit. Au matin, la cousine était seule près d'elle, lui tenant la main. Lizzie s'éveilla et dit : « Je suis si fatiguée, cousine ; vous ne savez pas comme je suis fatiguée. Je pense que maintenant je vais m'endormir en Jésus. » Elle enfonça sa tête dans l'oreiller comme pour se rendormir ; sa cousine vit comme une lueur passer sur son visage : Lizzie n'était plus !

« Oh ! Lizzie, êtes-vous partie ? » s'écria-t-elle. Oui, elle s'était endormie en Jésus comme elle l'a-

vait dit. Sa cousine écrivait plus tard : « Je n'ai jamais vu la mort si complètement dépouillée de son aiguillon. »

Son frère, ayant appris son délogement, vint à la maison, et lorsqu'il la vit, si belle dans la mort, il s'écria : « Oh ! ma chérie, combien elle est gracieuse. Je ne puis pas même pleurer sur elle. Oui, elle dort vraiment en Jésus ! »

Mes jeunes amis, peut-être avez-vous été touchés par la simple histoire de Lizzie ; peut-être en la lisant les larmes ont-elles rempli vos yeux. Mais mon but, en vous la racontant, n'a pas été de vous émouvoir. Oh ! non. Ce que je désire, c'est que vous vous confiez au même Sauveur que Lizzie. Il vous attend pour vous sauver. Ne voulez-vous pas comme elle venir à Lui, Lui dire tous vos péchés et la folie de votre cœur, et puis vous confier en Lui pour qu'il efface par son sang toutes vos fautes ? Si vous le faites, il vous sauvera. Ne serait-ce pas terrible de mourir sans avoir cru en Lui ? Mais si vous croyez, votre espérance sera son retour pour vous prendre afin d'être avec Lui pour toujours. Jésus a plusieurs des siens sur la terre qu'il a lavés de leurs péchés dans son précieux sang et qui vivent et cherchent à vivre pour Celui qui a tant fait pour eux. Ne voulez-vous pas vous joindre à eux en prenant maintenant Jésus pour votre Sauveur ? Dieu veuille que vous le fassiez ! Alors vous pourrez vivre pour Lui, comme Lizzie désirait l'avoir fait, et si vous êtes appelé à déloger, vous endormir, ainsi qu'elle, dans les bras de Jésus.

« J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me recherchent me trouveront, » dit la Sagesse éternelle. (Proverbes VIII, 17.)



## Réponses à la question du mois de septembre

Il y a dans le chapitre V de Luc quatre faits principaux :

1<sup>o</sup> Ce que l'on nomme la pêche miraculeuse. (Versets 1 à 11.) Nous y voyons Pierre, un pêcheur, saisi dans sa conscience par la présence de Dieu qui se manifeste dans sa puissance et sa bonté. Puis l'amour de Jésus qui bannit la crainte et qui lie le cœur de Pierre à Lui, de sorte qu'il laisse tout pour le suivre.

2<sup>o</sup> La guérison du lépreux. (Versets 12 à 16.) C'est la purification du pécheur par la puissance de grâce qui est en Jésus qui s'est abaissé jusqu'à nous, et est venu, pour ainsi dire, nous toucher.

3<sup>o</sup> La guérison du paralytique. (Versets 17 à 26.) C'est le pardon du péché de par l'autorité du Fils de l'homme, et en même temps la capacité, étant pardonné, de marcher à la gloire de Dieu.

4<sup>o</sup> L'appel adressé à Lévi. (Versets 27, 28.) C'est l'appel divin qui sépare un pécheur du monde pour l'attacher à Jésus, et le mettre à sa suite.

Ces quatre faits sont des manifestations de la grâce en contraste avec la loi. (Versets 29 à la fin.)

### Questions pour le mois d'octobre

1<sup>o</sup> Qu'étaient les trois fils de Tséruïa ?

2<sup>o</sup> Qui était Tséruïa et dans quelle relation était-elle avec David ?

3<sup>o</sup> Dites ce que la Parole nous apprend de l'aîné et du plus jeune des fils de Tséruïa. Pour savoir qui est l'aîné et le plus jeune, lisez l'ordre dans lequel ils sont nommés.

(Mes jeunes lecteurs doivent chercher ces réponses dans 2 Samuel, 1 Rois, et 1 Chroniques.)





### La petite Marthe

Marthe était une gentille et aimable petite fille. Bien qu'elle n'eût pas encore tout à fait cinq ans, elle aimait le Seigneur Jésus de tout son cœur, et croyait en Lui comme son Sauveur. Aussi quoique si jeune, elle Lui rendait volontiers témoignage. Ses parents, qui étaient de vrais croyants, avaient beaucoup de plaisir avec leur chère enfant et priaient souvent le Seigneur pour qu'il gardât leur petite chérie, cet agneau du bon Berger.

Mais celui qui rend témoignage au Seigneur Jésus, doit s'attendre à ce que le monde le méprise et se moque de lui. Tous les disciples de Christ en ont fait et en font l'expérience, et c'est aussi ce qui eut lieu pour la petite Marthe.

Dans le voisinage vivaient bien des gens non convertis et incrédules. Souvent, se trouvant accidentellement dans l'une ou l'autre de ces familles,

Marthe, avec sa simplicité enfantine et sans fausse honte, engageait ceux qui se trouvaient là à prier, et leur disait sérieusement que, s'ils ne croyaient pas au Seigneur Jésus, ils iraient en enfer. Cela excitait la colère de ces personnes, et il arrivait parfois qu'on se moquait d'elle et même qu'on lui montrait rudement la porte. Cela ne la décourageait pas, mais à cause de cela, elle avait peu de relations avec d'autres enfants.

Il n'y avait qu'une seule petite fille à peu près du même âge, Elsa F., qui eût pour Marthe une vraie affection. On pouvait souvent les voir au milieu de leurs jeux s'arrêter, joindre leurs mains et prier.

La petite Marthe aimait surtout sa sœur Alma qui avait une vingtaine d'années. Celle-ci se promenait souvent avec elle, et tout en allant, elles chantaient des cantiques d'enfants, cherchaient des baies et cueillaient des fleurs dont elles faisaient de beaux bouquets. Avant d'aller se coucher, Marthe demandait à son papa ou à sa maman de lui raconter quelque histoire de la Bible, surtout de la vie du Seigneur Jésus. Et elle ne se serait pas endormie sans avoir prié pour ses parents, pour ses frères et sœurs, et aussi pour sa petite amie Elsa, et même pour tous les hommes. Ainsi se passaient les jours de sa jeune vie.

Peu avant la fin de sa cinquième année, elle tomba malade. Elle se montra très patiente dans ses souffrances. Le dernier jour de son séjour ici-bas, elle demanda à être levée et à être mise devant sa petite table pour y jouer. On céda volontiers à son désir, et l'on croyait qu'un mieux se produisait dans son état; mais au bout de quelques minutes elle devint tout à coup très faible. Elle demanda sa sœur Alma qui vint aussitôt. « Que veux-tu, ma chérie? » lui dit celle-ci. « Chante, » dit Marthe, « le cantique :

Lieu du repos, sainte patrie. » Alma chanta, mais à la fin du second vers, les larmes étouffèrent sa voix. Marthe sembla ne pas s'en apercevoir ; avec effort elle dit tout bas : « Alma, chante encore les derniers vers :

« Repos, repos, près de Jésus,  
Peines, douleurs, là ne sont plus. »

Cette dernière partie du cantique fut aussi chantée au milieu des larmes ; puis le silence régna dans la chambre. Tous voyaient que le moment de la séparation approchait. La petite Marthe tourna languissamment les yeux vers sa couchette. La mère, le cœur brisé, y porta sa chérie. La respiration de l'enfant devint toujours plus courte et enfin cessa tout à fait. Marthe était allée auprès de son Sauveur. Le Seigneur l'avait donnée, le Seigneur l'avait reprise ; que son nom soit béni ! Dans le sein de Jésus son agneau repose pour l'éternité.

Tous sanglotaient autour du lit de la chère petite, mais en même temps une joyeuse et céleste espérance remplissait leurs cœurs, celle du glorieux rassemblement de tous auprès de Jésus. Peu de temps après le Seigneur prit aussi à Lui l'amie de Marthe, la petite Elsa.

Oh ! mes chers enfants, qu'en est-il de vous ? Comme la petite Marthe, aimez-vous Jésus ? Croyez-vous en Lui comme au Sauveur dont vous avez besoin pour être un jour dans le ciel ? Pouvez-vous dire avec certitude que vous êtes un agneau du bon Berger ? Alors, ainsi que Marthe, n'ayez pas honte de le confesser ; comme elle, aimez la sainte Parole ; comme elle, priez. Et si vous ne pouvez encore dire que vous êtes à Jésus, venez à Lui sans tarder pour jouir du bonheur que possédait Marthe.

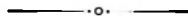


## Espoir

Lieu du repos, sainte patrie,  
Séjour heureux des rachetés,  
O ville d'or, cité chérie,  
J'aspire à tes félicités.  
Repos, repos, près de Jésus,  
Peines, douleurs, là ne sont plus.

Dans les hauts lieux où ceint de gloire  
Le Sauveur règne en sa splendeur,  
Les saints célèbrent sa victoire,  
Leurs chants proclament sa grandeur.  
Repos, bonheur, près de Jésus,  
Tristesse et deuil, là ne sont plus.

Là j'entrerai, sauvé par grâce ;  
Jésus m'a dit dans son amour :  
« Viens près de moi prendre ta place,  
A jamais dans ce beau séjour. »  
Béni sois-tu, Seigneur Jésus !  
Souffrance et pleurs, là ne sont plus.



## Histoire du royaume d'Israël

### LES SAMARITAINS

**SOPHIE.** — Tu m'as dit, chère maman, que tu me parlerais encore des Samaritains.

**LA MÈRE.** — Oui, mon enfant. Tu te rappelles que les nouveaux habitants de la Samarie, après que le roi d'Assyrie en eut transporté les Israélites, étaient des païens de diverses nations, ayant chacune leurs propres divinités.

**SOPHIE.** — Et tu m'as dit qu'ils furent instruits à servir l'Éternel par un des sacrificateurs de Béthel,

et qu'ils mêlèrent le culte de l'Éternel avec celui de leurs faux dieux, ce qui était très mal.

LA MÈRE. — Il est probable que ces païens s'allièrent avec le faible reste des Israélites pauvres laissés dans le pays. C'est pour cela sans doute que ceux qui existent encore, en très petit nombre, prétendent descendre des tribus d'Éphraïm et de Manassé et disent que leur dialecte est l'hébreu pur et original dans lequel la loi fut donnée. Mais les Juifs ne les reconnaissent pas comme Juifs, et les nomment avec mépris « colons étrangers. » D'ailleurs leur type de figure n'est pas juif.

SOPHIE. — Est-ce qu'il est parlé des Samaritains dans l'Ancien Testament autre part que dans le livre des Rois ?

LA MÈRE. — Oui. Lorsque les Juifs du royaume de Juda, transportés à Babylone, furent revenus dans leur pays sur l'ordre de Cyrus, roi de Perse, pour rebâtir le temple à Jérusalem, les Samaritains voulurent prendre part à cet ouvrage. Lis dans le livre d'Esdras, au chapitre IV, ce qui est dit à ce sujet.

SOPHIE (*lit.*). — « Et les ennemis de Juda et de Benjamin entendirent que les fils de la transportation bâtissaient le temple de l'Éternel, le Dieu d'Israël ; et ils s'approchèrent de Zorobabel et des chefs des pères, et leur dirent : Nous bâtissons avec vous, car nous recherchons votre Dieu, comme vous, et nous lui offrons des sacrifices depuis les jours d'Ésar-Haddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici. »

LA MÈRE. — Tu vois, Sophie, que ce sont bien les descendants de ces nations païennes que le roi d'Assyrie avait envoyées pour peupler le pays. Ils prétendaient servir le même Dieu que les Juifs, et continuaient en même temps à rendre un culte à leurs idoles. Zorobabel et les chefs pouvaient-ils s'associer avec eux ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman.

LA MÈRE. — Continue la lecture et tu verras ce que répondirent ces Juifs fidèles.

SOPHIE (*lit*). — « Et Zorobabel, et Jéshua (1), et le reste des chefs des pères d'Israël, leur dirent : Vous n'avez pas affaire avec nous pour bâtir une maison à notre Dieu, mais nous seuls, nous bâtirons à l'Éternel, le Dieu d'Israël. »

LA MÈRE. — La proposition des Samaritains était une ruse du diable pour faire tomber les Juifs dans l'infidélité à l'Éternel, leur Dieu, et empêcher qu'il bénît leur travail. Zorobabel et Jéshua se souvenaient que la loi de Moïse défendait de s'allier avec les adorateurs des faux dieux, et que c'était pour n'avoir pas obéi à cette défense que les Israélites étaient tombés dans l'idolâtrie et avaient attiré sur eux la colère et le jugement de Dieu. Tu vois que, malgré leur apparence de piété et leur prétendu zèle pour Dieu, la parole de Dieu appelle les Samaritains « des ennemis de Juda et de Benjamin. » Il n'y a pas de pires ennemis que ceux qui veulent nous associer au mal qu'ils pratiquent. Le temple aurait été souillé et l'Éternel n'aurait pas pu le reconnaître pour sa maison, si les Samaritains y avaient mis la main. Il en est de même de nos jours. Le chrétien doit rester séparé de tout ce qui n'est pas de Dieu et selon Dieu, quand même il y aurait une apparence religieuse et qu'on le solliciterait de s'y joindre.

SOPHIE. — Les Samaritains ne furent-ils pas bien fâchés du refus de Zorobabel ?

LA MÈRE. — Ils le furent en effet. Les Samaritains accusèrent les Juifs de vouloir se révolter contre le roi de Perse et réussirent à empêcher la continuation de la construction du temple durant plusieurs

(1) Jéshua était le souverain sacrificateur.

années. Plus tard, quand Néhémie vint avec l'autorisation du roi de Perse pour relever les murailles de Jérusalem, les mêmes ennemis firent tous leurs efforts pour arrêter ou entraver son œuvre, et même complotèrent contre sa vie. Mais l'Éternel soutint le faible, mais fidèle, résidu de son peuple. C'est tout ce que l'Ancien Testament nous dit des Samaritains; nous y voyons les causes de l'inimitié qui existait entre ces deux peuples.

SOPHIE. — Mais le Nouveau Testament parle d'eux, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et ce qui nous y est dit d'eux est plein d'intérêt. Mais avant de nous en occuper, je te dirai ce que l'histoire profane nous raconte des Samaritains dans l'intervalle de temps entre l'Ancien et le Nouveau Testament. L'inimitié qui existait entre les deux peuples s'accrut encore plus, quand les Samaritains élevèrent sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Pour justifier cet acte, ils altérèrent le texte de Deutéronome XXVII, 4 et 5, où il est dit : « Quand vous passerez le Jourdain, vous dresserez ces pierres sur la montagne d'Ébal... et tu bâtiras là un autel à l'Éternel, ton Dieu... et tu offriras dessus des holocaustes à l'Éternel, ton Dieu, » et ils substituèrent à Ébal le mot Garizim. Ils prétendirent avoir ainsi obéi à la loi en érigeant là un temple. Manassé, fils de Jojada, le grand sacrificateur, en fut le sacrificateur. On croit que c'est celui dont parle Néhémie (1). Il avait épousé une femme étrangère, fille de Sanballat, et s'était retiré en Samarie avec plusieurs Juifs qui, de même que lui, avaient pris des femmes païennes et n'avaient pas voulu s'en séparer. On établit dans le temple de Garizim un culte sembla-

(1) Néhémie XIII, 28.

ble à celui qui se célébrait à Jérusalem ; mais l'adoration qui s'y rendait n'était pas moins fausse. « Vous adorez, vous ne savez quoi, » disait le Seigneur à la femme samaritaine (1). Ils connaissaient si peu l'Éternel que lorsque le roi de Syrie, Antiochus Epiphane, persécuta les Juifs, les Samaritains déclarèrent qu'ils n'avaient rien de commun avec eux et dédièrent leur temple à Jupiter.

SOPHIE. — Ils montraient bien par là que l'Éternel, le Dieu d'Israël, n'était pas leur Dieu. Mais ne recevaient-ils donc pas les saintes Écritures ?

LA MÈRE. — Pas toutes. Ils ne gardaient que les livres de Moïse (2). Quant aux autres livres qui établissent si clairement la prééminence de Jérusalem et de son temple comme endroits choisis de Dieu, ils les rejetaient. Samuel, disaient-ils, était un magicien et un infidèle, et Esdras devait être maudit pour toujours. Plus tard, leur temple fut détruit par le roi juif Jean Hyrcan, mais le lieu où il avait été élevé continua d'être pour eux un endroit saint et le centre de leur culte. Nous le voyons par les paroles de la femme de Sichar au Seigneur : « Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer » (3). Il semble qu'à cette époque ils avaient abandonné le culte des faux dieux, sans pour cela être arrivés à la connaissance du vrai Dieu. Mais, comme les Juifs, ils attendaient le Messie qui devait les instruire de ce qu'ils ignoraient. « Je sais, » disait la femme à Jésus, « que le Messie, qui est appelé le Christ, vient ; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses » (4).

(1) Jean IV, 22. — (2) Un missionnaire dit avoir vu entre les mains des Samaritains qui subsistent encore, des copies de Josué et des Juges.

(3) Jean IV, 20. — (4) Jean IV, 25.



SOPHIE. — Mais comment pouvaient-ils l'attendre, puisqu'ils rejetaient les prophètes ?

LA MÈRE. — Ne te rappelles-tu pas que Jacob mourant avait annoncé la venue du Messie sous le nom de « Shilo » (1) ? Et Moïse avait dit : « L'Éternel, ton Dieu, te suscitera un prophète comme moi, du milieu de toi, d'entre tes frères ; vous l'écoutez ; » et plus loin : « Je leur susciterai un prophète comme toi, du milieu de leurs frères, et je mettrai mes paroles dans sa bouche » (2). C'est sans doute à cela que la femme samaritaine faisait allusion. Ainsi, entre les Samaritains et les Juifs existait une inimitié toujours plus profonde. Te rappelles-tu quelques passages du Nouveau Testament qui nous le montrent ?

SOPHIE. — Oui, maman. Le Seigneur Jésus avait envoyé une fois des disciples devant Lui pour Lui préparer un logement. Et étant entrés dans un village des Samaritains, ceux-ci ne voulurent pas le recevoir, parce qu'il allait à Jérusalem (3). Et quand il demanda à boire à la femme au puits de Sichar, elle lui dit : « Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine » (4) ?

LA MÈRE. — A cette époque, l'aversion des Juifs pour les Samaritains n'était pas encore telle qu'il leur fût défendu d'acheter des vivres chez ceux-ci. Les disciples de Jésus étaient allés en acheter à la ville. Mais plus tard, une malédiction publique fut prononcée contre eux, et toutes les productions de leur pays furent déclarées aussi impures que la chair de porc. Appeler quelqu'un un Samaritain était une des plus grandes injures qu'on pût adresser à un homme.

(1) Genèse XLIX, 10. — (2) Deutéronome XVIII, 15, 18.

(3) Luc IX, 52, 53. — (4) Jean IV, 9.

**SOPHIE.** — Et c'est ce que les méchants Juifs dirent au Seigneur : « Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain et que tu as un démon » (1) ? Mais comme il est beau de voir que Jésus, Lui, aimait ces pauvres Samaritains. Il instruisit avec tant de douceur la pauvre femme pécheresse et ignorante, lui dit qu'il lui donnerait l'eau vive de la grâce, lui fit connaître Dieu comme le Père qu'il faut adorer, et lui dit qu'il était le Messie. Et ensuite il annonça l'Évangile aux habitants de la ville et resta deux jours avec eux, de sorte que beaucoup de gens crurent en Lui et le reconnurent pour le Sauveur du monde et pas seulement des Juifs (2).

**LA MÈRE.** — Oui, mon enfant. Je suis bien aise que tu te rappelles ce qu'il y a dans ce beau chapitre. Jésus est venu pour sauver tous les pécheurs sans distinction de nationalité. Dix lépreux vinrent une fois Lui demander de les guérir. L'un d'eux était un Samaritain, et il les guérit tous.

**SOPHIE.** — Et c'est ce Samaritain qui se montra seul reconnaissant envers Jésus (3). Je me rappelle aussi que Jésus, avant de monter au ciel, dit aux apôtres de prêcher l'Évangile à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre (4).

**LA MÈRE.** — Et dans les Actes, nous voyons Philippe l'évangéliste qui obéit à cet ordre et va prêcher Christ dans une ville de la Samarie. Beaucoup de personnes crurent au Seigneur et furent baptisées. Puis les apôtres Pierre et Jean vinrent de Jérusalem et leur imposèrent les mains pour qu'elles reçussent l'Esprit Saint, et en s'en retournant, ils évangélisèrent plusieurs villages des Samaritains (5). La grâce

(1) Jean VIII, 48. — (2) Jean IV, 40-42. — (3) Luc XVII, 11-19. — (4) Actes I, 8. — (5) Actes VIII.

de Dieu, qui apporte le salut dans la personne de Jésus, le Fils de Dieu, est ainsi apparue à tous les hommes, aux Juifs, aux Samaritains et aux païens (1). C'est le cœur de Dieu, riche en miséricorde envers tous. Il veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité (2).

Je t'ai dit, ma chère enfant, qu'il existe encore un petit nombre de Samaritains. On les trouve à Sichem, à Jaffa, et en quelques autres endroits. Ils célèbrent annuellement la Pâque dans leur temple ou sur le mont Garizim. Leur sacrificateur descend, disent-ils, de Manassé. Comme leurs ancêtres, ils ne reçoivent, comme Écriture saintes, que les livres de Moïse, et en observent, dit-on, très fidèlement les prescriptions. Ils sont d'ailleurs fort opposés aux chrétiens et aux Juifs. Ils possèdent un très ancien manuscrit du Pentateuque, qu'ils prétendent avoir été écrit, il y a plus de 3000 ans, par un fils de Phinées, fils d'Éléazar le sacrificateur (3). Mais les savants estiment qu'il ne saurait remonter au delà du temps de la captivité, ce qui est déjà fort ancien.

SOPHIE. — Merci, maman, pour tous ces détails sur les Samaritains. Mais j'ai encore une question à te faire. Ce sera pour la prochaine fois, si tu me le permets.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et si le Seigneur le veut.

(1) Tite II, 11. — (2) 1 Timothée II, 4.

(3) Josué XXII, 13; Juges XX, 28; Esdras VII, 5.



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*JEAN HUSS *(suite)*

Dieu avait donné à Huss pour le soutenir au milieu des luttes que bientôt il eut à soutenir, un ami fidèle dans la personne de Jérôme de Faulfisch, plus connu sous le nom de Jérôme de Prague. Il était, comme nous l'avons dit, un des étudiants de Bohême qui étaient allés à Oxford, et là il avait été converti aux vérités de l'Évangile exposées par Wicief. De retour dans son pays natal, il avait répandu les écrits du réformateur anglais, et, dans des discussions publiques, il avait soutenu les doctrines de la foi selon l'Écriture. Bientôt l'université de Prague fut partagée en deux camps ; les uns tenant pour les principes de Wicief, les autres s'y opposant. L'attention des chefs de l'université fut ainsi éveillée, et en mai 1403, une réunion eut lieu pour examiner quarante-cinq propositions tirées, disait-on, des écrits de Wicief. L'université était partagée en nations — Bohême, Bavière, Saxe et Pologne — chacune ayant une voix quand l'on votait sur quelque sujet. La Bavière, la Saxe et la moitié de la Pologne étant de langue allemande, pouvaient toujours avoir la majorité sur les Bohémiens. Dans le cas présent, le parti allemand l'emporta pour condamner les propositions de Wicief, auxquelles plusieurs de ceux de Bohême étaient favorables. Il fut défendu sous peine du feu de les répandre et de les professer. Huss se contenta de nier que ces propositions se trouvassent dans Wicief. Jusqu'alors Huss avait surtout attaqué dans ses prédications les désordres dans les mœurs de la cour, du peuple et du

clergé, et insisté sur une réforme nécessaire à cet égard, en prêchant en même temps toujours plus clairement le salut gratuit par Jésus-Christ.

Ce qui contribua surtout à ouvrir les yeux de Huss sur les impostures de Rome, fut le soi-disant miracle de Wilsnack. Dans cet endroit, situé en Prusse, dans la province de Brandebourg, se trouvaient les restes d'un ancien autel faisant partie d'une église détruite autrefois, sans doute dans quelque guerre. Vers l'an 1403, dans cet autel on découvrit trois des hosties qui servent à célébrer l'eucharistie dans l'Église romaine. Quand on les trouva elles étaient d'une couleur rougeâtre. Or nous savons que les catholiques romains disent que quand les hosties sont consacrées par le prêtre, elles sont changées dans le corps et le sang du Seigneur, et qu'ainsi le corps et le sang du Seigneur sont dans l'hostie. Quand donc on vit ces hosties *rouges*, on crut que le sang de Christ était devenu visible, que les hosties étaient teintes du même sang qui coulait dans les veines du Seigneur quand il était sur la terre. Le bruit de ce fait se répandit. On dit que c'était un miracle que chacun pouvait venir contempler, et les foules accoururent. Le clergé de l'endroit encouragea la croyance à ce soi-disant miracle. Il y trouvait son profit, car Wilsnack devint un « lieu saint, » où de toutes parts, de la Suède, de Norvège, de Hongrie, de Pologne et de toute la Bohême, on venait en pèlerinage avec de riches offrandes. Des miracles, disait-on, s'accomplissaient près de l'autel par la vertu des saintes hosties. Un fait montrera jusqu'où allait l'imposture des prêtres. Un citoyen de Prague qui avait une main estropiée, s'était fait faire une main en argent et l'avait suspendue dans l'église comme offrande votive en l'honneur des hosties sanglantes, ainsi qu'on les appelait. Il était resté

quelques jours dans l'endroit, très probablement inconnu des prêtres, et en réalité pour mettre à l'épreuve leur honnêteté. Mais un jour il fut surpris d'apprendre que l'un d'entre eux avait déclaré publiquement que cette main en argent avait été offerte comme mémorial de la guérison miraculeuse de la main malade du donateur. Le pauvre homme ne put supporter cette fausseté ; il étendit devant tous sa main aussi malade que jamais, au grand déshonneur du prêtre, mais par là éclairé lui-même ainsi que plusieurs autres.

Les foules ne cessaient cependant pas d'accourir et de se prosterner autour des hosties sanglantes. L'archevêque de Prague Zbynek, qui au moins était un honnête homme, avait des doutes quant aux hosties et aux miracles qui s'opéraient dans ce lieu. Il nomma, pour examiner l'affaire, trois commissaires dont l'un était Huss. Après une minutieuse investigation, ils rapportèrent que les miracles n'avaient rien de réel, et que les hosties n'étaient pas teintes de sang. Elles ne devaient leur apparence rougeâtre qu'à la moisissure provenant de l'humidité où elles avaient été exposées. L'archevêque défendit dans tout son diocèse les pèlerinages à Wilsnack.

Jusqu'alors l'archevêque et Huss avaient été en bons termes, mais cette entente ne dura pas. Bien que Zbynek eût déclaré en 1405, qu'il n'y avait point d'hérésie en Bohême, quelques membres du clergé avaient été accusés d'être favorables aux principes de Wiclef, et l'archevêque les avait sommés de répondre à l'accusation. L'un d'entre eux, Nicolas de Welenowitz, fut jeté en prison, puis, ayant été relâché, il fut banni du diocèse. Huss prit en mains sa cause et écrivit à l'archevêque une lettre où il blâmait sa conduite. « Comment ! » disait-il, « des hommes souillés de sang, coupables de toutes sor-

tes de crimes, marchent dans les rues avec impunité, tandis que d'humbles prêtres, qui font tous leurs efforts pour combattre et détruire le péché, qui accomplissent leurs devoirs sous votre direction ecclésiastique, qui, pleins de bonté, fuyant l'avarice, s'adonnent gratuitement au service de Dieu et à la proclamation de sa Parole, sont jetés dans les cachots comme hérétiques, et doivent subir l'exil pour avoir prêché l'Évangile ! » Un langage aussi courageux ne pouvait manquer de faire de l'archevêque Zbynek un ennemi de Huss et fournissait un prétexte pour accuser celui-ci d'être partisan de Wiclef.

La lutte entre les partis qui existaient dans l'université de Prague n'avait point cessé. Le roi Wenceslas l'aggrava en rendant un édit qui donnait trois votes aux Bohémiens et un seul aux étrangers. Les Allemands résolurent, si le roi maintenait son édit, de quitter Prague. Le roi refusant de revenir sur ce qu'il avait décidé, un grand nombre de professeurs et d'étudiants se retirèrent. Cela amena la fondation de l'université de Leipzig. Huss qui avait approuvé la décision du roi, fut nommé recteur de l'université de Prague. Ce fut un grief de plus contre lui de la part de l'archevêque qui, par le départ des Allemands, voyait se fortifier le parti de la réforme. D'un autre côté, ceux qui avaient quitté Prague répandaient partout que Huss était entaché d'hérésie.

Comme nous l'avons vu, le concile de Pise avait déposé les deux papes Grégoire XII et Benoît XIII, et avait élu Alexandre V. L'archevêque de Prague qui d'abord avait tenu pour Grégoire XII, reconnut le nouveau pape et obtint de lui une bulle contre tous ceux qui, en Bohême, soutenaient les doctrines de Wiclef. De plus, la bulle défendait toute prédication dans les chapelles privées et condamnait au feu les écrits de Wiclef. C'était évidemment contre Huss

que le coup était dirigé. Sur ces entrefaites Alexandre V mourut, empoisonné, dit-on, par son ami Balthasar Cossa, qui lui succéda sous le nom de Jean XXIII. Huss fit vainement appel au nouveau pape, et l'archevêque résolut d'en finir et de mettre à exécution la bulle d'Alexandre V.

Il commença par ordonner que tous les écrits de Wicief lui fussent livrés dans un délai de six jours pour être examinés. Mais sans les avoir examinés, il déclara son intention de les brûler, et le 16 juillet 1410, malgré l'opposition de l'université et sous prétexte que le roi n'avait pas défendu leur destruction, il fit brûler devant son palais environ deux cents volumes des écrits de Wicief et d'autres réformateurs. C'étaient des manuscrits de prix, ornés de belles enluminures, et avec des couvertures très riches. Cette exécution causa une grande indignation, et plusieurs en prirent occasion pour tourner l'archevêque en ridicule. Il était fort ignorant et dut apprendre à lire, dit-on, lorsqu'il entra en charge. On en fit des chansons qui couraient dans les rues de Prague :

Notre archevêque doit apprendre

Son A, B, C,

Afin qu'il puisse au moins comprendre

Ce qu'il a brûlé.

Le roi défendit sous peine de mort de les chanter. Huss n'était pour rien en cela ; il se contenta de dire : « C'est une pauvre chose de brûler des livres. Cela n'a jamais ôté un seul péché du cœur des hommes. Si celui qui a condamné ces livres ne peut rien prouver contre eux, il a seulement détruit quelques vérités, plusieurs belles pensées, et cela n'a servi qu'à multiplier parmi le peuple les troubles, les inimitiés, les soupçons et les meurtres. » En



effet, chose triste à dire, le sang avait coulé dans ces dissensions.

Quant à la défense de prêcher dans la chapelle de Bethléhem, Huss ne pensait pas devoir obéir. Il estimait qu'il était protégé par l'acte de fondation de la chapelle, mais surtout il pensait qu'il devait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il disait : « Quelle autorité se trouve-t-il dans les saints écrits, ou sur quel fondement raisonnable peut-on se baser, pour défendre de prêcher dans un lieu si public et si convenable dans ce but, au milieu de la grande ville de Prague ? Au fond de tout cela il n'y a autre chose que la jalousie de l'antichrist. » Huss comprenait et affirmait que l'appel divin à prêcher l'Évangile avait une autorité supérieure à n'importe quel appel de la part de l'homme. « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » Il continua donc ses prédications en laissant à Dieu les résultats.

Huss aurait désiré réformer les abus de l'Église de Rome à laquelle il était attaché et dont il ne se sépara jamais ouvertement ; mais comment faire au milieu de la confusion et des luttes qui régnaient dans l'Église ? Il avait à peser tout en présence de Dieu, et devait arriver, fortifié par Dieu, à prendre une résolution quant à ce qu'il avait à faire. Obéirait-il à Dieu pour autant qu'il avait compris sa volonté, et irait-il contre le courant, ou bien se laisserait-il aller avec le courant en évitant le mal autant qu'il le pourrait ?

Écoutons la conclusion à laquelle il arriva : « Afin de ne pas me rendre coupable par mon silence, abandonnant la vérité pour un morceau de pain ou par crainte des hommes, je déclare que mon dessein est de défendre même jusqu'à la mort la vérité que Dieu m'a rendu capable de connaître, et spécialement la vérité des saintes Écritures, puisque je sais que la vérité demeure, qu'elle est puissante à jamais,

qu'elle subsiste éternellement, et qu'avec elle il n'y a point d'acception de personnes. » Noble résolution ! Au milieu des ténèbres qui alors couvraient l'Église, être déterminé à rester du côté de la lumière qui l'amènerait en collision avec les ténèbres et les puissances des ténèbres, c'était un vrai courage. Dieu seul pouvait l'inspirer à son fidèle témoin.

Nous avons vu que Huss en avait appelé au pape ; l'archevêque avait fait de même et fut écouté par le pape qui nomma le cardinal Othon di Colonna pour examiner le cas de Huss. Le cardinal somma Huss de comparaître à Bologne où se trouvait alors le pape. Là, le réformateur ne pouvait s'attendre qu'à une condamnation. La reine Sophie prit en main la cause de son confesseur, et le roi écrivit au pape et au cardinal en faveur de Huss, exprimant aussi sa volonté « que la chapelle de Bethléhem à qui, disait-il, pour la gloire de Dieu et le salut du peuple, nous avons accordé des franchises pour la prédication de l'Évangile, *subsiste*, et soit confirmée dans ses privilèges... et que notre loyal, dévoué et bien-aimé Huss soit établi sur cette chapelle, et prêche en paix la parole de Dieu. » Le roi demanda aussi que Huss fut excusé de ne pas se rendre à Bologne.

Sur ces entrefaites, Colonna avait prononcé l'excommunication contre Huss pour n'avoir pas obéi à sa sommation, mais le pape, se rendant à la lettre du roi, ôta l'affaire à Colonna et nomma un autre commissaire. Cependant l'archevêque fit tous ses efforts pour persuader au pape de faire comparaître Huss devant lui, et lui envoya, ainsi qu'aux cardinaux, de riches présents. Le pape nomma alors le cardinal Brancas qui, sans l'avoir entendu, déclara Huss hérésiarque, c'est-à-dire chef d'hérétiques, et plaça sous l'interdit la ville de Prague où Huss résidait. L'archevêque triomphait, et, par ses ordres, le

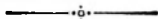
clergé se mit à fermer les églises (1). Mais ici encore le roi intervint et confisqua les biens du clergé qui voulait maintenir l'interdit. Le peuple aussi se souleva contre les prêtres.

Huss cependant, profitant de ce conflit, continua tranquillement son œuvre, laissant le roi s'arranger avec l'archevêque et le cardinal. Combien tout cela est remarquable et comme l'on peut y voir la main de Dieu qui s'étendait sur son serviteur pour le garder en se servant des passions des hommes. Car le roi au fond ne se souciait pas de la vérité, et était en réalité un très méchant homme, que ses sujets emprisonnèrent deux fois pour ses crimes. Le roi et l'archevêque en vinrent à un compromis. L'archevêque leva l'interdit et écrivit au pape qu'il n'y avait *point d'hérésie en Bohême*, et de son côté, le roi fit relâcher les ecclésiastiques qu'il gardait en prison et leur rendit leurs biens. La paix fut ainsi rétablie en quelque mesure. L'archevêque Zbynek quitta la Bohême en septembre 1411, et mourut peu de temps après.

Le pape Jean XXIII avait envoyé en Bohême un légat pour recruter des partisans contre ses adversaires. Le légat demanda au nouvel archevêque Albic de faire comparaître Huss devant lui. Il demanda tout d'abord au réformateur s'il voulait obéir aux commandements apostoliques. « Certainement, » dit Huss, « et de tout mon cœur. » Le légat, se tournant vers l'archevêque, lui dit : « Vous le voyez : le maître est tout prêt à obéir aux commandements apostoliques. » Mais Huss s'apercevant qu'on l'avait mal compris, dit : « Entendez-moi bien, monseigneur. J'ai dit que j'étais prêt à obéir de tout mon cœur aux commandements apostoliques ; mais j'appelle ainsi les doctrines des apôtres de Christ, et pour

(1) Dans toute ville placée sous l'interdit aucun service religieux ne pouvait être célébré.

autant que les commandements du pape s'accordent avec elles, je m'y soumettrai très volontiers. Mais si je vois en eux quelque chose qui s'écarte de l'enseignement des apôtres, je ne leur obéirai pas, dussé-je voir le bûcher dressé devant moi. » Le légat n'insista pas ; il avait d'autres affaires et Huss échappa pour le moment.



### Réponses aux questions du mois d'octobre

1<sup>o</sup> Les trois fils de Tséruïa étaient Abishaï, Joab et Asçaël. (1 Chroniques II, 16.)

2<sup>o</sup> Tséruïa était sœur de David et par conséquent ses trois fils étaient les neveux de ce roi.

3<sup>o</sup> Abishaï, que nous regardons comme l'aîné des fils de Tséruïa, nous est présenté comme un très vaillant guerrier et tout à fait dévoué à David. Il descendit de nuit avec David dans le camp de Saül et voulait tuer celui-ci, mais David ne le lui permit pas. (1 Samuel XXVI, 6-12.) Dans une guerre contre les Philistins, un géant nommé Jishbi-Benob avait attaqué David qui était près de succomber sous ses coups, mais Abishaï secourut David et tua le Philistin. (2 Samuel XXI, 16, 17.) Abishaï accomplit bien d'autres exploits dans les guerres de David contre Abner, contre les Iduméens, les Syriens et les Ammonites. (2 Samuel II, 18-24 ; 1 Chroniques XVIII, 12 ; 2 Samuel X, 10-14.) Une fois il tint seul tête à trois cents hommes qu'il tua. (2 Samuel XXIII, 18.) Il était très attaché à David et avait voulu tuer le méchant Shimhi qui insultait David, mais David l'en empêcha. (2 Samuel XVI, 9-11.)

Asçaël, le troisième fils de Tséruïa, était aussi un des vaillants hommes attachés à David. (1 Chroniques XI, 26.) Il était léger à la course comme une gazelle. Abner avait été défait par Joab, et Asçaël poursuivait Abner qui, après l'avoir averti en vain de ne pas chercher à se saisir de lui, le tua d'un coup de sa hallebarde. (2 Samuel II, 18-24.)

### Question pour le mois de novembre

Cherchez les passages où il nous est dit que nous sommes sauvés par la foi.

## Histoire du royaume d'Israël

---

### L'AVENIR DES DIX TRIBUS

**SOPHIE.** — Chère maman, voici la question que je voulais te faire. Est-ce que les descendants des dix tribus existent encore, et où se trouvent-ils ? Est-ce que ce sont les Juifs d'à présent ?

**LA MÈRE.** — Il est certain que les descendants des dix tribus existent, car nous lisons dans le prophète Amos : « Je ne détruirai pas entièrement la maison de Jacob, dit l'Éternel. Car voici, je commande, et je secouerai la maison d'Israël parmi toutes les nations, comme on secoue dans un crible, mais pas un grain ne tombera à terre » (1). Le prophète exerçait son ministère dans le royaume d'Israël et s'adressait ainsi spécialement aux dix tribus (2). Il est donc clair par le passage que je t'ai cité qu'elles existent encore. Quant aux Juifs que nous connaissons, qui demeurent au milieu de nous et sont répandus partout, ce ne sont pas, d'une manière générale, les descendants des dix tribus, mais ceux des tribus de Juda et de Benjamin qui formaient, avec des Lévités, le royaume de Juda. Ceux-ci furent transportés à Babylone par Nébucadnetsar plus de 130 ans après que les Israélites des dix tribus eurent été exilés dans des contrées bien loin au nord de Babylone.

**SOPHIE** — Mais ceux qui furent transportés à Babylone revinrent dans leur pays, n'est-ce pas ?

**LA MÈRE.** — Oui, Sophie. Le roi de Perse Cyrus leur permit d'y retourner pour rebâtir le temple,

(1) Amos IX, 8, 9. — (2) Amos I, 1.

mais tous ne profitèrent pas de cette permission du roi. Un grand nombre resta dans la Babylonie et en Perse, comme nous le voyons par le livre d'Esther.

SOPHIE. — Sait-on où se trouvent les descendants des dix tribus ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Dieu seul sait où est maintenant dispersée cette portion de son peuple terrestre, et au temps fixé par Lui, il le révélera en les faisant revenir dans leur pays. Les prophéties qui annoncent leur retour sont nombreuses. Tout le peuple, Juda et Israël, sera ramené, pour le posséder à perpétuité, dans le pays que Dieu avait promis par serment à Abraham de donner à sa postérité (1) ; mais il faut bien distinguer entre le retour de Juda et celui d'Israël. Ce dernier fut exilé de sa terre à cause de son idolâtrie et ils n'y sont pas encore rentrés. Les Juifs (ceux de Juda) furent transportés à Babylone pour la même raison, mais au bout de 70 années, comme tu le sais, un petit nombre revint, rebâtit le temple, releva les murailles de Jérusalem, repeupla le pays et ne retomba plus dans l'idolâtrie. Dieu les avait ramenés, parce que c'était dans le pays promis que devait naître, à Bethléhem (2), le Messie, Jésus, le Seigneur. Mais là ils se rendirent coupables d'un crime encore plus terrible que celui d'idolâtrie, crime auquel les dix tribus n'ont point pris part. Ils rejetèrent Jésus et le crucifièrent. Voilà pourquoi, après de grandes calamités, les Romains prirent et détruisirent Jérusalem et brûlèrent le temple, et les Juifs furent dispersés dans tous les pays où ils sont devenus un objet d'opprobre.

SOPHIE. — Mais est-ce qu'ils ne seront pas rétablis aussi dans le pays de Canaan ?

(1) Genèse XV, 18 ; XVII, 7, 8.

(2) Michée V, 2 ; Matthieu II, 5, 6.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, car « tout Israël sera sauvé, » dit l'apôtre (1). Mais ils y rentreront avant ceux des dix tribus, et ce sera dans un état d'incrédulité, la même qui leur fit rejeter le Sauveur lorsqu'il parut au milieu d'eux. On s'occupe beaucoup de nos jours de la question du retour des Juifs et de leur établissement comme nation en Palestine. Mais ce sont des motifs humains qui font agir les chefs de ce mouvement, et ces chefs sont des incrédules. La parole de Dieu nous annonce qu'effectivement la rentrée des Juifs dans la terre de Canaan arrivera, et elle nous décrit ce qui aura lieu alors.

SOPHIE. — Voudrais-tu me le dire, chère maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Le chapitre XVIII du prophète Ésaïe décrit les Juifs comme « une nation répandue loin et ravagée, un peuple merveilleux dès ce temps et au delà, une nation qui attend, attend, qui est foulée aux pieds, de laquelle les rivières ont ravagé le pays. » Quelle peinture frappante du malheureux peuple juif et de l'état de son pays autrefois si florissant ! Dans le même chapitre, on voit une puissance étrangère qui intervient pour faire rentrer les Juifs dans leur pays, mais loin d'y trouver le repos, ils tombent sous le châtement de l'Éternel. « Ils seront abandonnés aux oiseaux de proie des montagnes et aux bêtes de la terre, » c'est-à-dire aux nations qui les combattront et les opprimeront. Pourquoi ? C'est parce qu'ils seront, comme ils l'ont été et le sont, hostiles à Jésus de Nazareth. Aussi que leur arrivera-t-il ? Au lieu de Christ, ils recevront comme roi celui dont Jésus parle au chapitre V de Jean, au verset 43. Lis-le.

SOPHIE (*lit*). — « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient

(1) Romains XI, 26.

en son propre nom, celui-là vous le recevrez. » Qui est celui dont le Seigneur parle ? Peux-tu me le dire ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu nous le fait connaître. L'apôtre Paul le nomme « l'homme de péché, » « le fils de perdition, » « l'inique. » Il dit qu'il s'assiera au temple de Dieu à Jérusalem, et se présentera lui-même comme étant Dieu, accomplissant toutes sortes de miracles de mensonge et séduisant ainsi les âmes (1). L'apôtre Jean le nomme l'Antichrist (2), celui qui est contre Christ, et qui se présentera aux Juifs abusés comme étant le vrai Christ. C'est ce que nous trouvons dans l'Apocalypse. Là il nous est représenté comme une bête qui monte de la terre. Une bête signifie un personnage qui assume le titre de roi, mais sans plus de connaissance et de souci de Dieu qu'une bête (3). Cette bête monte de la terre, elle ne vient pas de Dieu. Elle « avait, » dit le prophète, « deux cornes comme un agneau, » c'était une contrefaçon de Christ, mais « elle parlait comme un dragon. » Ses paroles seront des paroles de mensonge, venant de Satan (4). L'Antichrist séduira ainsi, comme aussi par ses miracles, les pauvres Juifs qui n'ont pas voulu recevoir Christ, et qui attireront sur eux les plus sévères jugements de Dieu.

SOPHIE. — Et les autres hommes, maman, se soumettront-ils à l'Antichrist ?

LA MÈRE. — Les hommes seront livrés à l'incrédulité et à l'idolâtrie (5). Ils seront assujettis à un autre homme, nommé aussi une bête, que Jean voit sortir de la mer, c'est-à-dire qu'il surgira du milieu de l'anarchie tumultueuse des peuples. Sa puissance

(1) 2 Thessaloniens II, 3, 4, 8, 9. — (2) 1 Jean II, 22.

(3) Voyez Daniel IV, VII. — (4) Apocalypse XIII, 11 ; Jean VIII, 44. — (5) Apocalypse IX, 20, 21 ; 2 Thessaloniens I, 8 ; II, 11, 12.





ZACHARIE VIII, 4-5

ne lui viendra pas de Dieu, mais de Satan, et toute la terre lui rendra hommage (1). L'Antichrist et les Juifs apostats feront une alliance avec ce chef puissant pour se fortifier contre leurs ennemis, et l'Antichrist se mettra à son service et jouera le rôle de faux prophète pour faire que son pouvoir soit reconnu de tous les hommes. Il placera même l'image de la première bête dans le temple de Dieu, et forcera tout le monde à adorer cette image (2). Alors viendront sur la terre les jugements que nous lisons dans l'Apocalypse. Ce sera, dit le prophète Jérémie, « le temps de la détresse de Jacob, » et Daniel aussi l'annonce comme « un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là » (3). Le Seigneur Jésus dit, en parlant du temps où le faux prophète aura placé l'image de la bête dans le temple : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation (une idole qui amène la désolation), dont il a été parlé par Daniel le prophète (4), établie dans le lieu saint... alors il y aura une grande tribulation, telle qu'il n'y en a point eu depuis le commencement du monde jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours-là n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés » (5).

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, qui sont ces élus ?

LA MÈRE. — Tous les Juifs rentrés dans leur pays ne suivront pas l'Antichrist, le faux prophète. Il y en aura qui resteront fidèles au Dieu d'Israël et refuseront d'adorer la bête et son image. Ce sont eux que l'on nomme le résidu juif et que le Seigneur Jé-

(1) Apocalypse XIII, 1, 4, 8. — (2) Apocalypse XIII, 12-15.

(3) Jérémie XXX, 7; Daniel XII, 1. — (4) Daniel XI, 31.

(5) Matthieu XXIV, 15-22.

sus appelle les élus. A cause de leur refus d'adorer la bête et son image, ils seront cruellement persécutés et plusieurs seront mis à mort (1). Il est beaucoup question d'eux dans les prophètes, et, dans les Psaumes, on peut entendre par l'Esprit prophétique leurs plaintes, leurs cris de détresse poussés vers l'Éternel, leur attente de la délivrance. Le Seigneur Jésus les délivrera par son apparition en gloire et par le jugement et la destruction de l'Antichrist et de leurs ennemis (2). Alors ce résidu fidèle à l'Éternel reconnaîtra Jésus comme Celui que leurs pères ont crucifié ; ils s'humilieront et mèneront deuil à cause de ce grand péché (3). Le Seigneur leur pardonnera ; il ne se souviendra plus de leurs péchés ; Jésus sera leur Roi. Alors commenceront les temps heureux du millénium, le règne de paix et de justice de Christ durant mille années. Jérusalem sera la ville la plus splendide et comme la métropole du monde, son temple sera rebâti, la gloire de l'Éternel le remplira et les Juifs, maintenant méprisés, seront à la tête des nations. Tout respirera l'abondance et le bonheur (4).

SOPHIE. — Mais, maman, tu ne m'as pas parlé des dix tribus.

LA MÈRE. — Il fallait d'abord, mon enfant, que je te disse ce qui arrivera aux descendants de ceux qui ont rejeté et crucifié leur Messie. Les dix tribus n'ont pas pris part à ce crime ; elles ne doivent pas passer par les jugements qui fondront sur les Juifs rebelles et apostats. Mais bien des passages nous parlent de leur retour qui sans doute aura lieu après

(1) Apocalypse XIII, 15 ; XX, 4.

(2) Matthieu XXIV, 29-31 ; 2 Thessaloniens I, 7-9 ; II, 8 ; Apocalypse XIX, 11-21 ; Zacharie XIV, 1-3.

(3) Zacharie XII, 10, 11.

(4) Lisez Zacharie VIII, 1-2 ; Michée IV, 1-8 ; Ésaïe LX, 15-22 ; LXV, 18-25 ; Zacharie VIII, 18-23 ; Ézéchiel XLIII, 1-6.

ces jugements. « En ce jour-là, » dit le prophète Ésaïe, « on sonnera de la grande trompette (c'est un appel de Dieu) ; et ceux qui périssaient dans le pays d'Assyrie, et les exilés du pays d'Égypte, viendront et se prosterneront devant sa montagne sainte à Jérusalem. » Autre part, le même prophète dit : « Il arrivera en ce jour-là, que le Seigneur mettra sa main encore une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste, de l'Assyrie, et de l'Égypte, et de Pathros (la haute Égypte), et de Cush (l'Éthiopie), et d'Élam (la Perse), et de Shinhar (la Babylonie), et de Hamath, et des îles de la mer. Et il élèvera un étendard devant les nations, et rassemblera les exilés d'Israël, et réunira les dispersés de Juda » (1).

SOPHIE. — Je croyais, maman, que les Juifs, ceux qui sont de la tribu de Juda, seraient déjà rentrés dans leur pays.

LA MÈRE. — Le passage que nous venons de lire, mon enfant, montre qu'il y en a de ceux de Juda qui ne se seront pas joints aux Juifs rentrés dans leur pays et qui n'auront pas suivi l'Antichrist dans sa voie d'iniquité. Ils seront restés *dispersés* parmi les nations, et seront ramenés en même temps que les *exilés* des dix tribus d'Israël. Le prophète Jérémie annonce aussi le retour des exilés d'Israël. Il dit : « Des jours viennent, dit l'Éternel, où l'on ne dira plus : L'Éternel est vivant, qui a fait monter les fils d'Israël du pays d'Égypte ; mais : L'Éternel est vivant, qui a fait monter les fils d'Israël du pays du nord, et de tous les pays où il les avait chassés. Et je les ramènerai dans leur terre que j'avais donnée à

(1) Ésaïe XXVII, 13 ; XI, 11, 12. On peut remarquer qu'il n'est pas question dans ces passages, d'humiliation et de deuil, comme en Zacharie XII, où il ne s'agit que de Juda.

leurs pères » (1). Puis au chapitre XXXI, le même prophète parle en termes touchants de la bonté de l'Éternel qui n'a pas oublié son peuple et qui le ramène dans sa terre. Lis le commencement de ce beau chapitre.

SOPHIE (*lit*). — « En ce temps-là, dit l'Éternel, je serai le Dieu de *toutes* les familles d'Israël, et ils seront mon peuple. Ainsi dit l'Éternel : Le peuple des réchappés de l'épée a trouvé grâce dans le désert ; je m'en vais donner du repos à Israël. » Chère maman, que veut dire le prophète par « le peuple des réchappés de l'épée a trouvé grâce dans le désert » ? Qui sont ces réchappés et qu'est ce désert ?

LA MÈRE. — Il y a un passage dans Ézéchiel qui nous l'explique, en nous parlant du retour d'Israël. Il s'adresse à la maison d'Israël et dit : « Je suis vivant, dit le Seigneur, l'Éternel, si je ne règne sur vous avec une main forte et un bras étendu, et avec effusion de fureur, et si je ne vous fais sortir d'entre les peuples, et ne vous rassemble hors des pays dans lesquels vous êtes dispersés, avec une main forte et un bras étendu, et avec effusion de fureur, et si je ne vous introduis dans le désert des peuples, et là n'entre en jugement avec vous face à face ! Comme je suis entré en jugement avec vos pères dans le désert du pays d'Égypte, ainsi j'entrerai en jugement avec vous, dit le Seigneur, l'Éternel ; et je vous ferai passer sous la verge, et vous introduirai dans le lien de l'alliance ; et je séparerai d'entre vous les rebelles et ceux qui se sont révoltés contre moi ; je les ferai sortir du pays dans lequel ils séjournent ; mais ils n'entreront pas dans la terre d'Israël, et vous saurez que je suis l'Éternel » (2). Tu vois, Sophie, que les Israélites des dix

(1) Jérémie XVI, 14, 15. — (2) Ézéchiel XX, 33-38.

tribus seront appelés par l'Éternel à sortir des pays où ils sont maintenant ignorés, quand sonnera la grande trompette. Mais de même que dans le désert de Sinaï, il y en eut du peuple qui furent incrédules et tombèrent morts et n'entrèrent pas dans la terre de Canaan (1), il y aura des Israélites sortis du milieu des nations qui se rebelleront et tomberont dans « le désert des peuples, » c'est-à-dire au milieu des peuples dans les pays desquels ils passeront. Les autres, qui ne se seront pas rebellés, sont « les réchappés de l'épée. » Continue maintenant le chapitre de Jérémie, depuis le verset 3.

SOPHIE (*lit*). — « L'Éternel m'est apparu de loin : Je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pourquoi je t'attire avec bonté. Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël ! Tu te pareras encore de tes tambourins, et tu sortiras dans la danse de ceux qui s'égaient. Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie ; les planteurs les planteront, et en mangeront le fruit. Car il y a un jour auquel les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm : Levez-vous, et nous monterons à Sion, vers l'Éternel, notre Dieu. »

LA MÈRE. — Nous pouvons bien voir que ces versets se rapportent aux tribus d'Israël et pas à Juda.

SOPHIE. — C'est beau, maman, ce que l'Éternel dit à Israël : « Je t'ai aimée d'un amour éternel. » Malgré tous leurs péchés, l'Éternel les aimait, et les attirait à Lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et c'est de cet amour immuable que nous aussi, nous sommes aimés. Continue le chapitre.

(1) Nombres XIV ; comparez ce chapitre et surtout les versets 22, 23, 32, avec la prophétie d'Ézéchiel. Voyez aussi Hébreux III, 19.

SOPHIE (*lit*). — « Car ainsi dit l'Éternel : Exultez d'allégresse au sujet de Jacob, et poussez des cris de joie à la tête des nations ; faites éclater la louange, et dites : Éternel, sauve ton peuple, le reste d'Israël. Voici, je les fais venir du pays du nord, et je les rassemble des extrémités de la terre, et parmi eux l'aveugle et le boiteux, la femme enceinte et celle qui enfante, tous ensemble — une grande congrégation : ils retourneront ici. Ils viendront avec des larmes, et je les conduirai avec des supplications ; je les ferai marcher vers des torrents d'eaux par un chemin droit ; ils n'y trébucheront pas ; car je serai pour père à Israël, et Éphraïm sera mon premier-né. Nations, écoutez la parole de l'Éternel, et annoncez-la aux îles éloignées, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme un berger son troupeau. Car l'Éternel a délivré Jacob, et l'a racheté de la main d'un plus fort que lui. Et ils viendront et exulteront avec chant de triomphe sur les hauteurs de Sion, et ils afflueront vers les biens de l'Éternel, au blé, et au moût, et à l'huile, et au fruit du gros et du menu bétail ; et leur âme sera comme un jardin arrosé, et ils ne seront plus languissants. Alors la vierge se réjouira dans la danse, et les jeunes gens et les vieillards, tous ensemble. Et je changerai leur deuil en allégresse, et je les consolerais, et je les réjouirai en les délivrant de leur douleur ; et je rassasierai de graisse l'âme des sacrificateurs, et mon peuple sera rassasié de mes biens, dit l'Éternel. » Comme cela est beau, chère maman ; comme on voit bien que Dieu avait aimé Israël ! Et il veut que toutes les nations voient leur merveilleuse délivrance. Quel bonheur pour ce pauvre peuple, maintenant dispersé et perdu au milieu des nations !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Nous ne saurions

trop admirer les merveilleuses voies de grâce de Dieu. Il est un Dieu qui aime, qui pardonne et qui rend heureux. Tu sais maintenant ce que Dieu fera pour les dix tribus. Il les ramènera dans la terre de leurs pères purifiées des méchants, et les réunira à la maison de Juda. Les deux peuples autrefois séparés ne formeront plus qu'un seul royaume, dont le Seigneur Jésus sera le Roi. C'est ce que nous apprend le magnifique chapitre XXXVII du prophète Ézéchiel, où Dieu nous montre le rétablissement d'Israël sous la figure d'une résurrection de ce peuple mort maintenant, mais rendu vivant par l'Esprit de Dieu. « Voici, dit le Seigneur, l'Éternel, j'ouvrirai vos sépulcres, et je vous ferai monter hors de vos sépulcres, et je vous amènerai dans la terre d'Israël. Et je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez » (1).

SOPHIE. — Quel temps heureux pour Israël !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Bien des passages des prophètes et des Psaumes nous parlent de ce temps de félicité qui sera aussi une bénédiction pour les nations. L'Éternel établira une nouvelle alliance avec Israël et Juda, une alliance de paix, une alliance éternelle (2). Relativement à cette alliance, nous lisons dans Jérémie : « J'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance... C'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël : Je mettrai ma loi au dedans d'eux, et je l'écrirai sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple... Ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel ; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché » (3). Cette nouvelle alliance sera basée sur le sacrifice du Seigneur Jésus qui, en

(1) Lisez tout le chapitre XXXVII d'Ézéchiel.

(2) Ézéchiel XXXVII, 26. — (3) Jérémie XXXI, 31-34.



établissant la Cène, a dit : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés » (1). Et quant à la bénédiction des nations, après la restauration d'Israël, voici ce que dit Ésaïe : « Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Éternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines ; et toutes les nations y afflueront, et beaucoup de peuples iront, et diront : Venez, et montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers... Une nation ne lèvera pas l'épée contre une autre nation, et on n'apprendra plus la guerre » (2).



## L'homme coupable chassé d'Éden

### *La bonté de Dieu envers lui*

La sentence de mort avait été prononcée sur Adam, comme nous l'avons vu. Mais une lueur d'espérance lui avait été donnée. Une postérité devait naître de lui, puisque la semence de la femme devait briser la tête du serpent. Adam eut foi dans la parole de Dieu, et il nomma sa femme *Ève*, d'un mot qui signifie *vivre*, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants.

Et Dieu, mes jeunes amis, donna à ces pauvres coupables une marque touchante de sa bonté. Il est saint, il est juste, il ne peut tolérer le mal, mais il est bon, miséricordieux, et ne veut pas laisser sa créature dans l'état misérable où elle se trouve. Les

(1) Matthieu XXVI, 28.

(2) Ésaïe II, 2-4 ; Zacharie IX, 9, 10 ; Romains XV, 10-12.

feuilles de figuier dont l'homme s'est revêtu, n'ont pu cacher sa nudité. Elles sèchent et tombent en lambeaux. Alors l'Éternel Dieu revêt lui-même Adam et Ève. Il leur fait des vêtements de peau et les en couvre. Tout vient de Dieu dans ce qui leur est ainsi fourni pour répondre à leurs besoins, cacher leur nudité, et en même temps les abriter à cause des exigences de leur nouvelle existence, leur corps étant en butte à toutes les intempéries de l'air. Mais d'où venaient ces peaux ? Évidemment elles provenaient d'animaux qui avaient été mis à mort. A cause du péché et pour couvrir le péché de l'homme, des victimes avaient été sacrifiées. Dieu lui-même enseignait ainsi à l'homme pécheur que désormais il ne pouvait s'approcher de Lui que par la mort d'un substitut, c'est-à-dire d'un être qui subirait la mort à sa place. Cette mort couvrait les effets du péché, et l'homme n'était plus nu, ni à ses yeux, ni aux yeux de Dieu. Cette grande vérité de la nécessité d'un sacrifice pour approcher de Dieu, Adam la transmit à ses descendants ; aussi voyons-nous Abel et les patriarches offrir des victimes en holocauste.

Comprenez-vous, mes jeunes amis, le sens caché de cet acte de bonté de la part de Dieu envers les deux pauvres coupables, acte qui leur disait que, quelle que fût leur faute, il ne les abandonnait pas ? Je pense que la plupart d'entre vous peuvent dire ce qu'il signifie. Le sacrifice de ces bêtes dont Dieu prend les peaux pour en couvrir Adam et Ève, est la figure du sacrifice du Seigneur Jésus pour nous, n'est-ce pas ? C'est en vertu de ce sacrifice qui couvre nos péchés que nous pouvons approcher de Dieu. Notre nudité, notre état de péché, disparaît sous ce vêtement de la justice de Dieu préparé par Lui-même pour nous en revêtir.

Mais tout n'était pas fini quant à la position d'A-

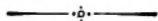
dam et d'Ève. La sentence de mort avait été prononcée dans le jardin d'Éden. Mais là se trouvait l'arbre de vie. Pouvaient-ils rester là? Pouvaient-ils, eux condamnés à mort, manger d'un fruit qui les eût rendus immortels? De plus Éden était le jardin de Dieu et non un lieu condamné à produire des ronces et des épines. A ce moment, Dieu tient, pour ainsi dire, un conseil solennel. « Et l'Éternel Dieu dit : Voici l'homme est devenu comme l'un de nous. » Vous voyez, mes jeunes amis, reparaitre cette locution mystérieuse « nous, » quand c'est cependant le Dieu unique qui parle. A la création de l'homme, Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image.* » L'homme a péché, et le même Dieu dit : « Il est devenu comme l'un de nous. » Nous avons là le mystère insondable de la Trinité, de Dieu en trois Personnes divines, également adorables, Père, l'Église et Saint-Esprit.

Mais, mes jeunes amis, vous comprenez bien que lorsque Dieu dit : « L'homme est devenu comme l'un de nous, » il ne veut pas dire ni en puissance, ni en sainteté et en justice ; Dieu ajoute : « Pour connaître le bien et le mal. » L'homme a désormais une conscience ; il connaît le bien et le mal, mais sans bonheur, sans joie, dans la misère et le péché, ne pouvant plus jouir de l'Éden. Alors la miséricorde de Dieu s'émeut encore envers l'homme, en même temps que sa justice doit agir. Le paradis terrestre n'est plus pour Adam et Ève et leurs descendants pécheurs. Les beaux ombrages sous lesquels nos premiers parents se reposaient, les eaux paisibles qui les rafraichissaient, ne sont plus leur partage, ni ne peuvent être le nôtre. C'est un sol dur et souvent ingrat qu'il faut labourer, c'est le labeur pénible qui est notre lot.

Et pensez, jeunes amis, ce qui serait arrivé si Adam fût resté dans le paradis et eût mangé de

l'arbre de vie. Il serait devenu vivant à toujours dans la misère et le péché. Dieu, dans sa miséricorde, ne voulait pas le permettre. « Et maintenant, » dit l'Éternel Dieu, « afin qu'il n'avance pas sa main et ne prenne aussi de l'arbre de vie et ne vive à toujours...! Et l'Éternel Dieu mit l'homme hors du jardin d'Éden, pour labourer le sol. » Nous voyons ainsi que le jugement doit être exécuté ; la source de la vie était fermée à l'homme pécheur ; mais en cela même Dieu montrait sa bonté envers lui. Et dans ses conseils de grâce souveraine, Dieu réservait aux pécheurs un autre paradis où le mal ne peut entrer, une nouvelle vie impérissable. Vous savez comment ; c'est en vertu du sacrifice de Jésus qui nous ouvre le ciel et par lequel nous avons la vie éternelle dont il est la source.

Dieu donc mit Adam et Ève dehors. « Il chassa l'homme, » nous est-il dit ; il le chassa loin de sa présence, loin du lieu du bonheur et de la source de vie. Et pour que l'homme, s'il l'eût voulu et l'eût tenté, ne pût rentrer dans l'Éden, Dieu plaça à son entrée des chérubins, les exécuteurs de sa justice, avec la lame de l'épée du jugement pour garder le chemin de l'arbre de vie. Ainsi il n'y a pour l'homme pécheur aucun retour possible à l'état d'innocence et à un paradis sur la terre. Il reste cependant au fond de notre être un ardent désir de vie et une ardente soif de bonheur. Comment les satisfaire ? C'est en Jésus seul que nous trouvons la paix, la vie et le bonheur. Pour nous, il a été transpercé sur la croix du glaive du jugement de Dieu, et maintenant pour quiconque croit en Lui, il n'y a plus de condamnation, il peut approcher de Dieu, le paradis de Dieu lui est ouvert et il peut manger de l'arbre de vie, qui est Jésus lui-même.



## Qu'est-ce qui ne vient pas de Dieu ?

Un missionnaire au sud de l'Afrique demandait un jour à de jeunes écoliers : « Avons-nous quelque chose que nous n'avons pas reçu de Dieu ? » Une petite fille de cinq ans répondit : « Oui, Monsieur ; c'est le péché. » Elle avait raison. La parole de Dieu dit : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. » (Romains V, 12.)



### Le cantique de Lizzie

Heureux dans les bras de Jésus,  
Paisible sous sa douce étreinte,  
Écoutant sa parole sainte,  
Mon âme ne s'alarme plus.

Je vois la mort sans nul effroi ;  
Elle approche, mais, sous ton aile,  
Je n'ai rien à redouter d'elle,  
O Sauveur qui mourus pour moi !

Je contemple en haut la splendeur  
Des parvis où brille ta gloire ;  
Ils sont ouverts par ta victoire  
A ton rachaté, cher Sauveur.

Oui, je vais là ! C'est ton amour  
Qui me veut auprès de Toi-même  
Au ciel, dans le bonheur suprême  
De ta présence et pour toujours !



## Réponses à la question du mois de novembre

Voici quelques passages où il est dit que nous sommes sauvés par la foi :

*Marc XVI, 16.* « Celui qui aura *cru* et qui aura été baptisé sera *sauvé*. »

*Jean III, 15.* « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque *croit* en Lui *ne périsse pas*, mais qu'il ait la vie éternelle. »

*Jean VI, 47.* « Celui qui *croit* en moi, *a la vie éternelle*. »

*Actes XVI, 31.* « *Crois* au Seigneur Jésus, et tu seras *sauvé*. »

*Romains I, 16.* « L'Évangile est la puissance de Dieu en *salut* à quiconque *croit*. »

*Romains III, 25.* « Dieu a présenté le Christ Jésus pour *propitiatoire*, par la *foi* en son sang. »

*Romains V, 1.* « Ayant donc été *justifiés* sur le principe de la *foi*. »

*Romains X, 9.* « Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur, et que tu *croies* dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, *tu seras sauvé*. »

*Éphésiens II, 8.* « Vous êtes *sauvés* par la grâce, par la *foi*. »

Mes jeunes lecteurs en trouveront sans doute un plus grand nombre.

## Question pour le mois de décembre

Racontez l'histoire du jeune Timothée en réunissant tous les passages où il est fait mention de lui, et dites quelques traits de son caractère.

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
1 <sup>er</sup> janvier 1901 . . . . .	3
J'attends la réponse . . . . .	17
L'homme. Il tombe dans le péché . . . . .	27, 71
« Je désire le voir, oh ! tellement ! » . . . . .	36
Les enfants abandonnés à Londres . . . . .	54
Fragment . . . . .	59
Un objet de la grâce de Dieu . . . . .	75, 90
La petite Émilie . . . . .	97
Histoire d'un jeune Juif . . . . .	101, 135
Les résultats du péché chez l'homme tombé . . . . .	114
La Bible, notre guide et notre lumière . . . . .	118
Dieu appelle l'homme coupable à paraître devant Lui . . . . .	146
Trois après-midi de dimanche . . . . .	154
Histoire de Lizzie . . . . .	161, 196
La sentence divine contre Satan et contre l'homme coupable . . . . .	175, 187
La petite Marthe . . . . .	201
L'homme coupable chassé d'Éden . . . . .	233
Qu'est-ce qui ne vient pas de Dieu . . . . .	237
Questions et réponses 20, 39, 60, 80, 99, 119, 140, 159, 179, 200, 220, 238	238
<b>L'Église ou l'Assemblée (suite de son histoire sur la terre) :</b>	
Les précurseurs de la Réformation . . . . .	12
Wicief . . . . .	14, 32, 49, 65, 86
Les Lollards . . . . .	110, 127
Jean Huss . . . . .	151, 169, 192, 212

Histoire du royaume d'Israël :	
Règne de Jéroboam II . . . . .	6
Le prophète Amos . . . . .	22, 42
Les derniers rois d'Israël . . . . .	61, 81, 106, 121
La fin du royaume . . . . .	141
Sa fin sous le roi Osée . . . . .	166
État du pays après la transportation des habitants . . . . .	181
Les Samaritains . . . . .	204
L'avenir des dix tribus . . . . .	221

### Poésies

Souviens-toi de Jésus-Christ . . . . .	18
Le chant de la jeune aveugle . . . . .	21
1 Pierre I, 24, 25 . . . . .	41
Assurance . . . . .	98
Psaume XXXII . . . . .	105
La mort . . . . .	158
Les martyrs . . . . .	174
Espoir . . . . .	204
Le cantique de Lizzie . . . . .	237
Strophes diverses . . . . .	7, 93, 96, 119, 140, 179, 198

